Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Jean François Marmontel

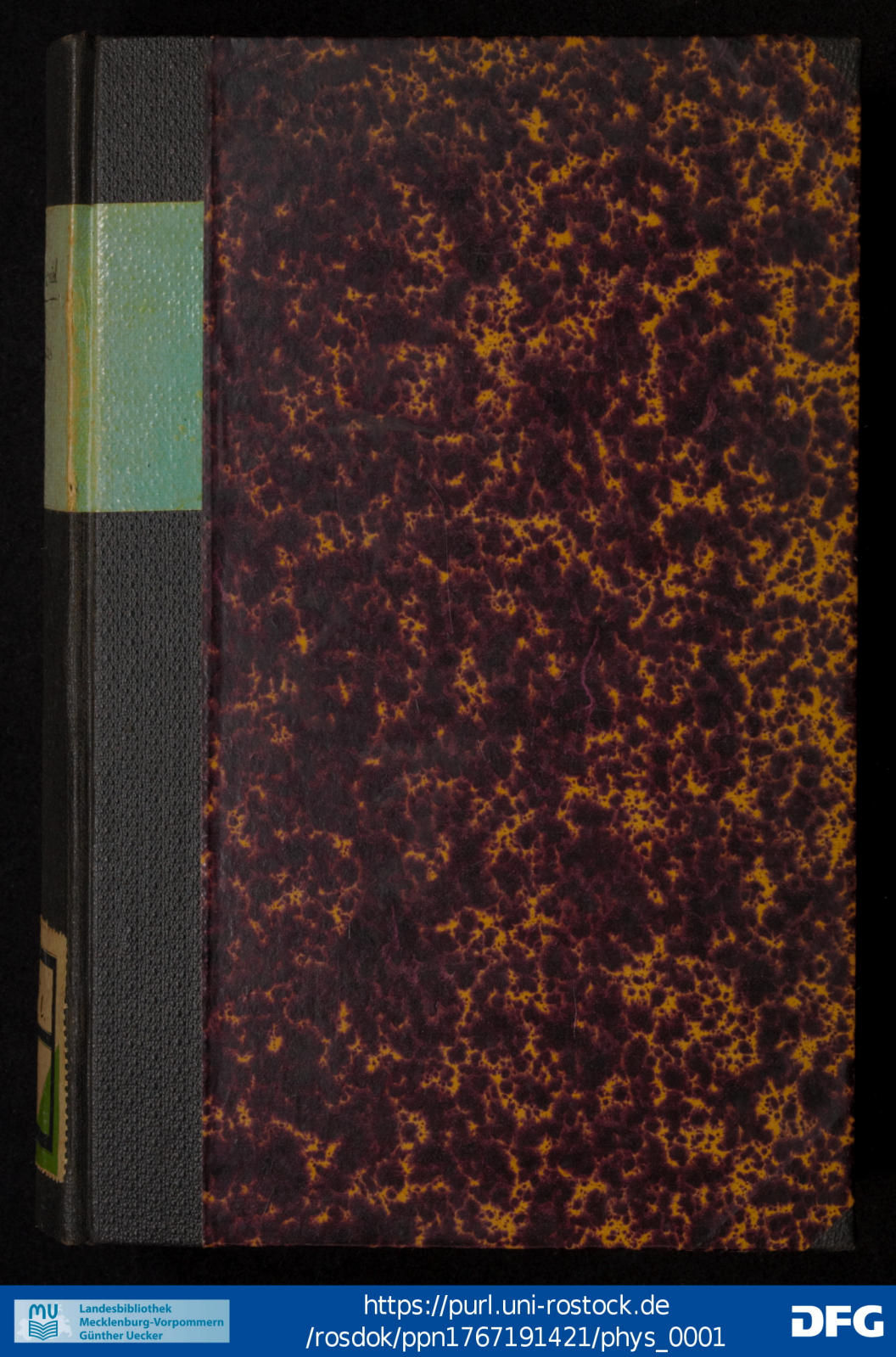
Les Incas, Ou La Destruction De L'Empire Du Pérou

Tome Second

À Berne & à Lausanne: Chez la Société Typographique, M.DCC.LXXVII.

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0001
DFG

16



Onve
9297

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0002
DFG

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0005
DFG

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE

L'EMPIRE DU PÉROU,

PAR M. MARMONTEL,

Hiſtoriographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience tout ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.

FÉNELON, *Direction pour la conſcience d'un Roi.*



À BERNE & à LAUSANNE.

Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVII.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0007

DFG

LES INCAS.

CHAPITRE XXVI.

LA confiance d'Ataliba autorisoit Alonzo à chercher dans son ame le secret de cette tristesse, dont il le voyoit consumé. "Inca, lui dit-il, j'appréhende que le danger qui te menace, & dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement".

"Tu me soulages, lui dit l'Inca, en interrogeant ma tristesse. Je n'osois t'affliger; cependant j'ai besoin qu'un ami s'afflige avec moi. Ecoute. Il s'agit de mes droits au trône que j'occupe, & d'où l'Inca, Roi de Cusco, s'obstine à vouloir me chasser. J'aurois besoin, auprès de lui, d'un Ministre éclairé, & d'un médiateur habile; & j'ai jeté les yeux sur toi. Veux-tu l'ê-

tre? --- Oui, répond Alonzo, si ta cause est juste. --- Elle est juste; & tu vas toi-même en juger. Apprends donc quel fut le génie de cet Empire dès sa naissance; dans quelle vue il a été fondé; & comment, destiné à s'agrandir sans cesse, il ne pouvoit, sans s'affoiblir, n'être pas enfin partagé."

"Autrefois ce pays immense étoit habité par des Peuples sans loix, sans discipline & sans mœurs. Errans dans les forêts, ils vivoient de leur proie, & des fruits qu'une terre inculte sembloit produire par pitié. Leur chasse étoit une guerre que l'homme faisoit à l'homme. Les vaincus servoient de pâture aux vainqueurs. Ils n'attendoient pas le dernier soupir de celui qu'ils avoient blessé, pour boire le sang de ses veines (a); ils le déchiroient tout vivant. Ils faisoient des captifs, & ils les engraissoient pour leurs festins abominables. Si ces captifs avoient des femmes, ils les laissoient s'unir ensemble, ou ils rendoient eux-mêmes leurs esclaves fécondes, & ils dévoroient les enfans."

"Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct

(a) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 12.

de la reconnoissance, adoroient, dans la nature, tout ce qui leur faisoit du bien, les montagnes meres des fleuves, les fleuves mêmes, & les fontaines qui arrosoient la terre & la fertilisoient; les arbres qui donnoient du bois à leurs foyers, les animaux doux & timides dont la chair étoit leur pâture, la mer abondante en poissons, & qu'ils appelloient leur nourrice (*b*). Mais le culte de la terreur étoit celui du plus grand nombre".

"Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce qu'il y avoit de plus hideux, de plus horrible; car il semble que l'homme se plaise à s'effrayer. Ils adoroient le tigre, le lion, le vautour, les grandes couleuvres; ils adoroient les élémens, les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternoient devant les torrens dont le bruit imprimoit la crainte, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui vomissoient sur eux des tourbillons de flamme & des rochers brûlans".

"Après avoir imaginé des Dieux cruels &

(*a*) *Mama Cocha*, mere mer.

sanguinaires, il fallut bien leur rendre un culte barbare comme eux. L'un crut leur plaire en se perçant le sein, en se déchirant les entrailles ; l'autre, plus forcené, arracha ses enfans de la mamelle de leur mere, & les égorgea sur l'autel de ses Dieux altérés de sang. Plus la nature frémissoit, plus la Divinité devoit se réjouir. On croyoit pouvoir tout attendre des Dieux à qui l'on immoloit tout ce qu'on avoit de plus cher" (*d*).

"Celui dont les rayons animent la nature, vit cet égarement ; & il en eut pitié. Il n'est pas étonnant, dit-il, que des insensés soient méchans. Au lieu de les punir de s'égarer dans les ténebres, envoyons-leur la vérité ; ils marcheront à sa lumiere. Il ne m'est pas plus difficile d'éclairer leur intelligence que d'éclairer leurs yeux".

"Il dit, & il envoie dans ces climats sauvages deux de ses enfans bien-aimés, le sage & vertueux Manco, & la belle Oello, sa sœur & son épouse (*e*)".

"Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit

(*d*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.
(*e*) Garcil. liv. 1, chap. 15.

célebre & révéré où ces enfans du Soleil descendirent (*f*). Les Sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblerent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux, pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ces tissus, à vaquer aux soins domestiques, à servir leurs époux avec un zele tendre, à élever leurs enfans".

"Au don des arts, ces fondateurs ajouterent le don des loix. Le culte du Soleil leur pere, ce culte inspiré par l'amour, fondé sur la reconnoissance, & qui ne coûta jamais un soupir à la nature, ni un murmure à la raison, fut la premiere de ces loix & l'ame de toutes les autres".

"L'homme, étonné de voir si près de lui des biens qu'il ne soupçonnoit pas, l'abondance, la sûreté, la paix, crut recevoir un nouvel être. Ses besoins satisfaits, ses ter-

(*f*) Au bord d'un lac, à une lieue de Cusco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

reurs dissipées, le plaisir d'adorer un Dieu propice & bienfaisant, le devoir d'être juste & bon à son exemple, la facilité d'être heureux, la bienveillance mutuelle, le charme enfin d'une innocente & paisible société captiva tous les cœurs. Honteux d'avoir été aveugles & barbares, ces Peuples se laisserent apprivoiser sans peine, & ranger sous de douces loix. Cusco fut fondée par leurs mains; cent villages l'environnerent (*g*); & le vénérable Manco, avant d'aller se reposer auprès du Soleil son pere, vit prospérer, dès sa naissance, l'Empire qu'il avoit fondé".

"Son fils aîné lui succéda (*h*); &, comme lui, par la douceur, la persuasion, les bienfaits, il recula les bornes de cet heureux Empire".

"Le fils aîné de celui-ci (*i*) fit respecter

(*g*) Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au midi.

(*h*) SINCHI ROCA, deuxieme Roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(*i*) LOQUE YUPANGUE, troisieme Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au sud, & vingt du couchant au levant.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0014
DFG

ſes armes, mais ne les employa qu'à rendre ſes voiſins dociles, ſans tremper ſes mains dans leur ſang".

"Son ſucceſſeur (*k*) fut moins heureux: les Peuples qu'il vouloit gagner le forcerent de les combattre (*l*). Le premier combat fut ſanglant; mais le vainqueur, par ſes vertus, ſe fit pardonner ſa victoire. Sa valeur apprit à le craindre; ſa clémence apprit à l'aimer".

"Le fils aîné de ce héros (*m*) fit des conquêtes encore plus vaſtes, ſans coûter ni

---

(*k*) MAÏTA CAPAC, quatrieme Roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(*l*) Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il aſſiégea ſur leur montagne. Il combattit auſſi les *Collas* au paſſage d'une riviere, les peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

(*m*) CAPAC YUPANGUÉ, cinquieme Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, juſqu'à la mer; au midi, juſqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, juſqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, juſqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

larmes ni sang aux Peuples qu'il soumit à son obéissance. Son retour à Cusco fut le plus beau triomphe : il y fut porté par des Rois ".

" Les Incas qui lui succéderent (*n*), furent obligés quelquefois, pour dompter des Peuples féroces, d'assiéger leur retraite, de les y repousser, & de leur laisser prendre conseil de la nécessité. Mais nos armes les attendoient, & ne les provoquoient jamais. On avoit pour maxime de les abandonner, plutôt que de les détruire, s'ils s'obstinoient à vivre indépendans & malheureux. La paix alloit au-devant d'eux, toujours indulgente & facile, & n'exigeant de ces rebelles que de consentir à goûter les biens qu'elle leur présentoit (*o*). Engager le monde à être

---

(*n*) ROCA, surnommé *Pleure-sang*, sixieme Roi.

Septieme, VIRACOCHA.

Huitieme, PACHACUTEC.

Neuvieme, YUPANGUÉ.

Dixieme, TUPAC YUPANGUÉ.

Onzieme, HUAÏNA CAPAC, pere de deux Incas régnans.

(*o*) Lorsqu'assiégés sur leurs montagnes, ils man-

heureux, fut le grand projet des Incas. Un culte pur, de sages loix, des lumieres, des arts utiles étoient les fruits de la victoire; & ils les laissoient aux vaincus. Telle a été, pendant onze regnes, leur ambition & leur gloire; tel a été le prix de leurs travaux".

"Cependant, plus on étendoit les limites de cet Empire, plus on avoit de peine à les garder. Dans tout l'espace de dix regnes, l'Empire n'avoit vu qu'une seule révolte. Mon pere, le plus doux & le plus juste des Rois, en vit trois, l'une vers le nord, deux au midi de ces montagnes. Les extrêmités, reculées, n'étoient plus sous les yeux du Monarque. Vers l'aurore, on avoit franchi la haute barriere des Andes (*p*); on touchoit à la mer dans les régions du couchant; vers le nord & vers le midi, nous avions encore à pénétrer dans des déserts profonds & vastes;

---

quoient de subsistances, & qu'on trouvoit leurs enfans & leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger, & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

(*p*) Montagnes des Antis, depuis appellées *Cordelieres.*

enfin, le plan de nos conquêtes embrassoit tout ce continent. Il exigeoit donc un partage entre les enfans du Soleil".

"Mon pere, après avoir conquis cette vaste & riche province, a cru que le moment du partage étoit arrivé. Il avoit épousé deux femmes; l'une étoit Ocello, sa sœur; l'autre, Zulma, fille du sang des Rois (q). Huascar est l'aîné des enfans d'Ocello; il possede Cusco, la ville du Soleil, & l'Empire de nos ancêtres. Je suis l'ainé des enfans de Zulma; & la province de Quito, ce fruit des exploits de mon pere, est l'héritage qu'en mourant il a bien voulu me laisser".

"A-t-il pu disposer d'un bien qu'il ne tenoit que de lui-même, qu'il ne devoit qu'à sa valeur? C'est ce qui cause, entre mon frere & moi, des débats qui seront sanglans, s'il me force à prendre les armes".

"Mon frere est altier & superbe. Son froid orgueil ne fut jamais fléchir. Au mépris de la volonté & de la mémoire d'un

(q) Des Caciques, rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0018
DFG

pere, il exige de moi que je descende du trône, & que je me range sous ses loix. Tu sens si je puis m'y résoudre. J'aime mon frere; il m'est affreux de voir sa haine me poursuivre; il m'est affreux de penser que son Peuple & le mien vont être ennemis l'un de l'autre, & qu'une guerre domestique, allumée entre les Incas, va les livrer, demi-vaincus, à un oppresseur étranger. Mais ce sceptre, ce diadème, c'est de mon pere que je les tiens; laisserai-je outrager mon pere? Il n'est rien qu'à titre d'égal, d'allié, de frere & d'ami, Huascar n'obtienne de moi. Veut-il étendre ses conquêtes par-delà les bords du Mauli (*r*), ou sur le fleuve des Couleuvres (*s*)? Je le seconderai. Lui reste-t-il encore, dans les vallées de Nasca ou de Pisco, quelques rebelles à dompter? Je l'aiderai à les soumettre. Ses ennemis seront les miens. Mais pourquoi demander ma honte? pourquoi vouloir déshonorer & avilir son propre sang? Les larmes que tu

(*r*) Riviere du Chili.

(*s*) *Amarumayu*, aujourd'hui la riviere de la *Plata*.

vois s'échapper de mes yeux, te sont témoins de ma franchise. Je desire ardemment la paix: je suis sensible, mais je suis violent, & je me crains sur-tout moi-même. C'est à toi, cher Alonzo, à nous sauver des maux dont la discorde nous menace. Va trouver mon frere à Cusco. L'humanité réside dans ton cœur, & la vérité sur tes levres; ta candeur, ta droiture, l'ascendant naturel de ta raison sur nos esprits, enfin ce charme si touchant que tu donnes à tes paroles, le fléchira peut-être, & nous épargnera d'effroyables calamités. Ne crains pas d'exprimer trop vivement l'horreur que me fait la guerre civile; mais aussi ne crains pas d'assurer, que jamais je n'abandonnerai mes droits. Mon pere, en mourant, m'a placé sur un trône élevé, affermi par lui-même; il faut m'en arracher sanglant".

Alonzo sentit l'importance & les difficultés d'une telle entremise; mais il voulut bien s'en charger; & tout fut préparé dans peu, pour donner à son ambassade une splendeur qui répondit à la majesté des deux Rois.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0020
DFG

CHAPITRE XXVII.

AVant le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix sous de favorables auspices, fit un sacrifice au Soleil. Les Mexicains y assisterent; & Alonzo lui-même, sans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admises dans son temple, servoient le Pontife à l'autel. C'est de leur main qu'il recevoit le pain du sacrifice (*a*); & l'une d'elles, après l'offrande, le présentoit aux Incas.

La destinée de Cora voulut qu'en ce jour solemnel, ce fût elle qui dut remplir ce ministere si funeste.

Alonzo, par une faveur signalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtresse s'avance, un voile sur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baissés, mais ses longues paupieres en laiſ-

(*a*) Ce pain étoit fait du maïs le plus pur; on l'appelloit *Cancu*.

ſoient échapper des feux étincelans. Ses belles mains trembloient; ſes levres palpitantes, ſon ſein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo! Un regard la perdit; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui, dont la grace & la beauté, chez les féroces antropophages, avoient apprivoiſé des cœurs nourris de ſang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, ſimple, tendre, ingénue & faite pour aimer! Ce ſentiment, dont la nature avoit mis dans ſon ſein le germe dangereux, ſe développa tout-à-coup.

Dans le treſſaillement que lui cauſa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit; ſon cœur ſuſpendit tout-à-coup & redoubla ſes battemens. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule dans ſes veines; & ſur ſes genoux défaillans elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtere enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſ-

prits, semble l'être encore à ses yeux. Interdite & confuse de son égarement, elle jette un regard suppliant sur l'image du Soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. "O Dieu! dit-elle, ô Dieu! quel est donc ce délire? Quel trouble ce jeune Etranger a mis dans tous mes sens! Je ne me connois plus".

Le sacrifice & les vœux offerts, l'Inca, suivi de sa Cour, se retire; les Prêtresses sortent du temple, & rentrent dans l'asyle inviolable & saint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ses jours dans une paisible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une prison triste & funeste. Elle sentit tout le poids de sa chaîne; & son cœur ne desira plus qu'un désert & la liberté, un désert où fût Alonzo: car elle ne cessoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de se plaindre à lui, comme s'il eût été présent. "Quoi! jamais, jamais disoit-elle, l'illusion que je me fais ne sera qu'une illusion! Ah! pourquoi t'ai-je vu, charme unique de ma pensée, si je suis condamnée à ne plus te revoir? Ah! du moins, avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens

voir quel ravage ta seule vue a causé dans un foible cœur; viens voir & plaindre ta victime. Où es-tu? Daignes-tu penser à moi, à moi, qui brûle, qui me meurs du desir, sans espoir, de te revoir encore? Hélas! quel malheur est le mien! Je sens qu'un pouvoir invincible m'attire sans cesse vers lui; sans cesse mon ame s'élance hors de ces murs pour le chercher; dans la veille & dans le sommeil, lui seul occupe mes esprits; je donnerois ma vie pour qu'un seul de mes songes pût se réaliser, ne fût-ce qu'un moment; & ce moment, on l'a retranché de ma vie! O Dieu bienfaisant! est-ce toi qui te plais à tyranniser, à déchirer un cœur sensible? Tu sais si le mien consentoit au serment que t'a fait ma bouche. Un pouvoir absolu me l'a fait prononcer; mais la nature, par un cri qui a dû s'élever jusqu'à toi, réclamoit dans le même instant contre une injuste violence. Mon cœur n'est point parjure; il ne t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-même. Hélas! suis-je digne de toi? Trop foible, trop fragile, un seul moment, tu le vois, un seul regard a mis le trouble dans mon ame: éperdue, insensée, je ne commande plus à ma

raison

raiſon ni à mes ſens". A ces mots, proſternée, & n'oſant plus voir la lumiere du Dieu qu'elle croyoit trahir, elle ſe couvroit le viſage de ſon voile arroſé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette penſée accablante: *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faiſoient éclater ſa douleur. "O mon pere! qu'avez-vous fait? que vous avois-je fait moi-même? pourquoi me ſéparer de vous? pourquoi m'enſevelir vivante? Hélas! j'avois pour vous une vénération ſi tendre! je vous aurois ſervi avec tant de zele & d'amour! O mon pere! mon pere! vous m'auriez vue auprès de vous, douce conſolation de votre paiſible vieilleſſe, partager avec mon époux le devoir de vous rendre heureux, élever ſous vos yeux mes enfans..... Mes enfans! ah! jamais je ne ſerai mere; jamais ce nom cher & ſacré ne fera treſſaillir mon cœur. Ce cœur eſt mort aux ſentimens les plus tendres de la nature: ſes penchans les plus doux, ſes plaiſirs les plus purs me ſont interdits pour jamais".

Cet éclair rapide & terrible, qui embraſe à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Eſpagnol au même inſ-

tant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé jusqu'à l'ivresse, d'un seul regard qu'elle lui avoit lancé, il la suivit des yeux au fond du temple; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeller sa raison; il se reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de son ame; vain reproche! efforts inutiles! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un seul regard de la Prêtresse a versé au fond de son cœur le doux poison de l'espérance. Des vœux indissolubles, un étroit esclavage, une garde incorruptible & vigilante, une austere prison, il voit tout; & il espere encore. Il lui est impossible de posséder Cora, mais non pas d'avoir su lui plaire; & si elle m'aimoit, disoit-il, si elle savoit que je l'adore, si nos deux cœurs, d'intelligence, pouvoient du moins s'entendre, ah! ce seroit assez".

En s'occupant d'elle sans cesse, il passoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour insensé. Mais la réflexion le ren-

doit à lui-même, & lui faisoit voir l'imprudence & la honte de ses transports. Chez un Peuple religieux, oser tenter un sacrilege! dans la Cour d'un Roi, son ami, violer les droits de l'hospitalité! exposer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui suivroient l'oubli de ses vœux! C'étoient autant de crimes, dont un seul eût suffi pour faire frémir Alonzo. Il en repoussoit la pensée, bien résolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir sa profonde mélancolie autour de l'enceinte sacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaste, & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majestueuse ajoutoit encore au respect qu'imprimoit ce lieu révéré. "C'est sous ces arbres, disoit-il, que la belle Cora respire. Hélas! peut-être elle y gémit; & ni la pitié ni l'amour n'oseroient entreprendre de rompre ses liens. Ces murs sont élevés; la garde en est sévere; mais combien ne seroit-il pas facile encore d'y pénétrer! C'est leur sainteté qui les garde. L'amour, cet ennemi fatal du repos & de l'innocence, l'amour, tel que je le ressens, n'est point connu de ce bon Peuple. L'habitude à ne desirer

que les biens qui lui ſont permis, le fait marcher paiſiblement dans l'étroit ſentier de ſes loix. Qu'elles ſont cruelles ces loix, dont la jeuneſſe, la beauté, l'amour, ſont les triſtes victimes! Qu'il ſeroit juſte & généreux de les en affranchir"! A ces mots, effrayé lui-même de ſentir treſſaillir ſon cœur, il s'éloignoit. "Ah! diſoit-il, eſt-ce là ce projet ſi beau, ſi magnanime qui m'avoit amené à la Cour de l'Inca! Je m'annonce comme un héros; je finis par être un perfide, un foible & lâche raviſſeur".

Ainſi ſa vertu combattoit; elle auroit triomphé ſans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

CHAPITRE XXVIII.

HEureux les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, & des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans allarmes; le laboureur y seme & y moisonne en paix. Mais malheur aux Peuples voisins de ces montagnes souroilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cime s'éleve au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrein s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrein perfide attache: les fleurs, les fruits & les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui

la dévore: sa richesse, en croissant, présage sa ruine; & c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, semoit, moissonnoit (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le Pontife & le Roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais

(*a*) Pichencha; *voyez* la description de ce volcan & ses éruptions en 1538 & 1660, dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.

chancelent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme: superbe & terrible spectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, & s'y creuser un lit vaste & profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde & reste immobile. Il n'oseroit entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur Dieu. Les Vierges, éperdues, sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; & courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0031
DFG

Alonzo seul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémissantes voix. Dans le péril de la nature entiere, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent son oreille, lui semblent tous être les siens. Egaré, frémissant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aile tremblante, voltige autour de la prison où sa colombe est enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piege où l'on a pris ses lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un passage. Transporté de joie, il gravit sur les débris du mur sacré. Il pénetre dans cet asyle où nul mortel jamais n'osa pénétrer avant lui. Les ténebres le favorisent: un jour lugubre & sombre a fait place à la nuit; la nuit n'est éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erebe, ne laisse voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtresses du Soleil, courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroit inutilement l'une d'elles entre ses compagnes.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0032
DFG

Alonzo reconnoît Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font distinguer de loin. Il retient ses premiers transports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. "Cora, lui dit-il de la voix la plus douce & la plus sensible, un Dieu veille sur vous & prend soin de vos jours". A cette voix, Cora s'arrête intimidée; & à l'instant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obscurité, découvre aux yeux de la Prêtresse son amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement soudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora se précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Espagnol. Il la soutient, il la ranime, il tâche de la rassurer. "O toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au temple, toi, pour qui seule je respire, Cora, ne crains rien: c'est le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi. Quittons ces lieux funestes; laisse-moi te sauver".

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à son guide. Il l'emporte; il franchit sans peine les débris du mur écroulé; & le pre-

mier asyle qui s'offre à sa pensée, est le vallon de Capana, du Cacique ami de Las-Casas.

"Où vais-je, lui disoit Cora? La frayeur a troublé mes sens. Je ne sais où je suis; je ne sais même qui vous êtes. Que vais-je devenir? Ayez pitié de moi. --- Vous êtes, lui dit Alonzo, sous la garde d'un homme qui ne respire que pour vous. Je vous mene loin du danger, dans un vallon délicieux, où un Cacique, mon ami, vous recevra comme sa fille. --- Ah! cachez-moi plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de ma vie; il y va de bien plus! Vous ignorez la loi terrible que vous me faites violer. Me voilà hors de cet asyle où je devois vivre cachée. Je suis les pas d'un homme, après avoir fait vœu de fuir à jamais tous les hommes. A quoi m'expose-vous? Ah! plutôt laissez-moi périr".

"Cora, lui répondit Alonzo, le premier devoir de tout ce qui respire, comme son premier sentiment, c'est le soin de sa propre vie; & dans un moment où la mort vous environne & vous poursuit, il n'est ni vœu ni loi qui doive s'opposer à ce mouvement invincible. Quand tout sera calmé, demain,

avant l'aurore, vous rentrerez dans ces jardins, où vos compagnes effrayées auront passé la nuit sans doute; & le secret de votre absence ne sera jamais révélé".

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt il s'évanouit. La terre cesse de trembler, le volcan cesse de mugir. Cette piramide de feu, qui s'élevoit du sommet de la montagne, s'émousse, & paroît s'enfoncer; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obscurci, commencent à se dissiper; un vent d'orient les chasse vers la mer. L'azur du ciel s'épure; & l'astre de la nuit, par sa consolante clarté, semble vouloir rassurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & sa tendre compagne traversoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & se jouer parmi les fleurs. "Respire, ma chere Cora, dit Alonzo; repose-toi; & dans le calme & le silence d'une nuit qui nous favorise, laisse-moi me rassasier du plaisir de te voir, d'adorer tant de charmes". Cora consentit à s'asseoir. Le pre-

mier soin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savinte, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moëlle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respiroit à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans desirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses levres la main tremblante de Cora. " Fille du ciel, lui disoit-il, est-ce bien toi que je possede, toi, l'unique objet de mes vœux? Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la nature, s'opéroit pour nous réunir, & qu'il n'épouvantoit la terre, que pour nous dérober aux yeux de tes surveillans inhumains? Un Dieu, sans doute, a pris pitié de mon amour & de mes peines. Ah! profitons de sa faveur. Nous voilà seuls, libres, cachés, & n'ayant pour témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi les tendres amans. Mais ces instans si précieux s'écoulent; n'en perdons plus aucun; &, si je te suis cher, dis-moi: *Sois heureux.* — Sois heureux, dit-elle „;

& dès ce moment un nuage se répandit sur l'avenir.

A leurs yeux tout s'est embelli. La sérénité de la nuit, la solitude, le silence ont pour eux un charme nouveau. "Ah! le délicieux séjour! disoit Cora. Pourquoi chercher un autre asyle? Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages semblent nous dire: Où voulez-vous aller? où serez-vous mieux qu'avec nous? — O douce moitié de moi-même, dit Alonzo, ainsi toujours puisses-tu te plaire avec moi! Passons ici la nuit; & demain, dès l'aube du jour, fuyons des lieux où tu es captive. Allons.... que sais-je? où le destin nous conduira: fût-ce dans un antre sauvage, j'y vivrois heureux avec toi; & sans toi, je ne puis plus vivre„. Ainsi le fol amour faisoit parler Alonzo. Cora le pressoit dans ses bras; & il sentoit tomber sur son visage les larmes qu'elle répandoit. "Mon ami, lui dit-elle, éloignons, s'il se peut, une prévoyance affligeante. Je suis avec toi, je ne veux m'occuper que de toi: qu'un bien que j'ai tant souhaité ne soit pas mêlé d'amertume".

Cora ne savoit point encore le nom de son

amant ; elle desira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de sa patrie, il voulut même la flatter de la douce espérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abusée, & la réflexion cruelle écarta cette illusion. Enfin le sommeil suspendit tous les mouvemens de leurs ames ; & Cora, aux genoux d'Alonzo, reposa jusqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiseaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il voit Cora : ses yeux parcourent mille charmes. Il approche sa bouche de ces levres de rose, où la volupté lui sourit ; il en respire l'haleine ; & son ame y vole, attirée par un souffle délicieux.

Cora s'éveille ; un tressaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime son émotion. " Est-ce toi, dit-elle, en se précipitant dans le sein d'Alonzo, est-ce bien toi que je retrouve ? Ah ! je croyois t'avoir perdu. --- Non, Cora, non ; rassure-toi : nous ne serons point séparés. Mais hâtons-nous : voici l'aube du jour : gagnons le détroit des montagnes ; & sur la foi de la nature, qui nourrit les hôtes des bois, cherche avec moi, dans leur

asyle, la liberté, le premier des biens après l'amour. --- Ah! cher Alonzo, dit Cora, que ne suis-je seule, avec toi, dans ces forêts où elle regne! que n'y suis-je inconnue au reste des mortels „! Et, en disant ces mots, elle le serroit dans ses bras; elle frémissoit; & ses yeux, attachés sur ceux de son amant, se rempliſſoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la presse de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter; mais elle cede enfin. " Délices de mon ame, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon cœur est déchiré; le tien va l'être; mais pardonne: un devoir sacré, un devoir terrible m'enchaîne; il va m'arracher de tes bras; voici le moment d'un éternel adieu. Ah! que dis-tu, cruelle! --- Ecoute. En me dévouant aux autels, mes parens répondirent de ma fidélité. Le sang d'un pere, d'une mere, est garant des vœux que j'ai faits. Fugitive & parjure, je les livrerois au supplice; mon crime retomberoit sur eux; & ils en porteroient la peine: telle est la rigueur de la loi. --- O Dieu! --- Tu frémis! --- Malheureuse! qu'as-tu fait? qu'ai-je fait moi-même, s'écria-t-il, en se précipitant le

front contre terre, & en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-tu montré plutôt l'abîme où je tombois, où je t'entraînois?.... Laisse-moi. Ton amour, ta douleur, tes larmes redoublent l'horreur où je suis... Que veux-tu? que je te remmene? Tu veux ma mort.... Te retenir! oh! non; je ne suis pas un monstre. Je ne souffrirai pas que tu sois parricide; je ne le souffrirai jamais. Va-t-en... cruelle... Arrête! arrête! Je me meurs".

Cora, désolée & tremblante, étoit revenue à ses cris, étoit tombée à ses genoux. Il la regarde, il la prend dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, se sent baigner des siens, lui jure un éternel amour; & dans l'excès de sa douleur, il s'égare & s'oublie encore. "Que faisons-nous, lui dit Cora? Voilà le jour. Si nous tardons, il ne sera plus temps; & mon pere, & ma mere, & leurs enfans, tout va périr. Je vois le bûcher qui s'allume. — Viens donc, viens, lui dit-il, avec le regard sombre, l'air farouche du désespoir"; & tout-à-coup, s'armant de force, de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main, &, mar-



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1767191421/phys_0041
DFG

marchant à grands pas, la remmène, pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher son crime, son amour & son désespoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, jusqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague : elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence ; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment ; & le desir, sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle est sans remords, & sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où chacun trembloit pour soi-même, n'a pas permis qu'on s'apperçût de sa fuite & de son absence ; elle ne se fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance est d'être en proie au feu qui la consume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant est plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un

ſouci rougeur qui le tourmente inceſſamment.

O! ſous combien de formes, diverſement cruelles, l'amour tyranniſe les cœurs! Alonzo trembloit d'être pere; & ce danger, que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit ſans ceſſe préſent aux ſiens. Il ſe rappelle avec effroi les plus doux momens de ſa vie, & déteſte l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant, il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il ſentit ſon ame, attirée par une force irréſiſtible, ſe détacher de lui, s'élancer vers les murs où ſon amante gémiſſoit.

CHAPITRE XXIX.

UNe route immenſe, applanie d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes & les torrens (*a*), monument prodigieux de la gran-

(*a*) La route de Quito à Cuſco, & par-delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le regne de *Huaïna Capac*. Sous le même regne, on en

deur des Incas; & sur cette route les arcenaux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les fortereſſes & les temples, les canaux qui dans les campagnes faisoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour lui, rien ne put effacer Cora de sa pensée. Son image, qu'en soupirant il écartoit toujours, lui revenoit sans ceſſe.

Enfin l'impérieuse voix de l'amitié se fit entendre. Alonzo tout-à-coup sortit comme d'un long délire; & en approchant de Cusco, les soins dont il étoit chargé commencerent à l'occuper. Il se fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots: " Un homme né par-delà les mers,

---

fit une de la même étendue dans le plat pays, & plusieurs autres qui traversoient l'Empire, du centre aux extrémités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(*b*) Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur, du sud au nord.

& vers les bords d'où le Soleil se leve, un Castillan, reçu dans la Cour de ton frere, vient te voir, & t'apporte des paroles de paix ".

La renommée des Castillans étoit parvenue à Cusco; & ce nom, devenu terrible, frappa le superbe Huascar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de sa Cour, & le reçut lui-même dans toute la splendeur de la majesté des Incas, élevé sur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouissant, ayant à ses pieds vingt Caciques, & à ses côtés vingt tribus d'Incas descendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de si auguste, en fut saisi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majestueuse, lui fit signe de s'approcher & de parler.

" Inca, lui dit Alonzo, c'est un présent du ciel, qu'un frere vertueux & tendre; c'est un don du ciel, non moins rare, qu'un véritable ami. Réjouis-toi: le ciel t'a donné l'un & l'autre dans le Roi de Quito. Son ame m'est connue; & mon cœur, qui jamais n'a su mentir, répond du sien. Vous

êtes tous deux menacés par un ennemi redoutable, qui s'avance de l'orient. Vous avez besoin l'un de l'autre, pour résister à ses efforts. Réunis, vous pouvez le vaincre; divisés, vous êtes perdus. L'Inca ton frere demande ton secours, & t'offre celui de ses armes. Tel est l'objet de l'ambassade dont il m'honore auprès de toi".

"J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle; mais, avant tout, n'es-tu pas toi-même un de ces Etrangers nouvellement descendus sur nos bords, & qui, dans la vallée, ont semé l'épouvante? Tu te dis Castillan; c'est, je crois, le nom qu'on leur donne; ils viennent, dit-on, comme toi, des bords de l'orient".

"Oui, je suis du nombre de ceux que l'on a vus sur ce rivage, lui dit Alonzo. Je cherchois la gloire sur leurs pas: je n'ai vu que le crime; & je les ai abandonnés. J'aime la bonne foi, j'honore la droiture & la grandeur d'ame; & c'est ce qui m'attache à ce généreux Prince qui te parle ici par ma voix. Tous les deux nés du même sang, enfans du même pere, aimez-vous, & vivez en paix; vous ferez heureux & puissans".

" S'il se souvient, reprit Huascar, de quel pere nous sommes nés, qu'il se rappelle aussi quels rangs nous a marqués la naissance. Le Soleil n'a donné qu'un Maître à cet Empire; le regne de son fils doit être l'image du sien. Il n'a point d'égal dans le ciel; & je n'en veux point sur la terre ".

" Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien parler ton langage, & supposer ce que tu crois. N'aimes-tu pas assez les hommes, & n'estimes-tu pas assez les loix de tes aïeux, pour souhaiter que l'univers fût rangé sous ces loix paisibles "?

" Sans doute, répondit l'Inca, je le souhaite, & je l'espere: c'est la volonté du Soleil; les temps la verront s'accomplir ".

" Et alors, poursuivit Alonzo, le monde n'aura-t-il qu'un Roi, comme il n'a qu'un Soleil? La sagesse d'un homme étendra-t-elle ses regards aussi loin que l'astre du jour étend l'éclat de sa lumiere? Tu n'oserois le croire; ose donc avouer que ta vigilance a des bornes, que ta puissance en doit avoir, & qu'il seroit injuste de vouloir envahir ce que l'on ne peut gouverner ".

" Etranger, quelle est ton audace, inter-

rompit l'Inca, de venir me marquer les limites de ma puiſſance"?

"Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt la nature qui les a marquées: je ne dis que ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par ta foibleſſe, quand tu veux être un Dieu par ton ambition".

"Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, reprit l'Inca; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect qui m'eſt dû".

"Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils parlent aux Rois ſans les flatter, & les reſpectent ſans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me voir à tes pieds; mais commence par être juſte, & par honorer la mémoire d'un pere, qui fut Roi lui-même. C'eſt de ſa main que ton frere a reçu le ſceptre que tu lui diſputes; & en déſavouant le don qu'il lui a fait, tu l'inſultes dans ſon tombeau, & tu foules aux pieds ſa cendre".

L'Inca frémit; mais ſon orgueil l'emporta ſur ſa piété. "Mon pere, dit-il, a vieilli; & dans cet état de défaillance, l'homme eſt crédule & facile à tromper. Il a cédé aux artifices d'une femme ambitieuſe; & pour le fils de l'étrangere, il a déshérité celui que

les ſages loix de Manco lui avoient donné pour ſucceſſeur ".

" Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce qu'il avoit reçu : il n'a diſpoſé que de ſa conquête ".

" Si, comme lui, chacun de nos Rois, dit le Prince, eût diſſipé ce qu'il avoit acquis, où ſeroit leur empire ? L'unité de pouvoir en fait la grandeur & la force ; & mon pere, qui, ſans partage, l'avoit reçu de ſes aïeux, devoit le laiſſer ſans partage. On l'a ſurpris ; & ſans ceſſer d'honorer ſes vertus, de révérer ſa cendre, je puis déſavouer un moment de foibleſſe, qui lui fit oublier mes droits ".

" Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord de ces climats, un Empire auſſi vaſte, plus puiſſant que le tien, vient d'être ravagé, détruit, inondé du ſang de ſes Peuples, pour avoir été diviſé. Ses Princes, à peine échappés au glaive du vainqueur, ſe ſont refugiés dans la Cour de l'Inca ton frere ; & leur malheur atteſte ce que je te prédis. Un ennemi terrible va vous trouver tous deux affoiblis, défaits l'un par l'autre. Ah ! ſonge à ſauver ton Empire ; & quand la foudre eſt ſur ta tête & l'abîme à tes pieds, tremble,

malheureux Prince, tremble toi-même, au lieu de menacer".

Toute la Cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage; l'Inca lui-même en fut ému; mais dissimulant sa frayeur sous les dehors de la fierté: "C'est, dit-il, à l'usurpateur à prévenir les maux dont il seroit la cause, & à se ranger sous mes loix".

"Ne l'espere pas, dit Alonzo, consterné de sa résistance. Ataliba couronné par un pere expirant, ne croira jamais avoir usurpé ce qu'il a reçu de son pere. Il regarde sa volonté comme une inviolable loi. Il faut, pour le chasser du trône, l'en arracher sanglant: Je te répete ses paroles. C'est à toi de voir si tu veux te baigner dans le sang d'un frere, d'un frere vertueux qui t'aime, qui fait sa gloire & son bonheur d'être ton allié, ton ami le plus tendre; qui te conjure, au nom d'un pere, de ne pas révoquer les dons qu'il lui a faits; qui te conjure, au nom de son Peuple & du tien, de ne pas le forcer à une guerre impie. Dispose de lui, de ses armes: il ne craint point la guerre: il a sous ses drapeaux un Peuple fidele & vaillant; il a vingt Rois autour de

lui, tous auſſi dévoués que moi. Tout ce qu'il craint, c'eſt de verſer le ſang de ſes amis, de ſa famille, de ces Peuples, qui, Sujets de vos peres, nés ſous les mêmes loix, ſont ſes enfans comme les tiens. Conſulte, comme lui, ton cœur: il doit être bon, magnanime, ſenſible au moins à la pitié. Il ne s'agit pas de régler entre nous tes droits & les ſiens: de pareils débats n'ont jamais été vuidés que par les armes. Il s'agit de ſavoir lequel des deux perd le plus à céder. Il y va, pour lui, d'un royaume; pour toi, d'une province inutile à ta gloire, à ta puiſſance, à ta grandeur. Il défend, avec ſa couronne, l'honneur de ſon pere, & le ſien; & à ces intérêts qu'oppoſes-tu? L'orgueil de ne point ſouffrir de partage! Vois ſi cela mérite d'allumer entre vous les feux d'une guerre civile, au moment qu'un péril commun vous preſſe de vous réunir".

Le fier Huaſcar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchiſe courageuſe, la noble fierté d'Alonzo laiſſerent dans tous les eſprits l'étonnement & le reſpect, l'Inca lui-même en fut ſaiſi.

"Je ne ſais, diſoit-il, mais cette race

d'hommes a quelque chose d'imposant & de supérieur à nous. Je veux gagner la bienveillance & l'estime de celui-ci. Qu'on lui rende tous les honneurs qui sont dus à son ministere & à la dignité dont il est revêtu".

Il l'admit à sa table ; & prenant avec lui le ton de l'amitié : "Castillan, lui dit-il, je veux bien accéder, autant que je le puis sans honte, à la paix que tu me proposes. Qu'Ataliba garde son apanage ; qu'il regne à Quito, j'y consens, mais tributaire de l'Empire, & obligé de rendre hommage à l'aîné des fils du Soleil".

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba subît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter sans l'en instruire ; &, en attendant sa réponse, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, cette floriſſante Cité.

CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires, l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. " Sans le fer, disoit-il, sans l'art des méchaniques, la main de l'homme a opéré tous ces prodiges! Elle a roulé ces rochers énormes; elle en a formé ces murailles dont la structure m'épouvante, dont la solidité ne cédera jamais qu'aux lentes secousses du temps, & à l'écroulement du globe. On peut donc suppléer à tout par le travail & la constance "?

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argile, &, sous mille formes diverses, éblouis-

soit par-tout les yeux (*a*). Ah! disoit-il, en soupirant, si jamais l'avarice Européenne vient à découvrir ces richesses, avec quelle avide fureur elle va les dévorer"!

Le culte du Soleil avoit à Cusco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choisies (*b*), plus nombreux & plus imposants, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractere si auguste, qu'Alonzo même en fut pénétré de respect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observoit l'instant où le flambeau du

(*a*) Les Historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avoit, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or, en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*b*) A Cusco elles étoient au nombre de 1500.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0055
DFG

nouvelle. La santé, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même.

"Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, est obligé de la transmettre, & d'en multiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable, pour qui c'est un malheur que de vivre & que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il éleve la voix; qu'il dise ce qui lui fait haïr le jour: c'est à moi d'écouter ses plaintes. Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil mon pere, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire & à perpétuer le nombre des heureux".

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour-à-tour, se présenterent devant lui. "Aimez-vous, observez les loix, adorez le Soleil mon pere", leur dit le Prince; & pour symbole des travaux & des soins qu'ils alloient partager, il leur faisoit toucher, en se donnant la main, la bêche antique de

Manco,

Manco, & la quenouille d'Oello, sa laborieuse compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, soupira, & dit en lui-même: "Ah! si dans cette fête, Cora, tu paroissois, fille céleste, tous ces charmes seroient effacés par les tiens".

L'une des jeunes épouses, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triste silence. L'Inca daigne la rassurer. "Hélas! dit-elle, j'espérois consoler l'amant de ma sœur: car ma sœur est si belle, qu'on la réserve pour le temple; & le malheureux Ircilo, à qui mon pere la refuse, venoit pleurer auprès de moi. Elina, me dit-il un jour, tu n'es pas aussi belle, mais tu es aussi douce: ton cœur est bon, il est sensible; tu aimes tendrement Méloé; je sais combien tu lui es chere; je croirai la voir dans sa sœur: tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je refusai d'abord: Méloé, toute en pleurs, me pressa de prendre sa place. Qui le consolera, si ce n'est toi, me dit-elle? Vois comme il est affligé. Je le veux bien, lui dis-je, si cela

nouvelle. La santé, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même.

"Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, est obligé de la transmettre, & d'en multiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable, pour qui c'est un malheur que de vivre & que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il éleve la voix; qu'il dise ce qui lui fait haïr le jour: c'est à moi d'écouter ses plaintes. Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil mon pere, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire & à perpétuer le nombre des heureux".

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour-à-tour, se présenterent devant lui. "Aimez-vous, observez les loix, adorez le Soleil mon pere", leur dit le Prince; & pour symbole des travaux & des soins qu'ils alloient partager, il leur faisoit toucher, en se donnant la main, la bêche antique de

Manco,

Manco, & la quenouille d'Oello, sa laborieuse compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, soupira, & dit en lui-même: "Ah! si dans cette fête, Cora, tu paroissois, fille céleste, tous ces charmes seroient effacés par les tiens".

L'une des jeunes épouses, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triste silence. L'Inca daigne la rassurer. "Hélas! dit-elle, j'espérois consoler l'amant de ma sœur: car ma sœur est si belle, qu'on la réserve pour le temple; & le malheureux Ircilo, à qui mon pere la refuse, venoit pleurer auprès de moi. Elina, me dit-il un jour, tu n'es pas aussi belle, mais tu es aussi douce: ton cœur est bon, il est sensible; tu aimes tendrement Méloé; je sais combien tu lui es chere; je croirai la voir dans sa sœur: tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je refusai d'abord: Méloé, toute en pleurs, me pressa de prendre sa place. Qui le consolera, si ce n'est toi, me dit-elle? Vois comme il est affligé. Je le veux bien, lui dis-je, si cela

le console. Il le croyoit; il le promit. Hé bien, il vient de m'avouer qu'il ne peut jamais aimer qu'elle, & qu'il la pleurera toujours ".

L'Inca fit appeller le pere d'Elina & de Méloé. " Amenez-moi Méloé, lui dit-il. Vous la réservez pour le temple; mais le Soleil veut des cœurs libres, & le sien ne l'est pas. Elle aime ce jeune homme; & je veux qu'il soit son époux. Pour Elina, je prendrai soin de lui en choisir un digne d'elle ".

Le pere obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais, dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'est à lui qu'on accorde sa main, sa beauté se ranime; un doux ravissement éclate sur son front; & levant ses yeux attendris sur les yeux de son jeune amant: " Tu ne seras donc plus affligé, lui dit-elle? C'est tout ce que je souhaitois ".

Un nouveau couple se présente; & tout-à-coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca: " Fils du Soleil, s'écria-t-il, empêchez Osaï de manquer à la foi qu'elle m'a donnée: c'est moi qu'elle aime.

Elle va faire son malheur, en faisant le mien ".

Le Roi, surpris de son audace, mais touché de son désespoir, lui permit de parler: Inca, dit-il, daigne m'entendre. C'étoit le temps de la moisson; je faisois celle de mon pere; on annonça celle du sien. Hélas! disois-je, c'est demain qu'on moissonne le champ du pere d'Osaï, mes rivaux s'y rendront en foule; quel malheur, si je n'y suis pas! Hâtons-nous, redoublons d'ardeur pour achever la moisson de mon pere. J'en vins à bout; j'étois épuisé de fatigue; j'allai me reposer; le sommeil me trompa; & quand je m'éveillai, votre pere éclairoit le monde. Désolé, j'arrive; & je trouve Osaï dans les champs, avec le jeune Mayobé, qui, dès l'aube du jour, avoit moissonné avec elle. Va, Nelti, tu ne m'aimes point, & tu ne chéris point mon pere, me dit-elle avec mépris: l'amour & l'amitié auroient été plus diligens. Elle ne voulut point m'entendre; & depuis, elle n'a cessé de m'éviter & de me fuir. Mais elle m'aime encore; oui, sois sûr qu'elle m'aime: car elle, qui jamais ne

trompe, m'a dit souvent: Nelti, je n'aimerai que toi".

"Osaï, demanda le Prince, est-il vrai? — Non, jamais je n'eusse aimé que lui; mais l'ingrat! il a négligé la moisson de mon pere, qui l'aimoit comme son enfant". A ces mots elle s'attendrit. "Tu laimes, & tu lui pardonnes, reprit l'Inca. Reçois sa main. Et toi, dit-il à Mayobé, cede-lui son amante; & pour te consoler, regarde: celle-ci n'est-elle pas assez belle? — Ah! si belle, qu'Osaï même ne l'efface point à mes yeux, dit le jeune homme. — Hé bien, si tu lui plais, je te la donne, dit le Prince. Y consentez-vous Elina? — Je le veux bien, dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige pas: car c'est la joie du mari qui fait la gloire de la femme. Ma mere me la dit souvent, & mon cœur me le dit aussi".

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danses qui précédoient le sacrifice, un prodige parut dans l'air; & il attira tous les yeux. On vit un aigle assailli & déchiré par des milans, qui, tour-à-tour, fondoient sur lui d'un vol

rapide (e). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca, & au milieu de sa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur; mais, avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais: "Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du Soleil mon pere, cet oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui nous menace, & qui vient tomber sous nos coups".

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire. "Je vous suis, lui dit Huascar; mais cachez la frayeur qui se peint sur votre visage. Le vulgaire n'a pas besoin qu'on l'avertisse de trembler".

"Regardez, lui dit le Pontife, avant que d'entrer dans le temple, ces trois cercles empreints sur le front pâlissant de l'épouse du Soleil". La Lune se levoit alors sur l'horison; & l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & semblable à une trace de fumée.

(e) Ce trait est pris de Garcilasso.

"Prince, lui dit le Prêtre, ne nous déguisons pas la vérité de ces préſages. Ce cercle de ſang eſt la guerre; le cercle noir annonce les revers; & ce trait de fumée, plus effrayant encore, eſt le préſage de la ruine".

"Le Soleil, lui dit le Monarque, vous a-t-il révélé ce malheureux avenir? --- Je l'entrevois, dit le Pontife; le Soleil ne m'a point parlé. --- Laiſſez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier bien qui reſte à l'homme, l'eſpérance, qui l'encourage, & le ſoutient dans ſes malheurs. Tout ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de la nature, ne ſe doit jamais expliquer comme un ſigne prodigieux, à moins qu'il ne ſoit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce n'eſt pas ici le moment".

CHAPITRE XXXI.

HUascar, loin de laisser paroître le trouble élevé dans son ame, se montra, aux yeux d'Alonzo, plus ferme & plus résolu que jamais. Il le mena le lendemain dans ces jardins (a) éblouissans, où l'on voyoit imités en or, & avec assez d'industrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naissent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit passer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ses propres richesses. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touffes d'arbres majestueux, associant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leurs

(a) Ceci est historique.

bois & de leur feuillage, un mêlange rare & frappant. Plus loin, des bosquets, composés d'arbustes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici, les arbres d'un verger, ployant sous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au-devant de la main, dont ils sollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une saveur précieuse, sembloient présenter à l'envi des secours à la maladie, & des plaisirs à la santé.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triste & compatissant. "Ces beaux lieux, disoit-il, ces asyles sacrés de la paix & de la sagesse, seront-ils violés par nos brigands d'Europe? & sous la hache impie les verrai-je tomber, ces arbres, dont l'antique ombrage a couvert la tête des Rois".

Non loin de Cusco est un lac que le Peuple Indien révere: car ce fut, dit-on, sur ses bords que Manco descendit, avec Oello, sa compagne; & au milieu du lac est une île riante, où les Incas ont élevé un superbe temple au Soleil. Cette île est un lieu de délices; & sa fertilité semble tenir de l'enchan-

tement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moiſſon lui étoit conſacrée, ni la vallée de Youcaï, qu'on appelloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette île en beauté. Là, mûriſſoient les fruits les plus délicieux; là, ſe recueilloit le maïs, dont la main des Vierges choiſies faiſoit le pain des ſacrifices.

Le Roi voulut auſſi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Caſtillan ne pouvoit ſe laſſer d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adreſſe à l'un d'eux, que ſa vieilleſſe & ſon air vénérable lui avoient fait remarquer. "Inca, lui dit-il, ſeroit-ce à vous de vaquer à ces durs travaux? N'en êtes-vous pas diſpenſé par votre miniſtere auguſte? & n'eſt-ce point le profaner, que de vous dégrader ainſi"!

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé ſur ſa bêche, il le regarde avec étonnement. "Jeune homme, lui dit-il, que me demandes-tu? & que vois-tu d'aviliſſant dans l'art de rendre

la terre fertile? Ne sais-tu pas que, sans cet art divin, les hommes, épars dans les bois, seroient encore réduits à disputer la proie aux animaux sauvages? Souviens-toi que l'agriculture a fondé la société, & qu'elle a, de ses nobles mains, élevé nos murs & nos temples".

"Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'inventeur de l'art; mais l'exercice n'en est pas moins humiliant & bas, autant qu'il est pénible: c'est du moins ainsi que l'on pense dans les climats où je suis né".

"Dans vos climats, dit le vieillard, il doit être honteux de vivre, puisqu'on attache de la honte à travailler pour se nourrir? Ce travail, sans doute, est pénible, & c'est pour cela que chacun y doit contribuer; mais il est honorable autant qu'il est utile; & parmi nous, rien ne dégrade que le vice & l'oisiveté".

"Il est étrange cependant, reprit Alonzo, que des mains qui se consacrent aux autels, & qui viennent d'y présenter les parfums & les sacrifices, prennent, l'instant d'après, la bèche & le hoyau, & que la terre soit labourée par les enfans du Soleil".

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0068
DFG

"Les enfans du Soleil font ce que fait leur pere, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il eſt tout le jour occupé à fertiliſer nos campagnes? Tu l'admires dans ſes bienfaits, & tu reproches à ſes enfans de l'imiter dans leurs travaux"!

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore. "Mais le Peuple, dit-il, n'eſt-il pas obligé de cultiver pour vous les champs qui vous nourriſſent"?

"Le Peuple eſt obligé de venir à notre aide, dit le vieillard; mais c'eſt à nous d'être avares de ſa ſueur".

"Vous avez, dit Alonzo, de quoi payer ſes peines; & votre ſuperflu... — Nous n'en avons jamais, dit le vieillard. — Comment! ces richeſſes immenſes? — Ces richeſſes ont leur emploi. Si tu as vu nos ſacrifices, ils conſiſtent dans une offrande pure, dont la plus légere partie eſt conſumée ſur l'autel: le reſte en eſt diſtribué au Peuple. Tel eſt l'emploi que le Soleil veut que l'on faſſe de ſes biens. C'eſt lui rendre le culte le plus digne de lui: c'eſt ſur-tout à ce caractere que l'on reconnoît ſes enfans. Nos beſoins ſatisfaits, le reſte de nos biens n'eſt

plus à nous: c'eſt l'apanage de l'orphelin & de l'infirme. Le Prince en eſt dépoſitaire; c'eſt à lui de le diſpenſer: car perſonne ne doit mieux connoître les beſoins du Peuple, que le pere du Peuple".

"Mais, en vous dépouillant ainſi, ne retranchez-vous point de la vénération qu'auroit pour vous la multitude, ſi elle vous voyoit vous-mêmes répandre avec magnificence ces richeſſes, qui vous échappent obſcurément & ſans éclat"?

Le ſage vieillard, à ces mots, ſourit modeſtement; & ſes mains reprirent la bêche.

"Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence de mon âge: je vois que je vous fais pitié; mais je ne cherche qu'à m'inſtruire".

"Mon ami, lui dit le vieillard, je ne ſais ſi le faſte & la magnificence inſpireroient autant de vénération que la ſimplicité d'une vie innocente; mais ce ſeroit une raiſon de plus de nous dépouiller de nos biens: car, en nous flattant d'être aimés & honorés pour nos richeſſes, nous nous diſpenſerions peut-être de nous décorer de vertus".

Alonzo quitta le vieillard, attendri de ſa piété, & pénétré de ſa ſageſſe.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0070
DFG

Il témoigna le desir de voir les sources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit; & l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un Peuple nombreux, répandu sur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'ensevelir pour les suivre dans leurs rameaux " Ah! dit-il, que les Castillans pousseront ces travaux avec bien plus d'ardeur! Peuple timide & foible, ils te feront pénétrer dans les entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en sonder les abîmes, t'y creuser un vaste tombeau. Encore n'assouviras-tu point leur impitoyable avarice. Tes maîtres opulens, paresseux & superbes, deviendront tributaires des talens & des arts de leurs laborieux voisins; ils verseront dans l'Europe les trésors de l'Amérique; & ce sera comme le bitume jeté dans la fournaise ardente: la cupidité, irritée par la richesse & par le luxe, s'étonnera de voir ses be-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0071
DFG

ſoins renaiſſans ramener toujours l'indigence ; l'or, en s'accumulant, s'avilira bientôt lui-même ; le prix du travail, en croiſſant, ſuivra le progrès des richeſſes ; leur ſtérile abondance, dans des mains plus avides, fera moins que leur rareté ; & toi, malheureux Peuple, & ta poſtérité, vous aurez péri dans ces mines, épuiſées par vos travaux, ſans avoir enrichi l'Europe. Hélas ! peut-être même en aurez-vous accru la miſere avec les beſoins, & les malheurs avec les crimes ".

CHAPITRE XXXII.

ALonzo, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponse d'Ataliba; elle étoit conçue en ces mots: "Si le Roi de Cusco a oublié la volonté de son pere, celui de Quito s'en souvient. Il desire d'être l'ami & l'allié de son frere; mais il ne sera jamais au nombre de ses vassaux".

Le jeune Ambassadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huascar au refus de l'Inca son frere; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois: "Explique moi, lui dit-il, Inca, par quel privilege ton pere est le seul, entre tous ces Rois, qui regarde en face l'image du Soleil? --- C'est comme son enfant chéri, lui répondit l'Inca, qu'il a seul cette gloire. --- *Son enfant chéri!* N'est-ce pas la complaisance & le mensonge qui l'ont décoré de ce titre? --- Tout son Peuple le lui a donné, & tout un Peuple n'est point flatteur. --- Crois-moi, fais cesser, dit Alonzo, cette injuste distinction: tu sais bien qu'il

n'en est pas digne. — Etranger, dit l'Inca, respecte & ma présence & sa mémoire. — Comment veux-tu, reprit Alonzo, que je respecte un Roi que son fils va demain déclarer insensé, parjure & sacrilege? N'a-t-il pas couronné ton frere? n'a-t-il pas violé les loix? Celui dont les derniers soupirs ont allumé les feux de la guerre civile entre les enfans du Soleil, a-t-il mérité d'avoir place dans le temple du Soleil, & de le regarder en face? Ou tu es injuste, ou il le fut: la guerre est ton crime ou le sien. Choisis: car le Roi de Quito est résolu de s'en tenir à la volonté de son pere".

Un coursier fougueux & superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la premiere fois, que ne le fut le fier Inca de l'intérêt puissant qu'opposoit Alonzo à sa colere impétueuse. "Tu as donc reçu, dit-il au jeune Castillan, la réponse de ce rebelle? — Oui, dit Alonzo; &, grace au ciel, il est digne, par sa constance, d'être ton ami & le mien. Je le désavouerois, si, légitime Roi, il se fût rendu tributaire".

Huascar, plein de colere, rentra dans son palais.

palais. Le ressentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'éleverent dans son cœur. Mais, en y cédant, il falloit déshonorer son pere, outrager sa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature se soulevoit à cette effroyable pensée; & l'ame d'Huascar, tour-à-tour emportée par deux sentimens opposés, ne savoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible, que son épouse favorite, la belle & modeste Idali, le trouva livré à lui-même, & si violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, son fils, destiné à l'Empire; & ses yeux, tendrement baissés sur cet enfant, versoient des pleurs. Le Roi, levant sur elle un regard triste & sombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le sujet de ses larmes "Hélas! je suis tremblante, lui dit-elle. J'étois avec mon fils; je caressois l'image d'un époux adoré. Ocello, votre auguste mere, arrive pâle & désolée, le trouble & l'effroi dans les yeux. Tendre & malheureuse Idali! m'a-t-elle dit, tu te complais dans

cet enfant, ton unique espérance; tu t'applaudis de sa destinée; mais hélas! qu'elle est incertaine, & que le droit qui l'appelle à l'Empire est mal assuré désormais! Voilà qu'une paix odieuse met la volonté des Incas à la place de nos loix saintes; & l'exemple une fois donné, tout leur sera permis. Le caprice d'un homme, l'adresse d'une femme, le charme de la nouveauté, la séduction d'un moment suffit pour renverser toutes nos espérances. Le sceptre des Incas passera dans les mains de celle qui aura surpris un dernier mouvement d'amour ou de foiblesse. Le fils de l'Etrangere couronné dans Quito, & reconnu Roi légitime, rien ne peut plus être sacré. Ah! cher enfant! a-t-elle dit encore, en pressant mon fils dans ses bras, puisse ton pere, après avoir autorisé le parjure de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir lui-même! Ainsi a parlé votre mere; & elle demande à vous voir".

A l'instant Ocello parut; & aux reproches de l'Inca, qui s'offensoit de ses alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle

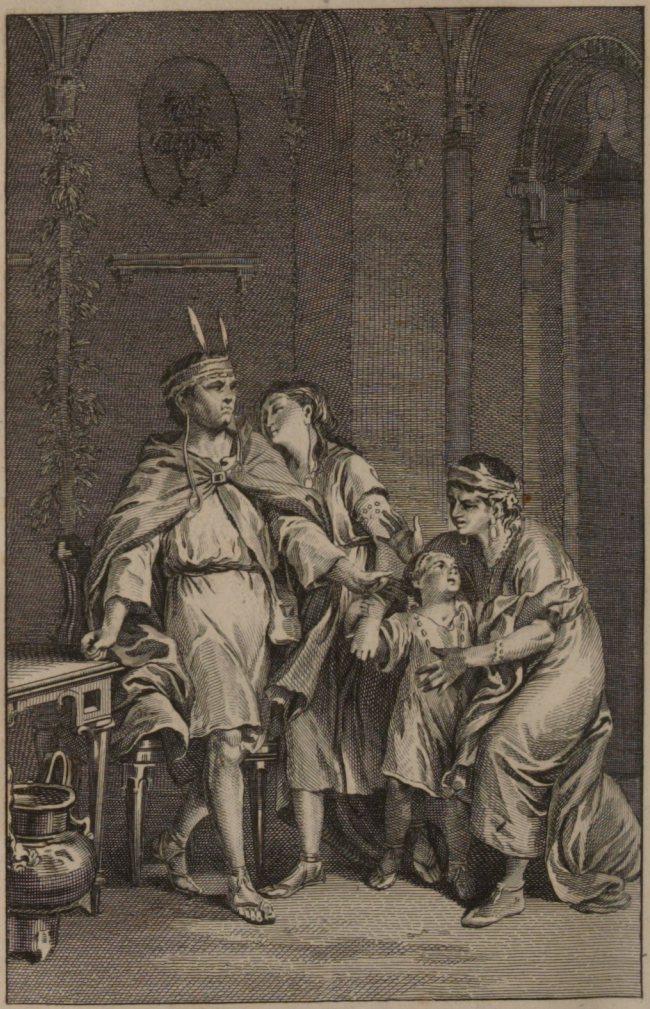
gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge; même en mourant, il laisse son venin dans la plaie: on cesse d'aimer l'infidelle; on ne cesse point de haïr l'objet de l'infidélité. C'est avec cette haine pour le sang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (*b*) s'efforça d'animer son fils à la vengeance.

"Hé bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder à l'orgueil rébelle de l'usurpateur de vos droits? Venez-vous d'annoncer au monde que les loix du Soleil doivent toutes fléchir devant les volontés d'un homme? que l'ivresse, l'égarement, le caprice d'un Roi fait le sort d'un Etat? qu'un pere injuste peut exclure son fils de l'héritage auquel la nature l'appelle, & en disposer à son gré"?

"Je suis loin d'applaudir, lui répondit l'Inca, à ces dangereuses maximes; & si je dissimule l'iniquité d'un pere, croyez que je m'y vois forcé". Alors il lui dit les raisons qui s'opposoient à son ressentiment.

(*b*) C'est le nom qu'on donnoit aux femmes du sang royal.

"Ces raisons spécieuses, lui repliqua sa mere, m'en cachent deux, que je pénetre, & que vous n'osez avouer. L'une est l'espoir qu'à votre tour, il vous sera permis de mettre la passion à la place des loix; & déja de fieres rivales partagent entre leurs enfans les débris de votre héritage & de l'Empire du Soleil. L'autre raison qui vous retient, c'est l'indolence & la molleſſe, la peine de prendre les armes, & la frayeur d'être vaincu: ainsi du moins va le penser tout un Peuple, témoin de cette paix infâme; & de vaines raisons ne l'éblouiront pas. Le regne de tous vos aïeux a été marqué par la gloire; le vôtre le sera par une honte ineffaçable. Cet Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur courage & leur constance, vous, par votre foibleſſe, vous en aurez hâté la décadence & la ruine; le sang aura perdu ses droits; & le premier exemple de ce lâche abandon, c'est mon fils qui l'aura donné! Est-ce-là honorer la mémoire d'un pere? & pour lui, & pour vos aïeux, & pour ce Dieu lui-même, dont vous êtes issu, le plus coupable des outrages n'est-ce pas d'avilir leur sang? Si votre pere eut des



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0080
DFG

vertus, imitez-les; s'il eut un moment de foiblesse, avouez, en la réparant, ce que vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme, fragile, & une fois séduit par les caresses d'une femme; & après cet aveu, faites céder aux loix, qui sont toujours sages & justes, la passion, qui est aveugle, & le caprice passager, que le regret désavoue & condamne".

L'Inca voulut insister sur les maux qu'entraînoit la guerre civile. "Non, non, dit-elle; allez souscrire à cette paix déshonorante que l'usurpateur vous impose; & s'il le faut, pour le fléchir, mettez votre sceptre à ses pieds. O malheureux enfant! s'écria-t-elle enfin, en embrassant le jeune Prince, que je te plains! & qui m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton pere"? A ces mots elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement blessé de ces reproches, sortit, & fit dire à l'instant à l'Ambassadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il se hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ses instances furent vaines; & le soir même il fut remmené au-delà de l'Abancaï.

CHAPITRE XXXIII.

ATaliba fut consterné, quand il apprit le mauvais succès de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui; & après l'avoir entendu: "Roi superbe, s'écria-t-il, rien ne peut donc te fléchir; tu veux ou ma honte, ou ma perte! Le ciel est plus juste que toi, & il punira ton orgueil". A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol: "O mon ami! s'écria-t-il, que de sang tu vas voir répandre! Nos Peuples égorgés l'un par l'autre! ... Il l'a voulu; il sera satisfait; mais la peine suivra le crime".

"Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec la même ardeur que j'implorois la paix, laisse-moi repousser la guerre; & quel que soit le sort des armes, permets à ton ami de vaincre, ou de mourir à tes côtés".

"Non, dit le Prince, en l'embrassant, je ne veux point t'associer aux forfaits d'une guerre impie. Garde-moi ta valeur pour des périls dignes de toi. Tu n'es pas fait, sensible & vertueux jeune homme, pour com-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0082
DFG

mander des parricides. C'eſt bien aſſez que j'y ſois condamné. Toi ſeul, & quelques vrais amis, à qui j'ai confié mes peines, vous liſez au fond de mon cœur. Le reſte du monde, en voyant la diſcorde armer les deux freres, confondra l'innocent avec le criminel. Laiſſe-moi ma honte à moi ſeul; & ménage tes jours, pour ne partager que ma gloire".

Orozimbo & ſes Mexicains, Capana & ſes Sauvages vouloient auſſi s'armer pour ſa défenſe. Mais il les refuſa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Eſpagnol, que de l'accompagner juſqu'aux champs d'Alauſi, ſur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des ſommets du mont Iliniſſa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ſes Peuples, à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes: vallons déli-

cieux, & plus voisins du ciel que la cime des Pyrénées (*a*).

Du pied du Sangaï, dont le sommet brûlant fume sans cesse au-dessus des nuages, du mugissant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacunga (*c*), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucase, l'Atlas ne seroient que d'humbles collines (*d*), du Cayambur, qui,

---

(*a*) Le sol du vallon de Quito est élevé au-dessus du niveau de la mer de quatorze cents soixante toises, c'est-à-dire plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrenées. (M. de la Condamine).

(*b*) Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 & 1753. En 1753 la flamme s'élevoit à cinq cents toises au-dessus du sommet de la montagne. En 1743 le bruit de l'éruption se fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine, des éclats de rocher de douze à quinze toises cubes. (*Idem*).

(*c*) En 1738 le tremblement de cette montagne renversa le bourg de son nom & celui de Hambato. Les habitans furent presque tous ensevelis sous les ruines.

(*d*) La hauteur du Chimboraço est de trois mille deux cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0084
DFG

noirci de bitume, le diſpute au Chimboraço, tous ces Peuples courent aux armes pour la défenſe de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidele. Il avoit jadis égorgé ſur l'autel de ſes Dieux, & dévoré dans ſes feſtins les Incas qu'on lui avoit laiſſés pour l'apprivoiſer & l'inſtruire. Ce crime fut ſuivi d'un châtiment épouvantable ; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (*e*), s'eſt appellé le lac de ſang (*f*).

A ce Peuple ſe joint celui d'Otovalo, pays fertile (*g*), & ſillonné de mille ruiſſeaux qui, ſous un ciel brûlant, répandent une ſalutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès juſques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées, qu'arroſent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du

---

(*e*) Au nombre de deux mille ſelon Garcilaſſo, & de vingt mille ſelon Pédro de Cieça.

(*f*) *Yahuar-Cocha.*

(*g*) La terre y produit cent cinquante pour un.

fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois sur l'épaule & la lance à la main, se rendre où l'Inca les appelle; & dès qu'il les voit assemblés (*h*) il leur parle en ces mots:

"Peuples, que mon pere a soumis par ses bienfaits autant que par ses armes, vous souvient-il de l'avoir vu, avec ses cheveux blancs, & son air vénérable, s'asseoir au milieu de vous, & vous dire: Soyez heureux; c'est tout le prix de ma victoire? Il est mort ce bon Roi; il a laissé deux fils, & il leur a dit en mourant: Regnez en paix, l'un au midi, & l'autre au nord de mon Empire. Mon frere alors, content de ce partage, a dit à ce pere expirant: Ta volonté sacrée sera pour nous une loi. Il l'a dit, & il se dément, & il prétend me dépouiller de l'héritage de mon pere. Peuples, je vous prends pour mes juges. Abandonnez-moi, si j'ai tort; si j'ai raison, défendez-moi. --- Tu as raison, s'écrierent-ils d'une commune voix; & nous embrassons ta défense. --- Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui qui me doit suc-

(*h*) Ils étoient au nombre de 30,000.

céder, & me surpasser en sageſſe; car il a, comme moi, l'exemple des Rois nos aïeux, & de plus il aura le mien. — Qu'il vive, répondent ces Peuples; & quand tu ne seras plus, qu'il nous rappelle son pere. — Venez donc, poursuivit l'Inca, défendre mes droits & les siens. Mon frere, plus puissant que moi, me dédaigne, & fait à loisir les apprêts d'une guerre, dont sans doute il se flatte que le signal me fait trembler; je veux le prévenir, avant qu'il ait pu rassembler ses forces. Demain nous marchons à Cusco".

Dès le jour suivant, il s'avance, par les champs d'Alausi, vers les murs de Cannare, ville célebre encore par sa magnificence & par ses trésors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais & de temples, en avoient fait une forteresse, pour dominer sur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuse, aguerrie & puissante, embrasse une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de se croire issus du lion, qu'adoroient leurs peres, se présentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de sa criniere,

& portant dans les yeux ſon orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible eſt aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuſe origine; & cette erreur ſoutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, ſurpris ſans défenſe, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays? "Je vais, leur répondit l'Inca, ſupplier le Roi de Cuſco de m'accorder ſon alliance, & lui jurer, s'il y conſent, ſur le tombeau de notre pere, une inviolable amitié".

Rien ne reſſembloit moins à un Roi ſuppliant, que ce Prince à la tête d'une puiſſante armée; mais on fit ſemblant de le croire; & trompé par les apparences, il alloit paſſer plus avant, lorſqu'il vit entrer dans ſa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit bleſſé l'orgueil de l'Inca de Cuſco, ſalue Ataliba, & lui tient ce langage: "Tu crois paſſer en ſûreté chez un Peuple à qui

tu défends qu'on faſſe injure & violence; apprends que dans un conſeil, où je viens d'aſſiſter, on a conſpiré contre toi. Je t'aime, parce qu'on m'aſſure que tu es affable & bon; & je hais ton rival, parce qu'il eſt dur & ſuperbe. Il m'a humilié. Je ſuis fils du lion; je ne veux pas qu'on m'humilie".

Ataliba rendit grace au Cacique, & conſulta ſes Lieutenans ſur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenants étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du Roi ſon pere, & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. "Prince, lui dit l'un d'eux, voyez ces plaines où s'élevent des monceaux d'oſſemens enfevelis ſous l'herbe; ce ſont les reſtes honorables de vingt mille Chancas, morts dans une bataille (*i*), en défendant leur liberté. Leurs enfans ne ſont point des hommes ſans courage. Vainqueurs,

(*i*) Sous le regne de l'Inca Roca: il reſta ſur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Saſcahuana, où ſe donna cette bataille, fut appellée *Yahuar-pampa*, *Campagne de ſang*. Voyez le Chapitre 30.

nous leur imposerons, je le crois; mais le sort des combats est trompeur; & celui-là est insensé qui n'en prévoit pas l'inconstance. J'ose espérer de vaincre, sans me dissimuler que nous pouvons être vaincus; & alors je les vois, ces Peuples, enhardis par notre défaite, tomber sur une armée alors éparse & fugitive, & achever de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis de ce Cacique. La forteresse de Cannare est un point d'appui, de défense, & de ralliement au besoin. Ce poste, auquel le salut de l'armée est attaché, ne peut être remis en des mains trop fidelles; &, si j'ose le dire, Inca, c'est à vous-même à le garder".

L'Inca ne vit, dans ce conseil prudent, que l'intention de le laisser en un lieu sûr; & il le prit pour une offense. "Si ma présence vous fait ombrage, dit-il à Corambé, vous me connoissez mal. Votre âge, vos exploits, l'estime de mon pere, vous ont acquis ma confiance; & je n'ai jamais su la donner à demi. Vous commanderez; je serai votre premier Soldat: on apprendra de moi à vous obéir avec zele; & si la victoire est à nous, n'ayez pas peur que votre Roi vous

en dérobe le mérite. Quant au ſoin de mes jours, ce n'eſt pas le moment de nous en occuper. Ce ſont mes droits qu'on va défendre ; il ſeroit honteux que, ſans moi, l'on combattit pour moi. Ne me parlez donc plus de me tenir loin des combats ".

" Non, Prince, lui dit Corambé, je vous ſervirois mal, ſi je vous croyois lâche ; mais moi, vous me croyez jaloux & envieux de votre gloire. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette injure au zele d'un ami, que votre pere a mieux connu ".

" Ah ! généreux vieillard, pardonne, lui dit l'Inca, en l'embraſſant. J'ai été un moment injuſte. Mais pourquoi vouloir me laiſſer oiſif à l'ombre de ces murs " ?

" J'y reſterai, lui dit Corambé. Laiſſez-moi trois mille hommes, & ces vaillans Caciques, & cet Etranger, qui, comme eux, ne demande qu'à vous ſervir ". L'Inca n'héſita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, réſolus de verſer leur ſang pour la défenſe de l'Inca. Ayant donc laiſſé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer ſon armée vers les champs de Tumibamba.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0091
DFG

CHAPITRE XXXIV.

CEpendant le roi de Cuſco ſe hâtoit d'aſſembler ſes troupes; & tous les peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & ſe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célebre (*a*) où Manco deſcendit, les peuples d'Aſſilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Aſſan, de Cancola & d'Hillavi, compris ſous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux, & la ſource de leurs richeſſes. Ils ſe diſent nés de ce lac que leurs cabanes environnent; & c'eſt le Lethé où leurs ames ſe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumiere, & paſſer dans de nouveaux corps.

De ſon côté s'avance la fiere & courageuſe nation des Chancas. C'eſt la raiſon qui l'a ſoumiſe & non pas la force des armes.

Lorſque

(*a*) Le lac de Collao.

Lorsque les Incas lui annoncerent qu'ils venoient lui donner des loix, ses jeunes guerriers pleins d'ardeur demanderent tous à combattre, & à mourrir, s'il le falloit, pour la défense de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la sageſſe des Incas, & de leur bonté généreuſe; les armes leur tomberent des mains, & ils allerent tous en foule ſe proſterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien régner ſur eux.

Plus ſage encore avoit été le vaillant peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire ſous la puiſſance des Incas, eſt le modele des bons conſeils. Le Prince qui l'alloit ſoumettre lui fit dire qu'il lui apportoit des loix, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raiſonnable & plus heureuſe. " S'il eſt vrai, répondirent les Chayantas aux députés, votre Roi n'a pas beſoin d'une armée pour nous réduire. Qu'il la laiſſe ſur nos frontieres; qu'il vienne, & qu'il nous perſuade; nous lui ſerons ſoumis: c'eſt au plus ſage à commander. Mais qu'il promette auſſi de nous laiſſer en paix, ſi, après l'avoir entendu, nous ne voyons pas comme lui, à changer de culte & de mœurs, l'avantage

qu'il nous annonce ". A des conditions si justes, l'Inca vint presque sans escorte; il parla, il fut écouté; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de se ranger sous les loix des Incas, il se soumit & rendit graces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiser que par le meurtre & l'esclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inaccessibles des Antis. Leurs ayeux adoroient d'énormes couleuvres (*b*), dont ce pays sauvage abonde. Ils adoroient aussi le tigre à cause de sa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils descendent, la mere, avant de présenter la mamelle à son nourrisson, la trempe dans le sang humain, afin qu'ayant sucé le sang avec le lait, les enfans en soient plus avides.

(*b*) Elles ont jusqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

Du côté du nord, se replient vers les bords de l'Apurimac, les peuples de Tumibamba, de Cassamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (*c*), le Dieu de ses peres. Un panache des plumes de cet oiseau terrible (*d*) distingue les enfans de ses adorateurs, & flotte sur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile où germe l'or, de Rucana, où la beauté semble être un des dons du climat, tant la nature en est prodigue ; & des champs de Pumalacta (*e*), autrefois repaire sauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant se rassemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut sau-

(*c*) Cuntur-Marca.

(*d*) Il est noir & blanc comme la pie. La nature lui a refusé des serres : mais il a le bec si dur & si fort, que d'un seul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiseaux suffisent pour tuer un taureau & pour le dévorer.

(*e*) Dépôt du lion.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0095
DFG

vé de la revolte des Chancas (*f*), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques ſont pour eux les mèmes que pour les enfans du Soleil (*g*).

Enfin venoient les habitans des riches vallées d'Yca, de Piſco, d'Acari, de Naſca, de Rimac, docilement ſoumis; & ceux d'Huaman plus rebelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorſqu'on leur avoit propoſé de recevoir le culte & les loix des Incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libérale; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faiſoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats: mais que pour eux qu'il conſumoit, & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contens de leur roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur ſang ils étoient réſolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue

(*f*) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chapitres 30 & 34.

(*g*) Les cheveux coupés, les oreilles percées; & la frange *Lautu* ſur le front.

& terrible : mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arroſoient leurs ſillons arides, la néceſſité fit la loi ; & la douce équité du regne des Incas juſtifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues ſous les murailles de Cuſco, lorſqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huaſcar vouloit aller l'attendre au paſſage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le ſervit mieux que la prudence & le conſeil.

Ataliba avoit paſſé le fleuve ; & ſur la colline oppoſée il vouloit établir ſon camp. Le jour penchoit vers ſon déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche ; & le ſoldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais le zele donnant des forces, on montoit la colline avec ſécurité. Tout-à-coup, ſur la cime, ſe préſente en colonne l'armée du Roi de Cuſco. A la vue de l'ennemi, elle ſe déploie ; à l'inſtant le ſignal du combat ſe donne. L'avantage du lieu, du nombre, ſur des troupes déja vaincues par l'épuiſement de leurs forces, l'emporta ſur la valeur. Ceux de Quito, vingt fois ralliés

& rompus, ne durent leur ſalut qu'aux ombres de la nuit, qui favoriſa leur retraite. Il fallut repaſſer le fleuve; & le Roi qui voulut en perſonne protéger ce paſſage, tomba aux mains des ennemis.

Huaſcar dédaigna de le voir. " Il aura le ſort d'un rebelle, dit-il. Qu'on le garde avec ſoin dans le fort de Tumibamba ",

Ce déſaſtre porta la déſolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ſes peuples en leur tendant les bras: " Mes amis! rendez-moi mon pere ". Sa douleur, ſon égarement redoubloit encore la triſteſſe dont les eſprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va audevant de Zoraï, & le ramenant dans ſa tente, lui dit: " Prince, modérez-vous. Rien n'eſt déſeſpéré. Vos Peuples ſont fideles. Votre pere eſt vivant. Il vous ſera rendu. ---- Vous me flattez, dit le jeune homme, tremblant de frayeur & de joie. ---- Je ne vous flatte point: il vous ſera rendu, dit le vieillard. Allez, & donnez à vos Peuples l'exemple de la fermeté ".

La nuit vint; un ſilence morne, répandu

dans toute l'armée, marquoit la consternation. Palmore, seul, enfermé dans sa tente, veillant & méditant, se disoit à lui-même : „ Que ferai-je? Si par la force je veux délivrer mon Roi : je connois bien son ennemi : il le fera périr, plutôt que de le rendre ; & si je laisse voir de l'irrésolution, de la foiblesse & de la crainte, le découragement s'empare de l'armée : elle va tout abandonner ".

Comme il étoit plongé dans ces tristes pensées, un vieux soldat se présente à lui. " Me reconnois-tu, lui dit-il? J'ai combattu sous tes enseignes dans la conquête de Quito. Tu vois encore mes cicatrices. Quand le Cacique de Tacmar fut vaincu, pris & enfermé dans le fort de Tumibamba, je fus l'un de ses gardes. On vint pour l'enlever ; & par une longue caverne, on alloit percer sa prison. L'entreprise fut découverte ; & Tacmar, réduite à se rendre, obtint que son Cacique fût mis en liberté. La paix fit oublier la guerre ; & l'on négligea de combler le chemin creusé sous le fort : seulement d'épais mangliers en dérobent l'entrée ; mais elle m'est connue ; & si la prison de l'Inca est, comme je le crois, la prison du Cacique, je ne veux

que dix hommes, d'un courage éprouvé, pour le délivrer cette nuit".

Palmore applaudit à son zele, lui dit de se choisir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond silence il les voit s'éloigner du camp. Mais il passe la nuit dans les plus cruelles allarmes. Il craint, il espere, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'événement. Il y va de la liberté & de la vie de son Roi. Il l'aura sauvé ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit sous le poids de ses chaînes, plus tourmenté par la pensée de ses peuples & de son fils, que par le sentiment de son propre malheur.

Tout-à-coup, au milieu de ces réflexions où son ame étoit abîmée, il entend un bruit souterrain. Il écoute; ce bruit approche. Il sent frémir la terre sous ses pas. Il recule; il la voit s'écrouler. A l'instant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme qui, sans lui parler, lui fait le geste du silence, & l'ayant saisi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui.

Ataliba, sans résistance, se livre à son guide; il le suit, & à l'issue de la caverne, il

se voit entouré de Soldats qui lui disent : „ Venez, Prince. Vous êtes libre. Venez : vos Peuples vous attendent. Rendez-leur la vie & l'espoir. ---- Je suis libre ! & par vous ! O mes libérateurs ! leur dit-il, en les embrassant, que ne vous dois-je pas ! Serai-je assez puissant pour vous récompenser jamais ? Achevez. Il s'agit de frapper les esprits par l'apparence d'un prodige. Cachez-leur que c'est vous qui m'avez délivré "! Ils lui promettent le silence ; & à la faveur de la nuit, Ataliba passe le fleuve, arrive dans son camp, & pénetre sans bruit jusqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuisé le tourment de l'inquiétude, en revoyant son maître, se jette à ses genoux. L'Inca le releve & l'embrasse. " Soldats, que l'un de vous, sans bruit, coure annoncer au Prince le retour de son pere, dit Palmore " ; & l'instant d'après arrive, dans l'égarement de la surprise & de la joie, ce fils si tendre & si chéri. Les transports mutuels du jeune Inca & de son pere furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empressée à revoir son roi. Il parut ; les cris re-

doublerent: " Le voilà : c'eſt lui : c'eſt lui-même. Il eſt libre. Il nous eſt rendu ".

„ Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon pere a trompé la vigilance de mes ennemis. Il m'a fait échapper des murs qui m'enfermoient. Ma délivrance eſt ſon ouvrage ".

A ce recit la multitude ajoute, (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement) elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*h*). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

„ Palmore, dit le roi, voilà bien le moment de ſurprendre mes ennemis, & de réparer ma diſgrace ".

„ Non, Prince, non, lui dit Palmore, vous ne vous expoſerez plus. C'eſt aſſez des frayeurs que cette nuit nous a cauſées. Allez vous joindre à ceux qui défendent Cannare, & me renvoyez Corambé ". Le Roi céda à ſes inſtances, & il fit appeller ſon fils.

„ Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous la

(*h*) Ce trait-là eſt d'après l'hiſtoire.

conduite de mes amis, & sous la garde de mes peuples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils porterent dans les combats une sage intrépidité. Imitez leur prudence, ou plutôt consultez celle des chefs qui vous commandent. Une sage docilité pour les conseils de ceux que les ans ont instruits, est la prudence de votre âge. Mes amis, dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'entouroient, je vous le confie, & sur lui je vous donne les droits d'un pere. Adieu, mon fils. Reviens digne de toute ma tendresse". A ces mots, pressant dans ses bras ce jeune homme, dont la beauté noble avec modestie, & fiere avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adolescence, le Roi laissa échapper quelques larmes; & fixant sur Palmore & sur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de son cœur paternel, il leur remit son fils, & détourna les yeux.

CHAPITRE XXXV.

TAndis qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traverſoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrêmité étoit preſſante. Pour forcer ce Peuple aguerri à lever le ſiege, il falloit ſortir des murs & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé, & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomenes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout-à-coup, au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'atmoſphere. Les animaux, ſubitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumiere qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la

cause de cette nuit inopinée. Leur instinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'est pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémissante, étonnés de ne pas se voir ; dans les vallons, ils se rassemblent & se pressent en frissonnant. Les oiseaux, qui, sur la foi du jour, ont pris leur essor dans les airs, surpris par les ténebres, ne savent où voler. La tourterelle se précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à sa rencontre. Tout ce qui respire est saisi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes se ressentent de cette crise universelle. On diroit que l'ame du monde va se dissiper ou s'éteindre ; & dans ses rameaux infinis, le fleuve immense de la vie semble avoir ralenti son cours.

Et l'homme!.... ah! c'est pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'instinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuissante. Aveugle & curieux, il se fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & se remplit de noirs présages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des Sages ont révélé les mysteres de la nature! Ils ont vu

ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumiere au monde; ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomene a frappé les adorateurs du Soleil! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'éleve au plus haut de ſa ſphere, il s'évanouit! & la cauſe de ce prodige, & ſa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeans avoient le front dans la pouſſiere. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. " Amis, dit-il, écoutés-moi. Le temps preſſe. Il eſt important que votre erreur ſoit diſſipée. Ce qui ſe paſſe dans le Ciel n'eſt point un prodige funeſte. Rien de plus naturel: vous l'allez concevoir; vous allez ceſſer de le crain-

dre ". Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive; & Alonzo pourſuit. " Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne voyez point le Soleil, ſans vous en effrayer, vous dites: la montagne me le dérobe; ce n'eſt pas lui, c'eſt moi qui ſuis dans l'ombre; il eſt le même dans le ciel. Hé bien, au lieu d'une montagne, c'eſt un globe épais & ſolide, un monde ſemblable à la terre, qui dans ce moment paſſe au-deſſous du Soleil. Mais ce monde, qui ſuit ſa route dans l'eſpace, va s'éloigner; & le Soleil va reparoître plus radieux que jamais. N'ayez donc plus de peur d'une ombre paſſagere, & profitez de l'épouvante dont vos ennemis ſont frappés ".

Le caractere de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau Monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans examen, ils l'abandonnent ſans regret. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible, détrompa tous les eſprits, & ranima tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or, brillant au bord de l'ombre, commençoit à

ſe dégager. " Quoi! ce n'eſt donc ni défaillance, ni colere dans notre Dieu? s'écrierent-ils "; & Corambé achevant de bannir leur crainte : " Soldats, dit-il, j'ai déja vu arriver ce qu'il nous annonce. Il eſt plus éclairé que nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, ſortons, & chaſſons ces rebelles, que la frayeur a déja vaincus ".

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuſcule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur inſenſée. On fit main baſſe ſur leur camp, un inſtant le mit en déroute; & le Soleil éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie, n'avoit point quitté Capana; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. " Voilà, je crois, dit Alonzo, une troupe de nos amis ſur qui les Cannarins ſe vengent. Vôlons à leur ſecours ". Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux; & un tourbillon de pouſſiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même,

même, qu'une vaillante escorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de son bouclier, & plus encore à son courage, Alonzo reconnoît le roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vîtesse que le glaive du Castillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui presse Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne se trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repoussent, renversent tout ce qui s'oppose à leurs coups.

Dès que les Cannarins, dispersés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, se jettant dans les bras d'Alonzo: " Qu'il m'est doux, lui dit-il, ô mon ami, de te devoir ma délivrance! Mais je suis blessé. Je te laisse le soin de rallier mes troupes. Fais grace aux vaincus désarmés ". A ces mots, pâle & chancelant, il se fit porter dans le fort.

Sa blessure étoit douloureuse: mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait présent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, versé dans la plaie, en fut la guérison, &

rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca sur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'allarme. Alors il s'y rendit lui-même ; & parlant au Roi de Cusco : " L'Inca ton frere, lui dit-il, t'a demandé la paix ; & tu lui as déclaré la guerre. Il est venu au-devant de la guerre, & il demande encore la paix. Un moment d'imprudence, qui t'a donné sur nous l'avantage d'une surprise, ne nous a point découragés, & ne doit point t'énorgueillir. Nous souhaitons la paix, uniquement par amour de la paix, & par la juste horreur que nous fait la guerre civile. Inca, pese bien ta réponse. Nos lances sont baissées ; nos arcs sont détendus ; la fleche de la mort repose dans le carquois ; songe, avant qu'elle soit tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bouche peut prévenir ou peut causer. C'est ici sur-tout que la parole est meurtriere, & que la langue d'un Roi est un dard à cent mille pointes. Tu réponds au Soleil ton pere du sang de ses enfans, & de celui

de tes sujets. L'égalité, l'indépendance, mais la concorde & l'union, voilà ce que le Roi ton frere me charge de t'offrir, & de te demander".

Le Monarque lui répondit, que les Incas, ses aïeux, n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémissant, lui dit: "Hé bien, tu le veux!... A demain". Et il retourna dans son camp.

L'aube du jour vit les deux armées se déployer dans la campagne. C'étoit la premiere fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'est le gage de la victoire; & le centre, où il est placé, est le point le plus important de l'attaque & de la défense.

Loin de ce centre périlleux, & sur une éminence, du côté de Cusco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huascar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huascar, du haut de ce trône, domine sur la campagne, & semble présider au sort du combat qui va se donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; & soudain le cri de guerre

de ces Peuples, ce mot formidable, Illapa (*a*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé se joint le sifflement des fleches, qui vont se tremper dans le sang.

Mais bientôt les carquois s'épuisent; & la fleche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans, s'éclaircir & se resserrer pour remplir & cacher leurs vuides. La douleur étouffe ses cris; la mort est farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien les renferme en lui-même jusqu'à son dernier soupir.

Au javelot succedent la hache & la massue: armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le salpêtre, ces présens des furies, sont encore inconnus. Jusques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux: la victoire, incertaine entre les deux armées,

(*a*) On a déja dit que ce mot signifie *l'éclair, le tonnerre & la foudre.*

IX.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0114
DFG

planant sur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, ses ailes dans le sang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris sur des Peuples longtemps paisibles. Ce que l'armée de Cusco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reste, composé de Pasteurs amollis dans une douce oisiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer longtemps celui de la valeur. De nouveaux bataillons se présentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils succomboient à leur tour. Pas à pas l'ennemi s'avance, & menace d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cusco voit de loin fléchir le centre de son armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient sa personne. C'est ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choisis & réservés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin sanglant jusqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes annoncent ce déſaſtre. Le bruit s'en répand dans l'armée, & y porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des peuples déſolés, éperdus, jetter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi, leur interdit même la fuite; ils tombent épars dans la plaine; & vaincus, ils n'ont plus d'eſpoir qu'en la clémence des vainqueurs: mais c'eſt vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié; l'aveugle rage tranſporte ceux d'Atalida. Les deux vieillards qui les commandent ont beau leur crier de ceſſer, d'épargner le ſang; le ſang coule, & ne peut les raſſaſier. Jamais ils ne croiront avoir aſſez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O pere infortuné! que tu vas pleurer ta victoire!

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des ſiens, qu'il animoit par ſon exemple. A ſa jeuneſſe, à ſa beauté, au feu de ſon courage, tous les cœurs ſe ſentoient émus. L'ennemi, le voyant s'expoſer à ſes coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'oſoit le frapper. Un

seul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de saisir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle est armée lui perce le sein. Il chancelle; ses Indiens s'empressent de le soutenir, mais hélas! inutilement. Le feu de ses regards s'éteint, l'éclat de sa beauté s'efface, le frisson de la mort commence à se répandre dans ses veines. Tel, sur le bord d'une forêt, un jeune cedre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que se pencher sur les cedres voisins, qui le soutiennent dans sa chûte. On le croiroit encore vivant: mais la langueur de ses rameaux & la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses Soldats, parut le jeune Inca, mortellement blessé. "O mon pere! dit-il, d'une voix défaillante, ô quelle sera ta douleur! Amis, achevez. Que mon sang lui ait au moins acquis la victoire. Vous envelopperez mon corps dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour dérober aux yeux d'un pere une image trop affligeante, & pour le consoler, en l'assurant que je suis mort digne de lui".

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissoient autour de lui. " Non, dit-il, c'est assez de vaincre ; je ne veux point être vengé. Je suis Inca, & je pardonne ". On l'emporte loin du combat dont la fureur se renouvelle ; & quelques instans après, soulevant sa paupiere vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de pere, & il rend le dernier soupir. C'est dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cusco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne présentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute & le carnage. Cusco fut prise & saccagée ; l'aîné des freres de son Roi, le vaillant & sage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr ou céder : il fit sa retraite en combattant, & se sauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*b*) que sa naissance avoit destiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper ; & les Généraux d'Ataliba, après des

(*b*) Xaïra.

efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallierent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

CHAPITRE XXXVI.

C'Eſt-là que frémiſſoit Huaſcar, ſous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans ſa tente, ſe proſternent, ſelon l'uſage, & par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il ſouleve à peine ſa tête; & d'un œil indigné regardant ſes vainqueurs: „ Traîtres, dit-il, rompez mes chaînes, ou trempez vos mains dans mon ſang. C'eſt inſulter à mon malheur, que de mêler ainſi le reſpect à l'outrage. Si je ſuis Roi, rendez-moi libre; alors vous vous proſternerez. Mais ſi je ne ſuis qu'un eſclave, que ne me foulez-vous aux pieds"?

A peine il achevoit ces mots, que ſon oreille fut frappée de cris & de gémiſſemens. „ Tu n'es pas le ſeul malheureux, lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre ſon fils. — Ah! je le verrai donc pleurer, s'écria Huaſ-

car avec une joie inhumaine. Puisse le ciel lui rendre tous les maux qu'il m'a faits" !

Les Peuples de Quito, rassemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune Prince, que l'on déroboit à leurs yeux; & ce sont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaise, on les retient, on les engage à repasser le fleuve; & la marche de cette armée victorieuse & conquérante, ressemble à la pompe funebre d'un jeune homme, que sa famille, dont il auroit été l'espoir, accompagneroit au tombeau. La consternation, le deuil & le silence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enseigne, triste & glorieux monument de sa valeur. Après lui, le Roi de Cusco, porté sur un siege pareil, jouissoit, au fond de son cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne pensant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

„ Hélas! disoit Palmore, il nous l'a confié; il l'attend; ses bras paternels seront ou-

verts pour l'embraſſer ; & ce n'eſt plus qu'un corps glacé que nous allons lui rendre ! Comment paroître devant lui " ?

„ Il eſt homme, dit Corambé : ſon fils étoit mortel : je le plains ; mais au lieu de flatter ſa foibleſſe, je veux lui donner le courage de réſiſter à ſon malheur. Laiſſez-moi devancer l'armée & le voir, avant que le bruit de cette mort ſoit répandu ".

Ataliba guéri de ſa bleſſure, mais foible encore & languiſſant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémiſſoit ſur ſa victoire, roulant dans ſa penſée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui ſon fils, ſes amis & ſes Peuples, lorſqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel ſujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduiſe. Corambé paroît devant lui. " Inca, lui dit-il, c'en eſt fait : l'Empire eſt à toi ſans partage : tes ennemis ſont tous détruits ou déſarmés : Huaſcar eſt le ſeul qui te reſte : il eſt captif ; on te l'amene ".

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, tranſporté de joie, ſe leve, l'embraſſe, & lui

dit: " Invincible guerrier, j'attendois tout de toi & de celui qui te seconde: mais ce prodige a passé mon attente & les vœux que j'osois former. Acheve de mettre le comble au bonheur de ton Roi. Il est pere; il ressent les allarmes d'un pere. Où est mon fils? où l'as-tu laissé? pourquoi n'est-il pas avec toi? --- Ton fils..... il a vu des dangers dont le plus courageux s'étonne. ---- Et sans doute il les a bravés? Réponds. Ce silence est terrible. --- Que te dirois-je, hélas! Pour la premiere fois il voyoit l'horreur des batailles. La nature a des mouvemens que la vertu ne peut dompter. --- Ciel! qu'entends-je? Il a fui! il s'est couvert de honte! il a déshonoré son pere! --- Eût-il mieux valu qu'exposé à une mort inévitable, il s'y fût livré? --- Plût au ciel! --- Hé bien, console-toi. Il s'est comblé de gloire, & il est mort digne de toi. --- Il est mort! --- Ton armée te l'apporte en pleurant: il en fut l'amour & l'exemple. Jamais, dans un âge si tendre, on n'a montré tant de valeur ".

Ce coup terrible pénétra jusqu'au fond de l'ame d'un pere: mais il la soulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de dou-

leur ; & alors deux sources de larmes coulent de ses yeux. " Ah ! cruel ! par quelle épreuve, disoit-il, vous avez préparé mon cœur à la constance ! Vous avez pu calomnier mon fils ! & moi j'ai pu vous croire ! Ah ! cher enfant ! pardonne : des larmes éternelles expieront mon erreur. La gloire même de ta mort ne me la rend que plus cruelle. Jour désastreux ! combat funeste ! ah ! c'est ainsi que le ciel venge le crime d'une guerre impie : les vaincus, les vainqueurs en partagent la peine horrible ; & sa colere les confond ".

Il fallut prendre, pour ce pere affligé, le soin de son nouvel empire. Cette riche & vaste conquête, fruit des travaux de onze regnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cusco, réduite sous ses loix, son rival même prisonnier & mis en son pouvoir, rien ne le touche. Il demande son fils. Le cortege s'avance. Le corps enveloppé dans l'enseigne fatale, est déposé sous ses yeux. L'Inca le regarde en silence. Il fait signe au cortege & à sa Cour de s'éloigner. On lui obéit ; & seul au fond de son palais, avec l'objet de sa douleur, il s'enferme ; il approche, & d'u-

ne main tremblante il ſouleve le voile, il découvre ce corps ſanglant; il jette un cri, & ſe renverſe, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il eſt ſans couleur & ſans voix; & quand il a repris ſes ſens, & que ſa douleur ſe ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embraſſe ſon fils, cent fois, collant ſa bouche ſur ſes levres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur, qui ne bat plus contre le ſien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de ſon fils, ſemblent y rechercher la vie. " Ah! dit-il, ſi ce corps glacé pouvoit revivre! ſi ces yeux pouvoient me revoir! Hélas! plus d'eſpérance! Ils ſont fermés ces yeux; ils le ſont pour jamais. Ses graces, ſa beauté, ſes vertus, rien n'a pu prolonger ſes jours; & d'un fils qui faiſoit ma gloire & ma félicité, voilà ce qui me reſte ". C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abîmoit dans ſa douleur.

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans

un ſtupide abattement, ce pere malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. "Ah! laiſſez-moi, diſoit-il, payer à la nature le tribut d'une ame ſenſible. J'ai bu la coupe du bonheur; j'en ai épuiſé les délices. L'amertume eſt au fond; je veux m'en abreuver. Mon fils, mon cher fils m'a donné tant de douces illuſions! tant de flatteuſes eſpérances! La douleur ſuit la joie; hélas! elle ſera plus longue. C'eſt ſans retour, c'eſt pour jamais que la joie a quitté mon cœur".

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver. "Qu'en ferois-je, dit-il, de cette puiſſance accablante? Suis-je un Dieu, pour veiller ſur un Empire immenſe, pour être ſans-ceſſe & par-tout préſent à ſes beſoins? Qu'on m'amene mon frere. Oui, je veux l'appaiſer; je veux que, témoin de mes larmes, il en ſoit touché, qu'il me plaigne, & qu'il me trouve encore plus malheureux que lui".

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba. "Vois, lui dit ce pere affligé, vois, cruel, ce que tu me coûtes. --- Il te ſied

bien, répond le farouche Huaſcar, de me reprocher une mort, quand dix mille Incas égorgés ſont les victimes de ta rage! Tu pleures, tigre! tu le dois: mais eſt-ce là ce que tu pleures? Va voir le meurtre qu'on a fait des Peuples ſujets de tes peres, Cuſco, ſes palais & ſes temples regorger du ſang des vieillards, des femmes & des enfans, ſes murs ſaccagés, ſes campagnes, qui ne ſont plus que des tombeaux; & pleure ton fils, ſi tu l'oſes ".

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le ſentiment de ſon propre malheur: le Roi prit la place du pere. Il regarde ſes Lieutenans, & les interroge des yeux. Leur ſilence même eſt l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. " Il eſt donc vrai, dit-il? & par une aveugle fureur on m'a rendu exécrable à la terre! Cela ſeul manquoit à mes maux ". Alors, renverſé ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne pas voir la lumiere, il reſte dans l'accablement, & ne reſpire que par de longs ſanglots. " Juſqu'à l'inſtant où ton fils a péri, lui dit Palmore avec triſteſſe, j'ai pu commander à tes Peuples: mais du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, transformée

formée en rage, n'a plus connu de frein. Punis-les, si tu veux, de l'avoir trop aimé; ou pardonne à leur déſeſpoir, dont la cauſe n'eſt que trop juſte, & dont l'excuſe eſt dans ton cœur. Ils ont vengé ton fils, comme l'auroit vengé ſon pere".

„ Huaſcar, reprit Ataliba après un long & douloureux ſilence, voilà les excès effroyables où ſe portent les Nations, lorſqu'une fois la diſcorde & la guerre ont rompu les nœuds les plus ſaints, & chaſſé des cœurs la nature. Etouffons ces fureurs dans nos embraſſemens. Reprends ton ſceptre & ton Empire, & pardonne-moi tes malheurs".

Huaſcar indigné le repouſſe & lui dit: "Va, meurtrier de ma famille, va régner ſur des morts, t'aſſeoir ſur des ruines, & t'applaudir, en contemplant des maſſacres & des débris. Tel eſt l'Empire que tu m'offres. Je ne veux de toi que la mort. Garde tes préſens, ta pitié; garde les fruits de tes forfaits; qu'ils en éterniſent la honte; & que, pour mieux te déteſter, les malheureux que je te laiſſe ſoient condamnés à t'obéir".

„ Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes que tu m'imputes, ne ſont pas les miens;

tu le sais ; mais ta douleur te rend injuste. Je laisse au temps à la calmer. Un jour tu te ressouviendras que j'ai détesté la guerre, que je t'ai demandé la paix, que je te la demande encore, plus pénétré, plus accablé que toi des maux que nous nous sommes faits. Alors tu retrouveras ton frere tel que tu le vois aujourd'hui, traitable, humain, sensible & juste. Adieu. Je te laisse en ces murs, captif, il est vrai, mais n'ayant qu'à vouloir, pour cesser de l'être. Le jour même que, sur l'autel du Soleil notre pere, tu consentiras, avec moi, à nous jurer une alliance & une paix inviolable, ton trône, ton empire, tout te sera rendu ".

CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Cannare fut la prison du Roi captif. Le vainqueur y laissa une garde fidelle sous le sévere Corambé. Il envoya Palmore gouverner en son nom les Etats de Cusco ; & lui, rendant, sur son passage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito sans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit son malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une désolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui. Un Peuple nombreux l'accompagne ; mais aucune voix ne s'éleve pour féliciter le vainqueur : on n'est occupé que du pere ; & si la nuit déroboit à ses yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémissemens échappés à travers un vaste silence, il se croiroit dans un désert, où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le secours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famille de l'Inca, paroit une femme éperdue.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0129
DFG

Ses voiles déchirés, sa tête échevelée, son sein meurtri, ses yeux égarés, sa pâleur, les convulsions de la douleur dans tous les traits de son visage, ses mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mere, & une mere au désespoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il descend de son siege, il va au-devant d'elle, & la recevant dans ses bras: "Ma bien aimée, lui dit-il, le Soleil notre pere a rappellé ton fils: il dispose de ses enfans. Heureux celui que l'innocence, la vertu, la gloire, l'amour accompagnent jusqu'au tombeau! Il a fait la moisson; il quitte le champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour nous, mais assez pour lui-même: il emporte avec lui ce que les ans donnent à peine, & ce qu'un instant peut ravir, les regrets & l'amour du monde. Affligeons-nous de lui survivre: l'homme à plaindre est celui qui pleure, & non pas celui qui est pleuré. Mais, par un excès de douleur, n'accusons pas la destinée; ne reprochons pas au Soleil d'avoir repris un de ses dons". Vérités consolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible soulagement pour le cœur d'une mere! Elle demande à

voir son fils; on apporte à ses pieds ce que la mort lui en a laissé; & à l'instant, avec un cri qui part du fond de ses entrailles, elle se jette sur ce corps inanimé, elle l'embrasse, elle le serre étroitement, elle l'inonde de ses larmes, jusqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le sentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, sentoit r'ouvrir, à cette vue, toutes les plaies de son cœur; le jeune homme mêloit ses larmes aux larmes de son ami; & les neveux de Montezume, témoins de la désolation d'une auguste famille, pensoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans son palais; & l'Inca se rendit au temple, où le corps de son fils, arrosé de parfums, fut déposé, en attendant le jour destiné à ses funérailles.

Après un humble sacrifice, pour rendre graces au Soleil, l'Inca sortit du temple, & sous le portique, où son Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda silence. "Ma cause étoit juste, dit-il, & notre Dieu l'a protégée; mais l'aveugle ardeur de mes

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0131
DFG

troupes à nous venger, mon fils & moi, a déshonoré ma victoire ; & c'eſt moi qui porte la peine des excès commis en mon nom. Peuple, je veux bien expier ce qu'on a fait d'injuſte & d'inhumain. Mais c'eſt aſſez pour votre Roi d'être malheureux ; n'achevez pas de l'accabler, en le croyant coupable. Il ne l'eſt point. J'étois expirant à Cannare, lorſqu'on y a verſé tant de ſang ; j'étois éloigné de Cuſco, lorſqu'on l'a ſaccagée ; & j'ai déteſté ces fureurs. Je vous conjure, au nom du Dieu qui m'en punit, de m'en épargner le reproche. Puiſſe mon nom être effacé de la mémoire des hommes, avant qu'on y ajoute le ſurnom de cruel ! Le Roi mon frere, que le ſort a mis entre mes mains, ſera, malgré lui-même, un exemple de ma clémence. Cependant, ſi le cri de la calamité retentit juſqu'à vous, & s'il vous fait entendre qu'Ataliba fut violent & ſanguinaire ; ô mon Peuple, élevez la voix, & répondez qu'Ataliba fut malheureux".

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée : " Mon ami, lui dit-il, tu ſais toute l'horreur que nos diſcordes m'inſpiroient ; l'événement a paſſé mes crain-

tes ; & dans cet abîme de maux, je vois trop s'accomplir mes funestes pressentimens. Vouloir la guerre, c'est vouloir tous les crimes & tous les malheurs à la fois. Dire à des meurtriers, qu'on assemble pour l'être, d'user de modération, c'est dire aux torrens des montagnes de suspendre leur chûte & de régler leur cours. Aucun Roi ne sera jamais plus résolu que je l'étois, à réprimer l'emportement & les abus de la victoire ; & voilà cependant que des millions d'hommes me regardent comme un fléau ".

" Hélas ! Prince, lui dit Alonzo, l'homme, en proie à ses passions, est si foible contre lui-même, & si peu sûr de se dompter ! comment pourroit-il s'assurer d'une multitude effrénée, à qui lui-même il a donné l'affreuse liberté du mal ! Mais tout cet Empire est témoin que l'inflexible Roi de Cusco vous a forcé de tirer le glaive. Ne vous accablez point vous-même d'un injuste reproche ; & si les malheureux que la guerre a faits, vous accusent, laissez à vos vertus répondre de votre innocence, & repoussez l'injure par la clémence & les bienfaits ".

Ces paroles releverent le courage d'Ataliba; & sa douleur fut suspendue jusqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de son fils. C'étoit la fete du Soleil, lorsque, repassant l'équateur, il rentre dans notre hémisphere, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit aussi la fête de la Paternité.

CHAPITRE XXXVIII.

APrès les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*a*) immense, ayant à ses pieds les Caciques, & les vieillards juges des mœurs (*b*), voit s'avancer les peres de famille, qui menent, chacun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfans qui ont fidellement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfans, dont l'obéissance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; & de ces palmes réu-

(*a*) Cette Place s'appelloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(*b*) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magistrats.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0135
DFG

nies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siege paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siege est dans chaque famille comme un autel inviolable: le chef a seul droit de s'y asseoir; & les palmes qui le couronnent, rappellant ses vertus, disent à ses enfans: Obéissez à celui qui sut obéir; révérez celui qui révéra son pere. Dès qu'il sent la mort s'approcher, il se fait placer expirant sous ce vénérable trophée, il y rend le dernier soupir; &, au moment de sa sépulture, ses enfans détachent ces palmes pour en ombrager son tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à son fils, qui s'oublie, c'est de lui dire: "Que fais-tu? malheureux! Si tu es indigne de mon amour, tu n'auras point de palmes sur ta tombe". C'est donc là le signe & le gage que chaque pere vient donner au Monarque, pere du Peuple, de l'obéissance, du zele & de l'amour de ses enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs; la palme lui est refusée. Le pere, en soupirant, obéit à la loi, qui l'oblige de l'accuser. Une plainte sincere & tendre échappe à regret de sa bouche; & si

le sujet en est grave, l'enfant rebelle est exilé de la maison de son pere. Condamné, durant son exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oisiveté, il n'est admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins & des infirmes; le champ même qui nourrit son pere est interdit à ses profanes mains. Ce temps d'expiation est prescrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; & on le voit, seul, étranger à ses amis, à sa famille, errer sans cesse autour de la demeure paternelle, dont il n'ose toucher le seuil. Celui dont l'exil finissoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en grace; les Décurions (*c*) le ramenoient devant le trône du Monarque; son pere lui tendoit les bras en signe de réconciliation; à l'instant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité sur les mers par les vents & par les tempêtes, embrasse le rivage où le jettent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits

(*c*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

de l'innocence : car on ne connoiſſoit point chez ce Peuple ſi ſage, la coutume d'ôter au coupable puni tout eſpoir de retour dans l'eſtime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en reſtoit aucune tache ; tout, juſqu'au ſouvenir, en étoit effacé.

Après que la clémence & la ſévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole. " Peres, dit-il, écoutez-moi. Comme vous je ſuis pere ; je le ſuis encore avec vous : vos enfans ſont les miens. Et la royauté eſt-elle autre choſe qu'une paternité publique ? C'eſt là le titre le plus auguſte que le Soleil, pere de la nature, ait pu donner à ſes enfans. Je viens donc, comme le garant de vos droits, vous les confirmer ; mais je viens, comme le modele de vos devoirs, vous en inſtruire : car vos devoirs fondent vos droits, & vos bienfaits en ſont les titres. La vie eſt un préſent du ciel, qui ſeul la diſpenſe à ſon gré. Gardez-vous donc de vous prévaloir d'un prodige opéré par vous, & ſachez où vous commencez à mériter le nom de peres : c'eſt lorſqu'ayant reçu des mains de la nature le nouveau né de votre ſang, & l'ayant remis dans les bras de celle qui doit le

nourrir, vous veillez sur les jours & de l'enfant & de la mere, chargé du soin d'assurer leur repos, & de pourvoir à leurs besoins. Jusques-là même encore vous ne faites pour eux, que ce que font pour leur petits le vautour, le serpent, le tigre, les plus cruels des animaux. Ce qui, dans l'homme, distingue & consacre la paternité, c'est l'éducation, c'est le soin de semer, de cultiver dans ses enfans ce qu'on a recueilli soi-même, l'expérience, le seul gain de la vie, & la sagesse qui en est le fruit, & qui seule nous dédommage de la peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le plus tendre, par votre exemple & vos leçons, une ame honnête, un cœur sensible, un citoyen docile aux loix, un époux, un ami fidele, un pere à son tour révéré, chéri de ses enfans, un homme enfin selon le vœu de la nature & de la société: ce sont là vos devoirs, vos bienfaits & vos titres; c'est là ce qui fonde vos droits.

Et vous, enfans, souvenez-vous que la nature n'a prolongé la foiblesse & l'imbécillité de l'homme, que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la naissance, & lui faire, par le besoin, une longue &

douce habitude d'en dépendre & de les aimer. Si elle eût voulu le dispenser de ce tribut d'amour & de reconnoissance, elle l'eût pourvu des moyens de vivre indépendant presque aussi-tôt qu'il seroit né, & de se suffire à lui-même. Sa longue enfance est dénuée de force & d'intelligence; sa foiblesse n'a pour ressource ni l'agilité, ni la ruse, ni la finesse de l'instinct. Tel est l'ordre de la nature, pour forcer l'enfant à chérir & à révérer ses parens. Il semble qu'elle ait voulu l'abandonner à leurs soins, pour leur en laisser le mérite, & qu'elle ait consenti à passer pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur tendresse de s'exercer sur leur enfant. Ainsi, en lui refusant tout, elle supplée à tout par l'amour paternel. Rappellez-vous donc votre enfance; & tout ce qui vous a manqué dans ce long état de foiblesse, pour vous dérober aux besoins, aux périls qui vous assiégeoient, songez que c'est de vos parens que vous l'avez reçu; que la nature, en vous jetant parmi les écueils de la vie, s'est reposée sur leur amour du soin de vous en garantir. Mais ce que vous devez sur-tout à leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir

éclairés sur les moyens de vivre heureux; c'est de vous avoir adoucis, apprivoisés, soumis aux loix de l'équité, de la raison, de la sagesse. Sans les soins qu'ils ont pris de vous, vous seriez sauvages, stupides, féroces comme vos aïeux. Aimez donc vos parens, pour vous avoir appris l'usage du don de la vie, dont l'innocence fait le charme & dont la vertu fait le prix".

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux genoux des peres, s'attendrissent & rendent graces; les peres, en les embrassant, s'applaudissent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce spectacle, sent plus vivement que jamais la perte de son fils. "Guerre impitoyable, dit-il, sans toi, sans tes fureurs, je partagerois l'allégresse & la gloire de ces bons peres. Il seroit là; il auroit reçu de ma main la premiere palme. Qui la méritoit mieux que lui"? Il n'en put dire davantage: les sanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques instans muet & baigné dans ses larmes. "Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils; je ne veux pas qu'il soit frustré de ce dernier tribut d'amour & de louange. Du-

haut du ciel, il entendra la voix gémissante d'un pere; il me plaindra d'être privé de lui ".

On lui obéit; & au pied de son trône fut apporté le lit funebre où reposoit le corps de Zoraï. " Peuple, s'écria le Monarque, en s'y précipant, le voilà, ce modele de l'amour filial; le voilà, le plus tendre, le plus respectueux, le plus aimable des enfans. Oui, depuis sa naissance, il l'a été pour moi, il l'a été jusqu'à sa mort. Des jouissances délicieuses, des espérances encore plus douces, & tout ce que l'ame d'un pere peut éprouver de joie & de consolation, tel étoit le prix de mes soins, & le préſage du bonheur qui vous attendoit sous son regne. Il étoit impossible qu'un si bon fils ne fût pas un bon Roi. Le goût du bien, l'amour de l'ordre, le sentiment de l'équité lui étoient naturels. Il n'estimoit dans la gloire que la compagne de la vertu; il détestoit le mensonge comme le complaisant du vice; il adoroit la vérité. Magnanime sans faste, & modeste avec dignité, il étoit simple, & il aimoit tout ce qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans sa naissance que la destination & que le dévouement de sa vie au bonheur du monde;

de ; & le nom de fils du Soleil, loin de l'enorgueillir, l'humilioit sans cesse, en lui faisant sentir le poids des devoirs qu'il lui imposoit. Si quelqu'un des jeunes Incas se montre plus digne que moi de régir cet Empire auguste, c'est à lui, me disoit-il souvent, de vous remplacer sur le trône ; c'est à moi de le lui céder. Jugez, s'il eût fait des heureux ! Vous l'auriez été sous son regne ; & son pere, encore plus heureux, seroit mort sans inquiétude dans les bras d'un tel successeur. Un Dieu juste n'a pas voulu que cette ame sensible ait vu les crimes & les ravages d'une guerre, hélas ! trop funeste. Mon fils eût arrosé de larmes ce trophée de ma victoire, cet étendard qu'on a trempé dans un déluge de sang. Il n'est plus. Nous avons perdu, moi, le plus vertueux fils, & vous, le plus vertueux Prince. Soumettons-nous, & allons lui rendre les tristes honneurs du tombeau".

Alors le Monarque, à la tête de sa famille & de son Peuple, accompagna le corps de son fils jusqu'au temple, où, sur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ses pieds l'étendard qui lui avoit

coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; & ne l'ayant point apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeller. "Mon ami, lui dit-il, mes triſtes devoirs ſont remplis. Il eſt temps que le pere cede la place au Roi, & que je me mette en défenſe contre cet ennemi terrible, dont tu nous as menacés. C'eſt à toi que je me confie. Ton zele, ton expérience, ta valeur, voilà mon eſpoir. --- Je le remplirai, dit Alonzo; & plût au ciel que la défenſe & le ſalut de cet Empire ne dût te coûter que mon ſang! Je le verſerois avec joie. --- O mon ami! qu'ai-je donc fait, lui dit l'Inca, en l'embraſſant, pour avoir mérité de toi un zele ſi noble & ſi tendre?.... A ces mots, on vient dire au Roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire, & va, s'il eſt poſſible, chercher, dans le ſommeil, un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentimens terribles dont il venoit d'être frappé.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0144
DFG

CHAPITRE XXXIX.

POur une ame abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux. Battu sans cesse par les vagues de l'espérance & de la crainte, le courage n'a point de prise; la résolution même d'être malheureux n'a point de terme où se fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin le sommeil, par pitié, laissoit tomber quelques pavots sur sa paupiere appesantie. Un bruit le frappe; il se leve, &, à la foible lueur du crépuscule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triste comme les spectres, mais conservant dans sa douleur un air noble & majestueux. " Je suis le pere de Cora, lui dit-il. Ma fille m'envoie. C'est sa derniere volonté que j'accomplis. Va-t-en, malheureux jeune homme, & laisse-nous les maux que tu nous fais. Tu as porté l'opprobre & la mort dans une famille innocente, qui, sans toi, le seroit encore ". A ces mots, le vieillard sentit

ſes genoux qui ployoient ſous lui; & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémiſſant, lui tend les bras, & le releve. "Parlez, lui dit-il; qu'ai-je fait? de quel malheur ſuis-je la cauſe? --- Cruel! peux-tu le demander? peux-tu vouloir l'entendre de la bouche d'un pere? Tu nous annonçois des vertus: la bonté, la candeur étoient peintes ſur ton viſage; le crime & la trahiſon ſe cachoient au fond de ton cœur. Sois content. Ma fille, trop foible, trop ſimple, hélas! pour avoir pu ſe ſauver de tes artifices, ma fille vient de révéler le parjure & le ſacrilege qu'elle a commis en ſe livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'elle alloit être mere; & demain notre honte éclate: demain, elle, ſa mere & moi, ſes ſœurs, ſes freres, innocens, nous ſerons menés au ſupplice. La ſolitude, l'infamie, une éternelle ſtérilité marqueront la place où ma fille eſt née. On diſperſera notre cendre. Nous n'aurons pas même un tombeau. Va-t-en: ma fille t'en conjure. La malheureuſe t'aime encore; &, en me confiant le ſecret de ſon ame, elle m'a fait promettre de ne le point trahir. Mais elle craint que ta douleur ne te décele & ne t'accuſe; & le ſeul prix qu'elle

demande de sa mort, dont tu es la cause; c'est que tu n'en sois pas témoin".

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le désespoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ses cheveux hérissés d'horreur, son immobilité stupide, tout annonçoit un criminel, condamné par son juge; & son juge étoit dans son cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots: "O mon pere! tu sais mon crime; sais-tu quelle fatalité m'y a poussé malgré moi? Sais-tu dans quel moment terrible la frayeur & l'égarement m'ont livré ta fille mourante, & l'ont fait tomber dans mes bras? J'atteste mon Dieu & le tien, que dans ce péril effroyable, mon unique résolution étoit de la sauver. Nous nous sommes perdus, & nous t'avons perdu toi-même. Je ne prétends pas t'appaiser. Voilà mon sein, voilà mon épée. Frappe, venge-toi. --- Me venger! Hé ne sais-tu pas, dit le vieillard, que la vengeance est insensée; qu'au malheur elle joint le crime, & ne soulage que les méchans? Va, ton sang ne racheteroit ni la mere ni les enfans. Je n'en mourrois pas moins, & je

mourrois coupable. Laisse-moi du moins l'innocence: tout le reste est perdu pour moi. Tu fus égaré, je le crois: tu n'es ni méchant ni perfide; mais, quand tu le serois, nous avons dans le ciel un Dieu pour juger & punir".

Ame céleste! s'écrie Alonzo, tu m'accables, tu me confonds..... Et l'opprobre, & la mort, & le dernier supplice seroient le prix de tes vertus! Et ta fille, aussi vertueuse, non moins innocente que toi!.... Non, vous ne mourrez point. Ne me méprise pas assez pour croire que je veuille me cacher, m'enfuir lâchement. Je paroîtrai, j'avouerai tout, j'embrasserai votre défense, je vous tirerai de l'abîme où je vous ai précipités, ou bien j'y périrai moi-même. Mais commence par t'éloigner avec ta femme & tes enfans".

"Connois-tu, lui dit le vieillard, quelque asyle contre les loix, & contre le remords qui suivroit le parjure? J'ai promis au Soleil de rester soumis à ses loix. Ma parole, ma foi sont pour moi des liens plus forts que ne seroient des chaînes. Un Inca n'en connoît point d'autres; & je mourrai sans les

briser. Toi, qui n'es point engagé sous ces loix redoutables, éloigne-toi; donne à ma fille la consolation de te savoir hors de danger. Epargne-lui l'horreur de ton supplice. --- Va, dit Alonzo, pénétré de respect, de douleur & de reconnoissance, va lui jurer que jamais son amant ne l'abandonnera. Je suis époux & pere. Il n'est point de danger au-dessus d'un courage à la fois animé par l'amour & par la nature". A ces mots il tendit les bras au vieillard encore frémissant. "Mon pere, lui dit-il, mon pere! embrasse-moi, ou perce-moi le cœur. Je ne puis soutenir ta haine". Le vieillard tombe dans son sein, l'embrasse, le plaint, lui pardonne; & des torrens de larmes se confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit se répand que l'asyle des Vierges a été profané; que l'une d'elles a violé ses vœux; qu'elle porte le fruit d'un amour sacrilege; & que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui jusqu'alors, remplit d'horreur tous les esprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il est la cause, les feux de la guerre civile allumés entre les

deux freres, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône, enlevé à ſes Peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colere, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déja que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un Peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition! Le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal ſuprême; que déja l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.

CHAPITRE XL.

CE jour-là le Soleil se couvrit de tristes nuages; & ce deuil sombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, selon l'usage, sous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce Peuple assemblé, le Pontife, les Prêtres, les Ministres des loix, se faisant ouvrir un passage, amenerent devant l'Inca la jeune & timide Prêtresse. Son pere accablé de douleur, sa mere pâle & défaillante, deux sœurs plus jeunes, aussi belles, trois freres, l'espérance d'une auguste famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au supplice.

Cora qu'il falloit soutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba sans force & sans couleur, en paroissant devant son juge. On la ranime; il l'interroge. Elle répond avec candeur. " Ce fut, dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan menaçoit d'ensevelir ces murs: ma frayeur me précipita dans les

bras d'un libérateur. Voilà mon malheur & mon crime. Fils du Soleil, s'il eſt poſſible d'en adoucir la peine, écoute la nature, qui réclame contre la loi. Ce n'eſt pas pour moi que j'implore ta clémence: il faut que je meure, je le ſais. Mais regarde un pere, une mere, des ſœurs, des freres innocens; c'eſt pour eux ſeuls qu'en mourant je demande grace".

Le pere alors prit la parole. "Inca, dit-il, dans un moment d'égarement & de terreur, ma fille a été faible, imprudente & fragile; c'eſt au Dieu qui voit dans les cœurs à la juger; mais c'eſt à moi d'accuſer l'auteur de ſa perte. Ce premier coupable, c'eſt moi. Ma piété aveugle a dévoué ma fille au culte des autels, & l'y a offerte en victime. Dans le moment du ſacrifice j'ai entendu gémir ſon cœur; & réligieuſement cruel, le mien s'eſt endurci. Pere dénaturé, j'ai vu ſes larmes, je l'ai vue ſe précipiter dans le ſein de ſa mere, y chercher un aſyle contre la violence du pouvoir paternel; & moi, ſans pitié, ſans remords, j'ai conſommé le parricide. Son crime, hélas! ſon premier crime fut de m'obéir; ſon reſpect, ſon amour pour

moi l'a perdue. Je suis le bourreau de ma fille. Je la traîne au supplice"! En prononçant ces mots le vieillard embrassoit sa fille; ses sanglots étouffoient sa voix; son cœur se brisoit de douleur; & les larmes de sang qui couloient de ses yeux inondoient le sein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à user de rigueur, poursuit & ordonne à Cora de déclarer son ravisseur & son complice.

Cora frémit, & son silence fut d'abord sa seule réponse; mais les instances de son Juge la forcerent enfin de prononcer ces mots: "Fils du Soleil, seras-tu plus cruel & plus violent que la loi? La loi me condamne à la mort; j'y traîne avec moi ma famille. N'est-ce pas assez? Te faut-il encore un nouveau parricide? Veux-tu que, portant dans la tombe, où je vais descendre vivante, le fruit de mon funeste amour, j'accuse encore celui qui lui a donné la vie? Veux-tu voir mes entrailles se déchirer d'horreur, & mon enfant épouvanté s'arracher des flancs de sa mere".

Ces paroles firent sur l'ame d'Ataliba l'im-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0153
DFG

pression la plus terrible; &, sans insister davantage, il ordonnoit, en gémissant, au dépositaire des loix de prononcer l'arrêt fatal, lorsqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule, & se précipiter au pied du trône de l'Inca. "C'est moi qui suis le criminel, Inca, s'écria-t-il; Cora est innocente. Ne punis que son ravisseur". A cette vue, à ces paroles que le désespoir animoit, le Roi frémit; le Peuple reste immobile d'étonnement; & Cora tremblante & glacée: "Hélas! dit-elle en succombant, je n'aurai donc pu le sauver! --- Non, reprit Alonzo, elle n'est point coupable. Je l'enlevai mourante; & son ame éperdue ne put ni consentir ni résister à son malheur".

L'Inca voulut sauver Alonzo. "Etranger, lui dit-il, notre culte n'est pas le vôtre; vous ne connoissez pas nos loix; & ce qui, pour nous, est un crime, n'est pour vous qu'une erreur, que je n'ai pas droit de punir. Eloignez-vous. Nos loix n'obligent que mes Sujets & moi. Vous fûtes imprudent, mais vous n'êtes point criminel, à moins que vous n'ayez usé de violence; & Cora seule a droit de vous en accuser. --- Non, non, dit-elle;

un charme aussi doux qu'invincible m'a livrée à lui. Cesse, Alonzo, cesse de t'imputer mon crime. Tu me fais mourir mille fois. --- Loin de vous accuser, vous voyez, dit le Roi, qu'elle vous déclare innocent. --- Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré sa jeunesse ; après avoir creusé la tombe sous ses pas, la tombe où vous allez la faire descendre vivante ? O comble d'horreur ! Elle s'ouvre cette tombe effroyable, elle s'ouvre à mes yeux, prête à la dévorer ; & je suis innocent ! Je vois s'allumer le bûcher où son pere, sa mere, tous les siens vont périr ; & moi, l'auteur de tant de maux, juste ciel ! je suis innocent ! Inca, ton amitié pour moi t'a mis un bandeau sur les yeux ; & tu ne veux pas voir mon crime. Plus juste que toi, je le sens, & je m'en accuse moi-même. Pardon, malheureuses victimes d'un amour insensé, pardon ! Je n'aurai pas du moins la honte & la douleur de vous survivre ; & si l'on vous mene à la mort, je vous devancerai ; j'irai, sur ce bûcher, me livrer le premier aux flammes. Là, ce fer qui devoit défendre un Peuple vertueux, un Roi, que je ne suis plus digne d'appeller mon ami, ce

fer me percera le cœur. Je ne demande, avant ma mort, que la grace d'être entendu.

"Je ne suis ingrat ni perfide, reprit-il avec fermeté. Reçu dans la Cour de l'Inca, honoré de sa confiance, comblé de ses bienfaits, je n'ai jamais eu le dessein de trahir l'hospitalité. Je suis jeune, ardent, trop sensible. J'ai vu Cora: mon cœur s'est enflammé pour elle; mais j'ai respecté son asyle. Ce n'est qu'au moment effroyable où la montagne mugissante lançoit un déluge de feu, où le ciel embrasé, où la terre tremblante n'offroient par-tout que les horreurs de mille morts inévitables; ce n'est qu'en ce moment, qu'à travers les débris des murs de l'enceinte sacrée, j'ai cherché, j'ai saisi, j'ai enlevé Cora.

Elle vous dit qu'elle a cédé! & qui n'eût pas cédé comme elle? Est-ce assez d'une loi pour étouffer en nous les sentimens de la nature; pour en vaincre les mouvemens? Vous exigez de la jeunesse la froideur d'un âge avancé! Vous exigez de la foiblesse le triomphe le plus pénible de la force & de la vertu! Ah! c'est la superstition qui vous commande, au nom d'un Dieu, d'être cruels.

L'en croyez-vous? Oubliez-vous que le Dieu que vous adorez est à vos yeux la bonté même? Quoi! le Soleil, la source de la fécondité, lui, par qui tout se régénere, feroit un crime de l'amour! Et l'amour n'est lui-même que l'émanation de cet astre qui vous anime. C'est ce même feu répandu au sein des métaux & des plantes, dans les veines des animaux, & sur-tout dans le cœur de l'homme, c'est ce feu que vous adorez dans son intarissable source. Vous condamnez son influence; & parce qu'une Vierge, innocente, foible & craintive, aura cédé aux mouvemens les plus naturels, les plus doux d'un cœur que le ciel lui a donné, son pere, sa mere, ses sœurs, ses freres seront condamnés à mourir avec elle au milieu des supplices! Non, Peuple, j'en atteste votre Dieu & le mien, car le Soleil en est l'image: ces horreurs ne peuvent lui plaire; & la loi qui vous les commande ne sauroit émaner de lui. Elle est des hommes; elle vous vient de quelque Roi jaloux, superbe & tyrannique, qui attribuoit à son Dieu un cœur comme le sien.

On vous a dit que le Soleil faisoit à sa

Prêtreſſe un crime d'être mere, & qu'il falloit, pour expier ce crime, les ſupplices les plus affreux; on vous l'a dit, & vous avez eu la ſimplicité de le croire! Ah! Peuple, on avoit dit de même à vos aïeux, que leurs Dieux, le ſerpent, le vautour & le tigre, demandoient qu'une mere verſât ſur leurs autels le ſang de l'innocent qu'elle allaitoit; &, comme vous, pieuſement crédule, la mere immoloit ſon enfant. Vous l'avez aboli, ce culte; & le vôtre, non moins barbare, eſt encore plus inſenſé".

Alors, du ton d'un homme inſpiré par un Dieu, & comme ſi ce Dieu avoit parlé par ſa bouche: "Roi, Peuple, dit-il, apprenez à diſcerner, par d'infaillibles marques, la vérité qui vient du ciel, d'avec l'erreur qui vient des hommes. Jetez les yeux ſur la nature: voyez ſon ordre & ſon deſſein. Quel que ſoit le Dieu qui préſide à cet ordre immuable établi par lui-même, il y a conformé ſes loix. Et qu'importe à l'ordre éternel le vœu qu'a fait imprudemment une jeune & foible mortelle, de ſécher, comme une plante oiſive, dans la langueur de la ſtérilité? Eſt-ce-là ce qu'en la formant, lui a recommandé

la

nature? Voyez, dit-il, en saisissant les voiles de Cora, & en les déchirant avec une audace imposante, voyez ce sein: voilà le signe des desseins de son Dieu sur elle. A ces deux sources de la vie, reconnoissez le droit, le devoir sacré d'être mere. C'est ainsi que parle & s'explique ce Dieu qui n'a rien fait en vain".

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits; & le Monarque saisit l'instant de la décider sans retour. "Il a raison, dit-il; & la raison est au-dessus de la loi. Non, Peuple, il faut que je l'avoue, cette loi cruelle ne vient point du sage Manco: ses successeurs l'ont faite; ils ont cru plaire au Dieu dont elle vengeroit l'injure; ils se sont trompés. L'erreur cesse; la vérité reprend ses droits. Rendons graces à l'Etranger qui nous détrompe, nous éclaire, & nous fait révoquer une loi inhumaine. C'est un bienfait trop signalé, pour ne pas effacer une malheureuse imprudence. Que les Prêtresses du Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un zele pur & libre; & que celle qui désavoue la témé-

rité de ſes vœux, en ſoit dès l'inſtant dégagée. Un Dieu juſte ne peut vouloir qu'on le ſerve à regret; & ſes autels ne ſont pas faits pour être environnés d'eſclaves".

Ainſi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeſte, & de conſerver un ami. Le vieillard, pere de Cora, ſe proſterne, avec ſes enfans, aux genoux du Monarque; tout le Peuple, les mains au ciel, pouſſe des cris de joie; Alonzo triomphant ſe jette aux pieds de ſon amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de ſa mere, ſes yeux, obſcurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant ſe dévouer pour elle, le trouble, l'attendriſſement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laiſſant ployer ſous elle ſes genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le ſein de ſa mere, qui, croyant l'embraſſer pour la derniere fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeller à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du ſein des peres, des meres, & de tout un Peuple attendri, s'éleva juſqu'au ciel, ce fut ce cri qui ranima ſes ſens. Elle revient du ſommeil de la mort; elle reſpire, ouvre les yeux, & ſe voit dans les bras d'A-

lonzo, qui, transporté, lui dit, en l'embrassant: " Vis, chere amante; tu es à moi; la loi fatale est abolie. --- Que dis-tu? que fais-tu? Malheureux! lui dit-elle, va-t-en, & me laisse mourir. --- Non, tu vivras, reprit Alonzo. La nature & l'amour l'emportent; les saints noms de pere & de mere ne sont plus un crime pour nous". A ces mots, Cora, dans l'excès de la surprise & de la joie, soupire, serre dans ses bras son amant, son libérateur; &, trop foible pour soutenir une révolution si violente & si soudaine, succombe une seconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empresse à les voir, à se réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfans qui tremblent encore, Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'usage de la vie & du sentiment, le trouble, l'effroi, la tendresse de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie & le ravissement du Peuple qui les environne, forment un spectacle si doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili sur-tout & son fidele Télasco en jouissent avec transport. " Ah! Télasco,

disoit cette fille charmante, que ces amans vont être heureux! Ils passent, comme nous, de l'excès du malheur à la félicité suprême. Qu'ils vont bien s'aimer! — Comme nous, lui dit Télasco. Le ciel a fait pour eux deux cœurs tout semblables aux nôtres".

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & son amant sont appellés; & le Prêtre leur parle ainsi: "Cora est libre. Un Dieu qui ne veut que l'amour, ne peut exiger la contrainte; & j'ai la joie, avant de descendre au tombeau, de voir du nombre de ses loix retrancher une loi cruelle, qui n'étoit pas digne de lui. Mais devant lui la sainteté de l'hymen est inviolable. Il veut qu'en sa présence le don d'une foi mutuelle en consacre les nœuds. — Ah! le ciel & la terre me sont témoins, s'écrie Alonzo, que je suis l'époux de Cora; qu'elle est la moitié de moi-même; qu'elle a reçu ma foi; que mes jours sont à elle; & que mon devoir le plus saint est de mériter son amour. Seulement je demande, sages & vertueux Incas, que nous voyons, de votre culte ou de celui de ma patrie, quel est le plus digne du Dieu que l'univers

doit adorer. J'eſpere que bientôt nous n'aurons plus qu'un même autel; & ce ſera au pied de cet autel, ſous les yeux de l'Etre ſuprême, que la religion ſanctifiera les vœux de la nature & de l'amour ".

CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (a), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jetta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiége affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit; on y alloit célébrer ſa fête abominable, lorſque le vaiſſeau de

(a) Le fanatiſme eſt la frénéſie du zele. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violens, l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion, l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0163
DFG

Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*b*) célebre, par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scithie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de ſa premiere courſe, s'étoit perdu & diſſipé dans les mains de ſes compagnons. Son entrepriſe, qui d'abord avoit paſſé pour inſenſée, n'avoit plus aucun partiſan. La confiance étoit perdue, & les ſecours en dépendoient. Il falloit pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Eſpagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique? Ces brigands, ces fléaux de l'Inde, n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune Roi, ſurtout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les déteſter; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit

(*b*) Le golfe de Cadis.

confondre celui qui ſolliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux ſon regne aux Peuples d'un autre hémiſphere. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ſes Miniſtres tonnans & lançans l'anathème ſur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs ſacrileges fureurs, c'eſt là ce que Pizarre rouloit dans ſa penſée, lorſqu'un vent favorable l'amenant vers les bords de la fertile Andalouſie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand, ſur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient inſtruit (*c*), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau Monde.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de man-

(c) En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, pouſſé ſur la côte de Saint Domingue. Il revint à Tercère, n'ayant plus avec lui que quatre de ſes compagnons. Dans cette isle un fameux Pilote, Génois de naiſſance, appellé Chriſtophe Colomb, leur donna l'aſyle. Ils moururent tous dans ſa maiſon; & ce fut, dit-on, ſur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0165
DFG

der à Truxillo (c'étoit le lieu de sa naissance) la nouvelle de son retour; & il se rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit sa Cour; & Pizarre, pour observer les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans sa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de son étonnement fut la solitude des villes, & l'abandon des campagnes, où la contagion sembloit avoir passé. „Hé quoi, se disoit-il à lui-même, est-ce pour se jetter dans les déserts du Nouveau Monde, qu'on a quitté des champs si fertiles, si fortunés"! Il ne fut pas moins interdit de la réserve austere, & de la gravité mystérieuse & taciturne de ce Peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchise, noble jusques dans ses plaisirs, & magnifique dans ses fêtes. La tristesse, l'abattement, étoient peints sur tous les visages; la défiance étoit dans tous les yeux; la crainte avoit resserré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir, & il la voit plongée dans le silence & dans le deuil. Il se trouve au milieu d'une place publique, lieu vaste, & dé-

coré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve, &, non loin du bûcher, un trône reſplendiſſant de pourpre & d'or. A cet appareil impoſant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux ſans tumulte, & gardant un ſilence morne, tel que l'impoſe la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel ſacrilege, quel parricide on va punir avec tant de ſolemnité, & ſi le Roi vient préſider au ſupplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais perſonne ne lui répond. "Qui que tu ſois, lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, ou ceſſe de nous tendre un piege, ou ſi tu es de bonne foi, regarde, écoute, & tremble comme nous".

Bientôt Pizarre voit paroître le cortege effrayant des juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'aſſeoir ſur ce trône terrible. Le calme eſt peint ſur leur viſage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés ſous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur ſentence. Et ce

décret qui les condamne à être brûlés vivans, ce décret leur eſt prononcé du ton affectueux & tendre de la charité ſécourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en préſence du Peuple, à la face du ciel, lorſqu'ils entendroient leur ſentence, il leur fût permis de parler, de ſe défendre & de ſe plaindre; foible adouciſſement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de ſcandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un veillard, qu'on avoit ſurpris obſervant les pratiques du Judaïſme. Les ſéductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de ſa foible jeuneſſe. Imbu de la Foi de ſes peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; & dans le ſilence & la crainte, il adreſſoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu; ſur le bord de ſa tombe, il n'avoit pas même daigné le déſavouer; il marchoit au ſupplice, comme une victime à l'autel. Mais lorſqu'il entendit que tous ſes biens, livrés à l'avidité de ſes Juges, étoient

ravis à ses enfans, sa constance l'abandonna. „ Cruels! dit-il, c'est donc ainsi que vous dévorez votre proie! J'ai mérité la mort, quand j'ai trahi mon ame, quand j'ai désavoué de bouche ce que j'adorois dans le cœur; mais qu'ont fait mes enfans, pour être dépouillés du peu de bien que je leur laisse? Ils ont subi, dès le berceau, le joug de votre loi nouvelle; je vous les ai livrés. Ah! laissez à leur mere, pour nourrir ces infortunés, un pain arrosé de mon sang, & qu'ils tremperont dans leurs larmes".

„ Hé quoi! lui répond d'un air serein le Chef du tribunal terrible, ne sais-tu pas que Dieu poursuit dans les enfans l'iniquité des peres; que la dépouille des criminels de leze-Majesté Divine appartient aux Ministres des vengeances divines, comme les entrailles de la victime appartenoient au sacrificateur; que l'esclave n'a rien qui ne soit à son maître; & qu'enfin tes pareils sont nés esclaves parmi les Chrétiens? Si l'on se réserve des biens qui n'étoient pas à toi, c'est pour en faire un digne usage; & quel plus digne usage du bien des Infideles, que de servir de récompense aux défenseurs de la Foi? Si chacun

vit de son travail, celui de poursuivre l'erreur sera-t-il privé de salaire? & n'est-il pas bien juste qu'une race funeste paie, en mourant, le soin pénible & salutaire que l'on prend de l'exterminer"?

„ Hommes sans pudeur & sans foi, s'écria le vieillard, la force vous seconde, & votre hypocrisie abuse insolemment du pouvoir de nous opprimer. Mais tremblez que le ciel enfin ne se lasse...." On ne permit pas au vieillard d'achever; & il fut jetté dans les flammes.

Après lui, se présente devant le tribunal un jeune homme simple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille aussi simple que lui, aussi pieuse, aussi docile; il en étoit aimé; un rival furieux l'avoit accusé d'hérésie; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de sa foi, de son innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroissant devant ses juges, & à la vue du bûcher, ses plaintes,

ſes cris redoublerent. " Miniſtre du Dieu que j'adore, & vous, Peuple, dit-il, je proteſte en mourant que j'ai vécu fidele à la religion de mes peres. Je crois tout ce que mes Paſteurs, dès l'enfance, m'ont enſeigné. Qu'on me diſe dans quelle erreur j'ai pu tomber, ſans le vouloir; je l'abjure & je la déteſte. Que voulez-vous de plus? ---- Nous voulons que vous-même vous faſſiez le ſincere aveu de votre impiété. --- Je ne la connois pas. Oppoſez-moi du moins mes accuſateurs. Qu'ils paroiſſent; qu'ils me confondent à vos yeux. --- Non, lui dit-on encore: l'intérêt de la Foi ne permet pas que l'on décele ceux qui veillent à ſa défenſe, & qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que vous n'aviez point d'ennemis? --- Hélas! non: je ne hais perſonne; j'ignore qui peut me haïr. --- Hé bien, ce n'eſt donc pas la haine, mais le zele qui vous accuſe, & le zele eſt digne de foi. --- O mon Pere! dit le jeune homme à un Religieux qui l'exhortoit à la mort, je ſuis attaché à la vie; ce ſupplice me fait frémir. Dites-moi quel aveu l'on attend que je faſſe, & tout innocent que je ſuis, je veux bien me calomnier.

— Moi! vous enseigner le mensonge! lui dit cet homme pieusement cruel. A Dieu ne plaise. Non, mon fils, mourez martyr, plutôt que d'en imposer à vos juges. Après tout, ne vous flattez pas que cet aveu tardif pût vous sauver. Il n'est plus temps. C'est dans les fers que l'on doit s'avouer coupable. Mais à l'approche du supplice, ce n'est plus un vrai repentir, c'est la frayeur qui parle; on ne l'écoute plus". Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant à sa douleur, & versant des torrens de larmes, en fit couler de tous les yeux. "O Dieu! dit-il, on m'annonçoit ta religion pure & sainte comme l'appui de l'innocence; & tes Ministres!"..... On l'interrompit, pour le traîner sur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit vivant, & que ses cris déchiroient tous les cœurs, un Maure, à-peu-près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blasphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatisme & son tribunal odieux. On lui prononça sa sentence, en l'exhortant à déclarer devant Dieu & devant les hommes, qui pouvoit l'avoir soulevé con-

tre les vengeurs de la Foi. " Peuple, s'écria-t-il avec indignation, ſavez-vous qui l'on veut que j'accuſe? Mon pere. On me l'a nommé dans les fers, ce complice dont on s'efforce de me rendre le délateur. C'eſt lui qu'on veut que je traîne au ſupplice. On m'a promis d'uſer envers moi d'indulgence, ſi j'étois aſſez lâche, aſſez dénaturé, pour noircir & calomnier celui qui m'a donné le jour. Ah! loin de l'accuſer, j'atteſte toutes les puiſſances du ciel, que ce vieillard eſt innocent. Il gémit comme vous, mais dans le fond de ſon ame; & à moins que des larmes n'offenſent nos tyrans, il ne les offenſa jamais. Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai déteſtée hautement, cette tyrannie odieuſe. J'ai demandé, au nom du ciel, par quelle haine de la vérité, par quelle horreur de l'innocence, on refuſoit à l'accuſé le droit naturel & ſacré d'une défenſe légitime? Pourquoi le délateur, diſpenſé de paroître, portant ſes coups dans l'ombre, comme un lâche aſſaſſin, & ſe tenant enveloppé dans le manteau du juge, étoit compté au nombre des témoins? Cette procédure infernale, cet appareil d'iniquité, des fers, des cachots, des ténebres, un ſi-

lence affreux, tous les pieges de l'artifice & du menſonge, pour ſurprendre ou pour effrayer un malheureux abandonné à la calomnie, à la fraude la plus ſubtile & la plus noire; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai dit; ma franchiſe les a bleſſés. Ils m'en puniſſent: mais un jour ces fourbes ſeront démaſqués; & leurs crimes retomberont ſur eux, comme un déluge, avec les vengeances du ciel".

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit: "Laiſſe-moi, lui dit-il, je ne reconnois point le Dieu que mes bourreaux adorent. Dieu juſte, Dieu clément, pere de tous les hommes, s'écria-t-il, reçois mon ame". Et lui-même, en traînant ſes chaînes, il s'élança ſur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adoleſcens de l'un & de l'autre ſexe, élevés en ſilence ſous la Loi Muſulmane, & livrés pour ce crime aux Inquiſiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils ſe faiſoient Chrétiens, qu'on les ſauveroit du ſupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits Chrétiens, & on les menoit au ſupplice. Ils réclamerent la promeſſe ſur la foi de laquelle ils avoient abjuré. "Cette promeſſe, leur dit-on,

va

va s'accomplir dans l'autre vie. Vous ſerez ſauvés du ſupplice, mais d'un ſupplice au prix duquel celui-ci n'eſt rien. Mes enfans, ne penſez qu'à mourir fideles; & trop heureux de n'avoir à ſubir qu'une expiation paſſagere, réſignez-vous ſans murmurer". Leurs larmes furent inutiles; & du milieu des flammes, où ils furent jetés, leurs bras s'étendirent en vain: leurs bras ſupplians retomberent, & bientôt tout fut conſumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ces victimes entaſſées ſur le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentiſſoit de ſaints cantiques d'allégreſſe, & que de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du ſacrifice. Pizarre, ſaiſi de terreur & de compaſſion, ſe diſoit à lui-même: "L'Eſpagne a-t-elle changé de culte? & lui a-t-on rapporté de l'Inde les Dieux qu'adorent les Sauvages, & qu'ils abreuvent de leur ſang"? Il vit a foule s'écouler, penſive & conſternée; il imita le peuple; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ſes freres Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

CHAPITRE XLII.

APrès les premiers mouvemens de la tendresse & de la joie, Pizarre, ayant bien observé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le recit de ses aventures. Il lui expose ensuite l'objet de son voyage; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'est faite, depuis son absence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de sa patrie; & quelle est cette horrible fête dont il vient d'être le témoin?

"Trop jeune & trop obscur, quand tu as quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as pu voir préparer ces événemens; mais aujourd'hui que ta fortune en dépend, je dois t'en instruire. Ecoute, mon frere, & gémis.

Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient répandus dans l'Espagne; ils y avoient apporté les arts, l'agriculture & le commerce; & en éclairant les esprits, ils avoient adouci

les mœurs. La prospérité, la grandeur, l'opulence, de ce Royaume, cultivé, enrichi, décoré par leurs mains, méritoit de faire oublier leur invasion & leurs ravages. Vaincus & soumis à leur tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une liberté légitime; qu'à vivre Sujets de nos Rois, en conservant le culte de leurs peres; & si la superstition ne se fût emparée de l'esprit d'Isabelle, jamais regne n'eût été plus heureux, ni plus florissant que le sien. Mais cette Reine, que son génie & son courage auroient placée au rang des plus grands hommes, eut le malheur d'être trompée par un confident fanatique (*a*), qui, dès la plus tendre jeunesse, l'enivroit d'un faux zele, & l'avoit fait jurer, si elle montoit sur le trône, d'employer le fer & le feu pour exterminer l'hérésie, & faire triompher la foi. Ce fut pour accomplir cette téméraire promesse, qu'elle érigea ce Tribunal de sang.

Armé d'une puissance énorme, affranchi de toutes les loix protectrices de l'innocen-

(*a*) Thomas Torquémada, Dominicain.

ce, & consacré par un Pontife (*b*) qui lui confioit tous ses droits, ce tyran des esprits les remplit d'une sainte horreur (*c*). C'est ici, dans Séville même, que fut célébré le premier de ces sacrifices barbares, que l'on appelle *Actes de foi* (*d*). Ce jour exécrable coûta vingt mille Sujets à l'Espagne: ils s'enfuirent épouvantés; & l'Afrique fut leur refuge. Dans la Castille & dans Léon de nouveaux bûchers s'allumerent; & on y jeta dans les flammes des milliers de malheureux. Le même fléau s'étendit dans l'Aragon, & y fit les mêmes ravages. L'Espagne entiere en fut frappée, & d'un Royaume à l'autre la superstition voyoit, comme autant de signaux, les feux qui dévoroient ses innombrables victimes. Des multitudes de proscrits, échappés à la rage de leurs persécuteurs, s'abandonnoient à la merci des flots; & l'Afrique en fut repeuplée. Enfin la Grenade conquise sur les Maures, devint à son tour le Théâtre de

(*b*) Sixte IV.

(*c*) En quatre ans l'Inquisition fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées.

(*d*) *Auto-da-fe.* Le premier à Séville en 1480.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0178
DFG

ces déplorables fureurs (e). Ah Pizarre ! Quelle province le fanatiſme a déſolée! Un Peuple induſtrieux, vaillant, éclairé, mêlant aux travaux le charme conſolant des fêtes; plus de trente villes ſuperbes, où fleuriſſoient les arts, cent autres villes moins opulentes, mais toutes riches & peuplées; deux mille villages remplis de cultivateurs fortunés; les plus belles campagnes, les plus ri-

(e) Premier Edit contre les Juifs, en quatorze cent quatre-vingt douze. Cet Edit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir; huit cents mille Juifs ſe retirerent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du Royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolemnel des traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-Quint du ſerment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion; il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0179
DFG

ches de l'univers, tout est perdu, tout est détruit; la mort, l'effroi, la solitude y regne; la tyrannie des esprits, la plus odieuse de toutes; comme la plus injuste & la plus violente, en a fait de vastes tombeaux, où elle domine en silence sur des cendres & des débris".

"Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapines, les cruautés que l'on exerce en Amérique, étonnent peu l'Espagne? --- Elle y est endurcie par ses propres malheurs, reprit Gonzale. Et de quoi veux-tu qu'elle s'étonne & s'épouvante? Parmi nous, dans son sein, elle voit consacrer les crimes les plus odieux. L'humanité n'a plus de droits; le sang n'a plus de privileges. Que le fils accuse son pere, le pere ses enfans, la femme son époux; c'est le triomphe du faux zele. Ils sont accueillis, écoutés; & l'accusé périt sur leur délation. Un simple soupçon fait saisir, traîner dans les cachots la foible & timide innocence; & l'imposture qui l'accuse, protégée à l'abri d'un silence éternel, est sûre de l'impunité. La seule ressource du foible, la fuite, est réputée une preuve du crime, & l'anathême qui poursuit le transfuge, rompt pour

lui les nœuds les plus saints. En lui, ses amis méconnoissent leur ami, ses enfans leur pere, ses Sujets leur Roi: plus d'asyle, plus de refuge assuré pour lui, pas même au sein de la nature. La main qui lui perce le cœur est innocente; elle a vengé le Ciel. Tout Chrétien est, de droit divin, le juge & le bourreau d'un infidele fugitif. Telle est la loi du fanatisme; & je t'épargne le détail de mille atrocités pareilles, qui forment son code infernal (*f*). Ne crains donc plus de voir les esprits soulevés de ce qui se passe dans l'Inde".

"Et la Cour, demanda Pizarre, est-elle attaquée de ce délire? --- La Cour ne pense, lui répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos calamités. Que le Peuple tremble & fléchisse, c'est tout ce qu'elle veut; & les malheurs de l'Inde ne la touche que foiblement. Les Grands, avec pleine licence, opprimoient autrefois le Peuple. Les juges leur étoient vendus; les loix se taisoient devant eux; & sans frein, comme sans pudeur, ils exer-

(*f*) Voyez le Directoire des Inquisiteurs, & l'extrait qu'on en a donné sous le titre de Manuel des Inquisiteurs.

çoient impunément les vexations les plus criantes. Le Peuple eſt rentré dans ſes droits; la régence de Ximenès l'a tiré de l'oppreſſion: il eſt armé, diſcipliné, ligué pour ſa propre défenſe; la force eſt du côté des loix; & le Peuple, qu'elles protegent, les protege à ſon tour contre les attentats des Grands, leurs ennemis communs. Ainſi le faſte de la Cour, n'ayant plus au-dedans les reſſources du brigandage, a rendu les Grands plus avides des richeſſes du dehors; & l'eſpérance de partager les dépouilles du Nouveau Monde, en fait de zélés partiſans au premier qui promet d'en payer le tribut à leur orgueilleuſe avarice. Tout eſt vénal ſous ce nouveau regne; & quand l'or eſt le prix de tout, on obtient tout avec de l'or: c'eſt ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'ambition & la cupidité; ce ſont elles qui nous dominent. Elles préſident dans les Conſeils; elles ont l'oreille du Prince; elles ſont l'ame de la Cour. La religion même eſt ici leur eſclave; & tu verras qu'on la fait taire, quand elle prétend les gêner. Rome, le ſiege de l'Egliſe, vient d'être priſe & ſaccagée; le Souverain Pontife a été mis aux fers...., --- Sans

doute par les Infideles, demanda Pizarre? — Par nous, reprit Gonzale, par ce jeune Empereur qui lui-même a porté le deuil de sa victoire. Va le trouver; annonce-lui une vaste & riche conquête. Il gémira peut-être sur le malheur de l'Inde; mais, si ce malheur est utile à sa grandeur, à sa puissance, il le laissera consommer".

Pizarre, en profitant des instructions de Gonzale, eut sans peine accès à la Cour. On le présente à l'Empereur; & au milieu du Conseil assemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots:

"Puissant & glorieux Monarque, vous voyez l'un des premiers Soldats qui, sous le regne de Ferdinand, ont porté les armes de la Castille dans le Nouveau Monde. Je m'appelle Pizarre; Truxillo m'a vu naître le plus obscur de vos Sujets; mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen de faire oublier ma naissance. Sur la côte de Carthagene & vers les bords du Darien, je suivis Alfonce Ojeda, l'homme le plus déterminé qui fut jamais. J'appris à son école qu'il n'est point de dangers que le courage ne surmonte; &

je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve de tous les maux. Après lui ce fut sous Vasco de Balboa que je servis, & que je conçus l'espérance d'égaler Colomb & Cortès.

On vous a vanté les richesses de l'Amérique; & moi, je vous annonce qu'on ne les connoît pas. Les îles dont la découverte a fait la gloire de Colomb, le Royaume dont la conquête a rendu Cortès si fameux, ne sont rien en comparaison des pays que j'ai découverts, & dont je viens vous faire hommage. C'est le Royaume des Incas, Peuple adorateur du Soleil, dont ses Rois se vantent d'être issus, & qu'ils osent appeller leur pere, sans doute à cause des richesses que la chaleur de ses rayons répand dans ces heureux climats. C'est une chaîne de montagnes d'or, qui s'étend depuis l'équateur jusqu'au tropique du midi; & parmi ces montagnes, les plus rians côteaux & les vallons les plus fertiles. Le même jour y présente toutes les saisons réunies; la même terre y produit à la fois les fleurs, les fruits, & les moissons. Les Peuples de ces contrées sont vaillans, mais presque sans armes. Il est facile de les vaincre, plus facile de les

gagner par la clémence & la douceur. J'avois abordé sur leurs côtes, je pénétrois dans leur pays; & avec un vaisseau & moins de deux cens hommes, j'aurois mis sous vos loix des Peuples innombrables, & à vos pieds des monceaux d'or. Le Vice-Roi de Panama, jaloux d'une entreprise commencée avant lui, & dont il n'avoit pas la gloire, a rappellé mes compagnons; il ne m'en est resté que douze; & avec eux j'ai soutenu, dans une île déserte, au milieu des tempêtes, les plus rudes épreuves de la nécessité. J'attendois un foible secours; on me l'a refusé, & on m'a rappellé moi-même. J'ai obéi, sans renoncer à ma glorieuse entreprise; & pour vous soumettre un pays le plus riche de l'univers, je ne demande que l'honneur dont jouit Cortès au Mexique, l'honneur de commander pour vous, & de n'obéir qu'à vous seul".

Pizarre mit alors sous les yeux du Conseil le récit de ses aventures, attesté par ses compagnons; & ce récit, quoique très-simple, ne fut pas lu sans étonnement. Mais, soit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, soit que, par sa naissance, il

ne le crût pas digne du titre auquel il aſpiroit : " L'audace de ton entrepriſe, lui dit-il, ſemble autoriſer celle de ton ambition ; mais ſois content de partager les richeſſes que tu m'annonces, & ne demande rien de plus. --- Des richeſſes, lui dit Pizarre d'un air chagrin & dédaigneux ; mes matelots & mes ſoldats en reviendront chargés. Il me faut de la gloire. Le reſte eſt au-deſſous de moi. Si je ne ſuis pas digne de gouverner, je ne ſuis pas digne de vaincre. Nommez le Vice-Roi qui me doit remplacer ; je l'inſtruirai : mon plan, mes projets, mes découvertes, je lui communiquerai tout, excepté mon courage.... dont j'ai beſoin, pour dévorer l'humiliation d'un refus ".

Cette franchiſe bruſque & fiere ne déplut point au jeune Monarque. " Il me ſervira bien, dit-il, puiſqu'il ne ſait pas me flatter ". Il lui accorda ſa demande ; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de Courtiſans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ſes cruautés & ſes rapines, & mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneſſe ardente, ambitieuſe, ſe diſputer la gloire de le ſuivre,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0186
DFG

& de partager ſes travaux; il vit l'avarice elle-même s'empreſſer, à l'appât du gain, de lui équipper une flotte, & riſquer, en tremblant, les frais d'une entrepriſe dont elle attendoit des tréſors.

Pizarre, ſans croire en impoſer à ceux qui ſe fioient à lui, leur prodigua les eſpérances, ſe ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons Matelots & de Soldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander ſous lui. Ses freres furent de ce nombre (*g*). Le jeune Gonſalve Davila ne fut point oublié: Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui, en paſſant à l'île Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même temple (*h*) & ſur le même autel ou Magellan avoit fait le ſerment d'obéiſſance & de fidélité à la Couronne de Caſtille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ſerment.

"Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici

(*g*) Fernand, Jean & Gonſale Pizarre.

(*h*) Dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Victoire.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0187
DFG

l'on confond tous les droits; chacun, selon ses intérêts ou ses opinions, fait pencher la balance entre les Indiens & nous (*i*). Fatigué de tous ces débats, je te recommande deux choses: l'une, de faire à ton pays tout le bien que tu croiras juste, & qui dépendra de toi; l'autre, de faire aux Indiens le moins de mal qu'il te sera possible: car si je veux en être obéi, je desire encore plus d'en être aimé". A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de sa dignité (*k*), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défense, contre de lâches assassins.

Cependant, sa flotte à la rade, & ses compagnons rassemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive; les vents l'invitent à partir; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations

(*i*) On sait que la Cour étoit composée de Flamands & d'Espagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laissât libres. Les Espagnols avoient des intérêts & des principes opposés.

(*k*) Marquis, Gouverneur, & Adelantade, ou Lieutenant-Général.

de tout un Peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richeſſes de l'Amérique, dépoſer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

CHAPITRE XLIII.

EN abordant à l'île Eſpagnole, Pizarre apprit que Las-Caſas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languiſſoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le ſervoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour ſon pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, ſe ſentit vivement ému. Sur ſon viſage, où étoient peintes la douleur, la foibleſſe & la ſérenité, ſe répandit un rayon de joie. "Mon ami, dit-il à Pizarre, en lui tendant la main, je vais le voir ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous ſecourir & nous ſoulager dans nos peines. Voyez combien l'image de la mort eſt tranquille & riante pour l'homme ſimple & doux qui ſe dit à lui-même: Je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Voyez

avec quelle confiance mes yeux, avant de se fermer, se levent encore vers le Ciel; avec quelle consolation mes bras s'étendent vers mon pere. Il me voit expirant, & il dit: Celui-là fut bien foible, mais il ne fut pas méchant; son sein renferme un cœur sensible; ses yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux sans y mêler des larmes; ces mains, qu'il tend vers moi, il les tendoit de même vers les infortunés qu'il pouvoit secourir: je serai miséricordieux envers l'homme compâtissant. Ah Pizarre! je vous souhaite une mort semblable à la mienne. Méritez-la en exerçant la justice & l'humanité".

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où sembloit éclater la derniere étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. "O mon pere, dit-il, vivez, pour me voir pratiquer ce que votre exemple m'enseigne, ce que m'inspirent vos vertus. Pour vous répondre de moi-même, j'avois besoin d'être revêtu d'une autorité imposante; je le suis; & j'espere apprendre à ma patrie à conquérir sans opprimer".

Le

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. "Il m'a quitté, lui répondit Pizarre avec douleur; il s'est jeté parmi les Sauvages".

Le bon jeune homme! dit Las-Casas, il les aima toujours; il est digne d'en être aimé. Mais dites-moi quel est à leur égard l'esprit de la nouvelle Cour d'Espagne? — Elle est partagée, lui dit Pizarre; mais le parti de l'avarice & de la tyrannie est toujours le plus fort. J'ai même vu dans le Sacerdoce des hommes dévoués à ce parti cruel. Ils s'autorisent de la cause de Dieu, pour conseiller la violence; & ils l'exercent en Espagne avec une rigueur que je n'ai pu voir sans frémir". Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit assisté. "Les monstres"! s'écria Las-Casas, avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. "O mon ami! daignez en croire le témoignage d'une bouche expirante, car les craintes, les espérances, & tous les intérêts humains s'évanouissent devant celui qui ne va plus laisser au monde qu'une poussiere inanimée; & c'est ce moment que je saisis pour rendre

gloire à la religion. Vous avez entendu, vous entendrez encore autoriser, au nom du ciel, les plus déteſtables excès, l'orgueil, l'ambition, la cupidité, la paſſion inſatiable de dominer & d'envahir, ont trouvé dans le ſanctuaire, & juſqu'au pied des autels, de lâches partiſans, de féroces apologiſtes; &, par une baſſeſſe indigne d'un miniſtere auguſte & ſaint, on a cru devoir ſe ranger du côté du puiſſant, du fort & de l'injuſte, pour s'aſſurer de leur appui. Mais mon ami, Dieu eſt immuable; la vérité l'eſt comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a beſoin de la faveur d'une Cour avare, & d'une populace avide. Le glaive de la tyrannie, le ſceptre de l'iniquité ſeront réduits en poudre; les trônes même ne ſeront plus; & Dieu ſera, & la vérité avec lui. J'atteſte donc ici ce Dieu, devant lequel je vais paroître, qu'il condamne dans ſes Miniſtres cette honteuſe politique, vile eſclave des paſſions: je l'atteſte qu'il n'a donné à aucun homme ſur la terre le droit de forcer la croyance & d'annoncer ſa loi le poignard à la main; que celui qui a créé les ames des Maures & des Indiens, n'a pas beſoin de nos tortures pour les changer & les réduire;

& que le Dieu qui fait lever le Soleil sur ces régions, y fera luire aussi, quand bon lui semblera, le flambeau de la vérité. Ainsi, toutes les fois que vous verrez des hommes sacrileges remettre le fer & le feu dans les mains des Rois & des Peuples, & puis lever les mains au ciel, & dire : Elles sont innocentes, elles n'ont point versé le sang; fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils soient bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs. Mais gardez-vous d'attribuer à la religion la dureté, l'orgueil, la cruauté des ses Ministres. La paix, l'indulgence & l'amour, voilà son esprit, son essence. C'est à ce caractere immuable, éternel, qu'on la reconnoîtra toujours. Mon ami, je l'ai dit aux Rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde; & si Dieu prolongeoit mes jours, j'irois le dire à ce jeune Monarque dont on égare la raison; je monterois sur ce bûcher où l'on fait périr, dites-vous, tant de malheureuses victimes; & de-là je demanderois à ce tribunal sanguinaire, si c'est sur l'autel de l'agneau qu'il a pris ces tisons ardens? Je demanderois à ce Roi, qui l'a rendu le juge des pensées & le tyran des ames? & si ces Prêtres fanatiques ont

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0193
DFG

pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas? Ils le renverseroient ce bûcher infernal, ou m'y feroient brûler vivant".

"Homme juste, lui dit Pizarre, calmez-vous; & n'abrégez point des jours qui nous sont précieux. Vous avez assez fait; & ce zele héroïque va même au-delà des devoirs que vous impose votre état. --- Mon état! & qui rendra gloire à la religion, si ce n'est son Ministre? Qui la vengera de l'injure qu'un fanatisme atroce lui fait en l'invoquant? Les voilà nos devoirs, sans doute. Tant que les Peuples & les Rois ne mêlent point les intérêts du ciel dans leurs projets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la bouche; mais dès qu'ils s'autorisent de la cause de Dieu pour être injustes & cruels, c'est à nous, à travers les lances & les épées, de crier, que Dieu désavoue les crimes commis en son nom. Malheur à nous, si par notre silence on l'en croyoit complice. Hé quoi! le zele ne saura-t-il jamais qu'opprimer & détruire? La charité, comme la Foi, n'aura-t-elle pas ses martyrs"?

Tandis que Las-Casas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce

langage à Pizarre; la nuit avoit enveloppé l'île Eſpagnole de ſes ombres; le ſilence y regnoit; tout repoſoit, juſqu'aux eſclaves; on n'entendoit que le bruit des flots, qui ſe briſoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui ſembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila ſe leve, va, & revient avec inquiétude; & ſe penchant ſur le lit de Las-Cas, il le conſulte en ſecret "Oui, qu'il entre, dit Las-Caſas. Pizarre eſt magnanime; & ce ſeroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans dans les montagnes de l'île (*a*), s'y conduit avec une valeur & une bonté ſans exemple. Par lui ſa retraite ſauvage eſt devenue inacceſſible; & c'eſt le refuge aſſuré de tous les Inſulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a diſcipliné trois cens hommes pleins de courage; & il les contient dans les bornes d'une défenſe

(*a*) Les montagnes de Baoruco.

légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, & auſſi prudent qu'intrépide, il ſe tient ſur ſes gardes, & il n'attaque jamais. Il a vu maſſacrer ſes amis, ſa famille entiere; il a vu brûler vifs ſon pere & ſon aieul (*b*); & s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de ſa patrie, il le déſarme & le renvoie: ſon ennemi le plus cruel, dès qu'il eſt pris vivant, eſt aſſuré de ſon ſalut: il ne voit plus en lui qu'un homme. Heureuſement, & pour la gloire de la religion, il eſt Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'inſtruire; il s'en ſouvient; il m'aime tendrement. Il a ſu que j'étois malade; & vous voyez à quels dangers il s'eſt expoſé pour me voir".

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le nom de ce Héros Sauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable: "O mon pere, dit-il, mon pere! je te revois. Qu'il me tardoit!

(*b*) A Xaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0196
DFG

Mais je te revois souffrant ; & ta main brûle sous mes levres ! Mes freres, tes enfans, allarmés de ton mal, sont venus affliger mon ame. Je n'ai pu résister à l'impatience de te voir. Si j'étois pris, je sais ce qui m'attend ; mais j'ai voulu m'y exposer pour venir embrasser mon pere. Ecoute, ajouta le Sauvage, en soulevant sa tête, ils disent que tu es attaqué d'une maladie à laquelle le lait de femme est salutaire. Je t'amene ici ma compagne. Elle a perdu son enfant ; elle a pleuré sur lui ; elle a baigné du lait de ses mamelles la poussiere qui le couvre ; il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens, ma femme, & présente à mon pere ces deux sources de la santé. Je donnerois pour lui ma vie ; & si tu prolonges la sienne, je chérirai jusqu'au dernier soupir le sein qui l'aura allaité ".

Barthelemi, les yeux attachés sur Pizarre, jouissoit de l'impression que faisoit sur le cœur du Castillan la bonté du Cacique ; le jeune Davila, présent, versoit de douces larmes ; & l'Indienne, d'une beauté céleste, & d'une modestie encore plus ravissante, regardant Las-Casas d'un œil respectueux &

tendre, n'attendoit qu'un mot de sa bouche pour y porter son chaste sein.

Las-Casas, pénétré jusqu'au fond de l'ame, voulut refuser ce secours. " Ah, cruel! s'écria le Cacique, dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses. Tu le sais, nous n'avons que toi pour consolation, pour espoir. Si tu nous aimes, si tu nous plains, & si je te suis cher moi-même, accorde-moi ce que je viens te demander, au péril de ma tête, au milieu de mes ennemis. Viens, ma femme, embrasse mon pere; & que ton sein force sa bouche à y puiser la vie" En achevant ces mots, il prend sa femme dans ses bras, & l'ayant fait pencher sur le lit de Las-Casas: "Adieu, mon pere, lui dit-il. Je laisse auprès de toi la moitié de moi-même; & je ne veux la revoir que lorsqu'elle t'aura rendu à la vie & à notre amour".

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Casas, lui dit à son tour: "Que crains-tu, homme de paix & de douceur? Ne suis-je pas ta fille? n'es-tu pas notre pere? Mon bien aimé me l'a tant dit! Il donneroit pour toi son sang. Moi, je t'offre

X.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0199
DFG

mon lait. Daigne puiser la vie dans ce sein que tu as fait tressaillir tant de fois, lorsqu'on me racontoit les prodiges de ta bonté".

Trop attendri pour rejeter une priere si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété de Henri & de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

"Ange tutélaire de ce Nouveau Monde, lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y régner ainsi sur les cœurs! D'autres auront subjugé l'Inde; mais vous seul vous l'aurez soumise par l'ascendant de la vertu".

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Casas le lui nomma. "Fils d'un pere trop ennemi des Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des exemples bien différens du sien"! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit destiné à le suivre. Mais Gonsalve, dans ce moment, ne pouvoit se résoudre à se séparer de Las-Casas.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0201
DFG

"Mon ami, lui dit le Solitaire, votre devoir est d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obscur que de vous savoir coupable. Mais la confiance que Pizarre m'inspire adoucit mes regrets, & modere mes craintes. Je vous conseille de le suivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir encore demain: j'écrirai à mon cher Alonzo; je vous chargerai de ma lettre; & si Pizarre peut savoir où ce bon jeune homme respire, il la lui fera parvenir".

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit signer la ruine des Indiens!



CHAPITRE XLIV.

IMpatient de se rendre sur l'isthme, Pizarre, au premier souffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'île Espagnole. Son arrivée à Panama rendit l'espérance & la joie à ses amis. On s'empressa de lui armer une flotte; & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la résolution d'aller descendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; & de-là, pour ne plus dépendre de l'inconstance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à sa flotte de le joindre au port du Tumbès.

Des sables, des vallons remplis de bois hérissés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tissu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un air embrasé, les horreurs d'une solitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppose à son passage, & ne peut arrêter ses pas. Il marche sous un ciel de feu, il foule une terre brû-

lante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois, où jamais les ſerpens venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens; il enſeigne à ſes compagnons à les traverſer à la nage; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amene au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabannes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt paſſer à Quito la nouvelle de ſon retour. Mais le cruel état des choſes, dans le Royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défenſe des vallées.

Huaſcar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ſes freres, Mango, refugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les reſtes de ſa famille & les débris de ſon armée, méditoit le hardi deſſein de rentrer dans Cuſco & d'en chaſſer Palmore. Il voyoit même tous les jours ſon

camp se grossir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'usurpateur de l'Empire & de l'oppresseur de leur Roi.

Tels, lorsqu'un vaste incendie se répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chassés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pousse un vent impétueux, se retirent, en mugissant, sur des rochers inaccessibles, & de-là, fixant un œil morne sur la forêt que le feu dévore, ils semblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango descend, à la tête des siens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précede, a semé le bruit de sa marche. Le courage, dans tous les cœurs, se ranime avec l'espérance; dans Cusco le Peuple commence à s'émouvoir; & le bruit sourd & menaçant de la revolte s'y fait entendre.

Au signal d'un soulevement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les siens.

(*a*) Tupac Yupangué, dixieme Inca, avoit fait

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; & fier d'une nombreuſe armée, qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle ſommer Palmore de ſe rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le déſarmera. On le preſſe, on lui fait entendre que tout l'Empire eſt ſoulevé, qu'Ataliba eſt perdu ſans reſſource, & que lui-même il n'a d'eſpoir qu'en la clémence de Mango. " Je ne ſais point ce qui ſe paſſe hors des remparts que je défends, répond ce généreux Guerrier. Ataliba eſt homme; il peut éprouver des revers. Mais, puiſqu'il lui reſte avec moi deux mille Sujets fideles, il n'a pas tout perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut-être alors prendrois-je conſeil de la néceſſité; mais tant qu'il eſt vivant, je ne dépends que de lui ſeul; & je laiſſe Mango exercer ſa clémence ſur des malheureux, s'il en eſt d'aſſez lâches pour l'implorer ".

Cependant, comme il s'apperçut que quelques-uns des ſiens étoient troublés de ces

---

conſtruire cette Citadelle avec les matériaux amaſſés par ſon pere Yupangué.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0206
DFG

menaces : " Quand il ſeroit vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût malheureux, lui en ſerions-nous moins fideles? Reſſemblerions-nous aux oiſeaux, qui s'envolent d'un arbre, dès qu'il eſt ébranlé par quelque tourbillon rapide? L'arbre eſt courbé; il ſe relevera: laiſſons paſſer l'orage ". Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & ſûr: " Cherche Ataliba, lui dit-il; apprends-lui que la forteresſe de Cuſco eſt à nous encore; que c'eſt moi qui la garde; & que j'ai avec moi deux mille hommes déterminés à verſer pour lui tout leur ſang. Voilà, dit-il, en ſe tournant vers ſes Soldats qui l'écoutoient, voilà comme il faut que l'on parle à ſes amis dans le malheur; & le meilleur ami d'un bon Peuple, c'eſt un bon Roi ".

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulemement de Cuſco, le Roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arroſe, quand le meſſager de Palmore

vint au devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui; que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle; & que le Chef & les Soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il prit sa résolution. "Laisse-moi, dit-il à l'Inca, te choisir, non loin de ce fleuve, un camp facile à retrancher, où ton armée se repose; & profitons de l'avantage que le sort nous a ménagé". Il fit donc avancer l'armée sur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même son camp; & vers la nuit, il appella le messager de Palmore, l'instruisit, & le renvoya.

Mango passe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans son camp, l'insulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé, s'indignoit de ne pas sortir; il se croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à son ami. "Ne vois-tu pas, lui dit Alonzo, que ces défis & ces menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'imprudence & légéreté? Laisse venir le jour que j'ai marqué pour leur défaite; alors nous répondrons en hommes à ces témérités d'enfans".

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'hori-

l'horizon, le Roi de Quito vit paroître, au-delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. "Voici le moment, Prince, dit le jeune Espagnol; & si Palmore fait son devoir, l'Empire est à toi sans partage". Il dit; & le signal donné, l'armée abandonne son camp, & va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattans, armés de haches & de massues, pour charger lui-même à leur tête. C'est la troupe de Capana; & ce Cacique anime ses Sauvages à mériter l'honneur de combattre sous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche; & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler ensemble des flots du sang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'est reposé, il fond sur l'armée ennemie; &, d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réservoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques soudaines & rapides, Mango, surpris, épouvanté, dissimule en vain son effroi. Le trouble a gagné son armée. Tout se disperse, tout s'enfuit. La

légion des Incas réſiſte ſeule, & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent; en vain elle ſe voit accablée ſous le nombre; trois fois on l'invite à ſe rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette ſon ſalut. Sa réſiſtance, & le carnage qu'elle fait en ſe défendant, achevent d'étouffer un reſte de compaſſion dans les bataillons qui la preſſent. Elle ſuccombe enfin; aucun de ſes Guerriers ne quitte ſon rang; ils périſſent dans la place où ils combattoient; & ce qui reſte des vaincus, cherchant leur ſalut dans la fuite, laiſſent ſur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & conſterné, parcourir ces plaines de ſang, & ſe reprocher ſa victoire. Hélas! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la proſpérité, & comme le dernier ſourire, le ſourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeſte vit arriver Pizarre ſur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0210
DFG

CHAPITRE XLV.

VErs l'embouchure de ce fleuve, eſt une île ſauvage (a), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots; car il avoit devancé ſa flotte. Mais cette île étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte pour revenir camper ſur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télaſco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle & plus fiere en ſon maintien & plus légere dans ſa courſe qu'on ne peint Diane elle-même, avoit ſuivi ſon frere & ſon amant, digne, par ſon courage, de partager leur gloire.

(a) L'île de Puna.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0211
DFG

Pizarre se souvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*b*), de candeur & de bienveillance qu'il en avoit reçu; il résolut de bonne foi d'achever de gagner l'estime & l'amitié de ce bon Peuple. Il assembla donc ses guerriers, & leur tint ce discours:

" Castillans, je vous ai promis des richesses & de la gloire. De ces deux biens, l'un vous est assuré, l'autre dépend de vous. Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés d'or: je vous en suis garant: ne vous abaissez pas jusqu'au soin vil d'en amasser. Pour la gloire, c'est autre chose: une haute entreprise la promet, ne l'assure pas. Celui-là seul l'obtient, qui la mérite: jamais le crime ne la donne. Les Conquérans de l'Amérique ont fait tout ce qu'on

(*b*) L'histoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahison sans vraisemblance. *Il immola*, dit-on, *à ses idoles trois Espagnols qui s'étoient confiés à lui.* Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles. Il n'adoroit que le Soleil; & on ne faisoit point au Soleil des sacrifices de sang humain. Cette absurde imputation est encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par sa candeur & sa bonté.

peut attendre de l'audace & de la valeur. Ils ne seront pourtant jamais qu'au nombre des brigands insignes. L'homme étonnant à qui l'Espagne a dû le Nouveau Monde, Colomb, par une perfidie plus noire & plus infame encore; & c'est lui qu'ont flétri les fers dont il a chargé Montezume. Le reste s'est déshonoré par les plus indignes excès. Il dépend de nous, mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de nous en laver, nous & notre patrie, par une conduite opposée: nous en avons encore le choix. Il s'agit de ranger sous la puissance de l'Espagne la plus riche moitié de ce Nouveau monde; & il en est deux moyens, la douceur & la violence. La violence est inutile; & chez des Nations guerrieres, où nous sommes en petit nombre, elle seroit aussi dangereuse qu'injuste. Le danger n'est rien, je le sais; mais la gloire, la gloire est tout; & quand nous aurions opprimé, dévasté, changé ces contrées en des déserts sanglans, en de vastes tombeaux, oserions-nous repasser les mers, chargés de trésors & de crimes, & poursuivis par les remords? Les malédictions d'un monde, les reproches de l'autre, la colere du ciel, enfin les cris

de la nature & de l'humanité, tout cela fait horreur. Ni les grandeurs, ni les richeſſes ne conſolent d'être odieux: c'eſt un courage qui me manque; vous ne l'avez pas plus que moi. Faiſons-nous des proſpérités dont nous n'ayons point à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien n'eſt ſi beau que ce qui eſt juſte. Rien n'eſt ſi juſte ſur la terre que l'empire de la vertu. Tâchons de dominer par elle. Quelle conquête, mes amis, que celle qui n'auroit coûté ni larmes ni ſang! Quel triomphe, que celui qui ne ſeroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La reconnoiſſance & l'amour nous livreroient tous les biens de ces Peuples; pour les vaincre & les captiver, nos armes ſeroient inutiles; & c'eſt alors qu'elles ſeroient dignes d'orner les temples de ce Dieu que nous venons faire adorer".

Toute la jeuneſſe applaudit; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient déja trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirerent un mauvais préſage de ce qu'ils appelloient molleſſe dans leur Général. Vincent de Valverde ſur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le

langage de Pizarre les sentimens de Las-Casas; & fronçant un sourcil atroce: " Ils fléchiront, disoit-il en lui-même, ils fléchiront sous le joug de la Foi, ou ils seront exterminés ".

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans sa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit prise sous sa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'observe; & quel est son étonnement, lorqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens! " C'est Molina, c'est lui qui enseigne aux Indiens à se retrancher devant nous, dit Pizarre: il a fait construire ces remparts; peut-être il les défend lui-même ". Impatient de s'en instruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo se présente. " Espagnol, je suis Mexicain, je suis neveu de Montezume. Juge si je dois te connoître, si je puis me fier à toi.

C'eſt ici mon dernier aſyle. Ce ſera mon tombeau, ſi ce n'eſt pas le tien ".

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'étoit plus inconcevable: Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux inſtances des Caſtillans. Indignés d'une réſiſtance qu'ils regardoient comme une inſulte, ils murmuroient, ils demandoient l'aſſaut. Pizarre le promit. Mais, afin qu'il fût moins ſanglant, il voulut agir de ſurpriſe, & à la faveur de la nuit. On ſe plaignit de ſa prudence: elle faiſoit injure à ceux qu'elle paroiſſoit ménager: ſes guerriers, ſes ſoldats eux-mêmes ſe ſeroient crus déshonorés par ces précautions timides: ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, ſi favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient ſur les remparts; les Indiens épouvantés n'oſoient paroître; & la faſcine amoncelée alloit applanir le foſſé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les eſprits ſont frappés, les ranime & les encourage. " Hé quoi! mes amis, leur dit-il, qu'a

donc ce bruit qui vous effraie? Eſt-ce le bruit qui tue? & faut-il tant d'effort pour rompre le fil de la vie? Ces bouches brûlantes, ſans doute, vomiſſent la mort; mais la mort eſt auſſi au bout d'une fleche; & l'arc, dans la main d'un brave homme, eſt terrible comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort à craindre, & il en a mille à donner: vos carquois en ſont pleins. Paroiſſez donc, & repouſſez une troupe d'hommes hardis, mais foibles, vulnerables & mortels comme vous". Il dit, & à l'inſtant une grêle de traits répond au feu des Caſtillans. L'approche du foſſé, la route du ſoldat, qui vient y jeter ſa faſcine, commence à être périlleuſe. Plus d'une fleche, mais ſur-tout celles des Mexicains, ſe trempent dans le ſang. Un œil vengeur les guide, & choiſit ſes victimes. Pennate, Mendès & Salcédo ſe retirent bleſſés; l'intrépide Lerma entend ſiffler à travers ſon panache le trait qui lui étoit deſtiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer ſon épais bouclier, & venir effleurer ſon ſein. Le bras nerveux de Télaſco l'avoit lancée;

mais l'airain l'émouſſa : elle tomba ſans force aux pieds du ſuperbe Eſpagnol.

Bénalcaſar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de ſon courſier fougueux, preſſoit les travaux des ſoldats. Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le courſier dans le flanc. L'animal indompté ſe dreſſe, frappe l'air de ſes pieds, ſe renverſe, & ſous lui foule ſon guide étendu ſur le ſable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pouſſe un cri de joie. " Ombres de Montezume & de Guatimozin! ombre de mon pere! dit-il, ombres de mes amis! recevez ce tribut, ce foible tribut de vengeance. Je ne mourrai donc pas ſans avoir fait vomir le ſang & l'ame à l'un de nos tyrans "! Il ſe trompoit: la molle arène céda ſous le poids du courſier; le Caſtillan y fut enſeveli; mais ſe releva de ſa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du ſang des Indiens.

Le plomb mortel, qui portoit ſur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le conſoloit pas. Pour lui la plus légere perte étoit funeſte. Il s'affligeoit ſur-tout de voir les Indiens s'a-

guerrir, & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes, qui par-tout avoit répandu tant d'effroi dans ce Nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur réſiſtance, ou faire tout dépendre du haſard d'un moment. Le foſſé, dans ſa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'eſcalade étoit poſſible. Pizarre s'y réſout, & l'ordonne. A l'inſtant le feu redouble & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ſes Indiens de s'expoſer au feu. Imitez-nous, dit-il: Télaſco, mes amis & moi, nous allons vous donner l'exemple". Il eut ſeulement ſoin d'écarter du lieu de l'aſſaut ſa ſœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ſes larmes de la ſouffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes maſſues, ils attendent, tête baiſſée, les plus hardis des aſſaillans.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup

de massue lui brisant sur la tête l'écu qui lui sert de défense, le renverse du haut des murs. Il tombe comme foudroyé sur ses soldats qui alloient le suivre, & roule sur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle sur le rempart; mais, encore chancelant sur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups assurés. Orozimbo, l'ayant saisi au bras dont il tenoit le glaive, le désarme & l'entraîne à lui. Il se débat; mais il est terrassé. Son vainqueur lui laisse la vie; & le soldat qui prend sa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvar, dans l'instant qu'il s'attache au bord du mur, pour le franchir, sent tomber sur son casque la hache meurtriere; & le coup, en glissant, le blesse au bras qui lui servoit d'appui. Il est précipité sanglant; & ses soldats, voyant sur leur tête la massue levée pour les frapper, n'osent s'exposer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ses freres; mais il dévore sa douleur. Il voit la consternation de ceux qu'il a trop écoutés;

& sans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'assaut.

Le premier soin d'Orozimbo, après que l'ennemi se fut retiré dans son camp, fut de faire réduire en cendres ce vaste monceau de fascines dont on avoit comblé le fossé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au-dessus des murs: "Viens, dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bûcher allumé. Quand je t'y jeterois vivant, quand j'y ferois brûler avec toi tous tes compagnons, & avec eux leurs peres, leurs enfans & leurs femmes, je ne vous rendrois pas les maux que ta Nation nous a faits..... Va-t-en, va dire à ces barbares que les neveux de Montezume, ayant à leurs pieds un brasier, & dans leurs mains un Castillan.... Va-t-en, te dis-je, & ne tarde pas; car je crois entendre les plaintes de l'ombre de Guatimozin".

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'osant s'avouer à lui-même qu'il respiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume! Dans la plaine qui séparoit le camp des Espagnols du

fort du Tumbès, il rencontre un vieillard étendu sur le sable, & baigné dans son sang. Ce vieillard respiroit encore; & tendant les bras au jeune homme, il l'appelloit à son secours. Pizarre approche. L'Indien leve sur lui un œil mourant, lui montre son flanc déchiré, & fait un signe vers le rivage, un autre signe vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les soins de l'humanité; il étanche le sang de sa blessure; & l'aidant à se soulever & à se soutenir, il veut le mener au camp. Le vieillard, frissonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baisant les mains, de prendre une route opposée. "Non, disoit-il; c'est de ce côté-là qu'ils sont allés. --- Qui donc? lui demanda Pizarre. --- Les meurtriers, dit le vieillard. Ils étoient vêtus comme toi; ils te ressembloient.... Non, pardonne, je ne veux pas te faire injure: tu es aussi bon qu'ils sont méchans. Ils venoient du fort, ils alloient vers le rivage de la mer; & moi, je traversois la plaine; je ne leur faisois aucun mal. L'un d'eux m'a regardé d'un œil menaçant & farouche. Je tremblois; je l'ai salué pour

l'adoucir ; & lui, tirant ſon glaive, il me l'a plongé dans le flanc ".

" Ah ! les barbares ! s'écria le jeune homme ſaiſi d'horreur. Et moi, & moi, dans le moment qu'ils t'aſſaſſinoient "!... Il n'en put dire davantage : les ſanglots lui étouffoient la voix. Il embraſſe, il baigne de pleurs le vieillard Indien. " Ah ! ſi tu ſavois, reprit-il, combien je déteſte leur crime ! combien je le dois abhorrer ! Bon vieillard, tes jours me ſont chers : je ne t'abandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il te conduire ? --- A ce village que tu vois, dit l'Indien. C'eſt là que mes enfans m'attendent. Au nom de ton pere, aide-moi à me traîner vers ma cabane : je ne demande au ciel que de voir encore une fois mes enfans, & de mourir entre leurs bras ". Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ſes genoux s'affoiblirent ; il ſentit ſon corps défaillir ; & ſe laiſſant tomber dans le ſein de Pizarre, il fixa ſes yeux ſur les ſiens, lui ſerra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant ſa vue attendrie & mourante vers ſon village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au camp des Eſpagnols. Le Conſeil étoit aſſem-

blé dans la tente du Général; & quel fut le raviſſement de ce Héros, en revoyant ſon frere, un frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais! Il ſe leve, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même ſang témoignent les mêmes tranſports; & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. " O mon frere! dit-il enfin, en s'adreſſant au Général, c'eſt nous qui apprenons aux Sauvages à être cruels & perfides; & ils ne peuvent nous apprendre à être bons & généreux! Quelle honte pour nous! Je demande vengeance du meurtre de cet Indien; je la demande au nom du ciel & au nom de l'humanité. Découvrez quel eſt parmi nous l'homme aſſez lâche, aſſez féroce, pour avoir plongé ſon épée dans le ſein d'un homme paiſible, d'un foible & timide vieillard ".

Il y avoit dans ce Conſeil des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que

que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'apperçut de ce ſourire, il en étoit indigné; mais le Général, impoſant à ſon impatience, lui dit de prendre place dans le Conſeil.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour haſarder encore de s'affoiblir par un nouvel aſſaut. Il falloit donc ou laiſſer en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiege, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrêmités.

Le parti de former le ſiege parut le plus ſage & le plus glorieux: il réunit toutes les voix. Le Général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe releve avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée: "Caſtillans, dit-il, j'ai voulu vous donner, par ma déférence, une marque de mon eſtime. J'ai permis l'attaque du fort; l'événement à démontré l'imprudence de l'entrepriſe.

Vous voulez assiéger ces murs, vous le voulez, & j'y consens encore. Mais chez des Peuples qui, sans nous, & loin de nous, vivoient paisibles, sur des bords où, quoi qu'on en dise, nous portons une guerre injuste, ne vous attendez pas que je fasse éprouver à une ville entiere les dernieres extrêmités de la disette & de la faim. Je veux bien les leur faire craindre; mais si ce Peuple a le courage de les attendre, je n'aurai pas la barbarie de les lui faire souffrir. Lorsque dans un combat je risque & je défends mes jours & ceux de mes amis, le danger auquel je m'expose compense le mal que je fais; & je puis me le pardonner. Mais sans péril être inhumain! mais voir languir devant ses yeux une multitude affamée, l'enfant sur le sein de sa mere, le vieillard dans les bras de son fils expirant! Les voir se déchirer, les voir se dévorer entre eux, dans les accès de la douleur, de la rage & du désespoir! Je ne m'y résoudrai jamais; je vous en avertis. Jusques-là, je ferai tout ce que la guerre autorise ".

CHAPITRE XLVI.

CE que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le tréſor des moiſſons étoit dépoſé dans les villages ; la diſette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les ſecours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces ſorties ; & ni ſa ſœur ni ſon ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, ſurpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La premiere ſortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés ; mais la ſeconde fut fatale aux Héros Mexicains : l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été ſi vive, que les lignes forcées, le ſecours introduit, les Indiens ſe retiroient ſans être pourſuivis. Ce fut dans cette retraite qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'aſtre de la nuit, un jeune Indien ſe débattre entre deux ſoldats Eſpagnols. Ils l'avoient pris ; ils l'entraînoient ; Télaſco n'eſt pas avec elle, & ce jeune homme

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0227
DFG

lui ressemble. Elle approche. C'est lui. Eperdue, elle crie au secours ; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi ? percer le cœur de son amant ? Son œil est sûr, mais sa main tremble ; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle vise, & deux fois son amant se présente devant la fleche qui va partir. Un frisson mortel la saisit ; ses genoux chancelans fléchissent ; son arc va lui tomber des mains ; il ne lui reste plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réservés aux périls extrêmes. Elle saisit le moment où l'un des deux Espagnols sert de bouclier au Mexicain ; le trait part ; le soldat blessé tombe ; le bras de Télasco, le bras qui tient la hache est dégagé ; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible ; & délivré comme par un prodige, Télasco va rejoindre ses compagnons, qui rentrent dans les murs. . . . Que fais-tu, malheureux ? Tu laisses ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche est partie, à peine Amazili a pu voir son amant se dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le suivre. Cette frayeur de

réflexion qui suit les grands périls, & qui reste dans l'ame, lorsque le péril est passé, s'est emparée de son cœur épuisé de courage, & l'a saisi si violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne se ranime, elle n'ouvre les yeux que pour se voir environnée de soldats Castillans, que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent sans mouvement; ils en sont émus; ils s'empressent de la rappeller à la vie. Sa beauté, en se ranimant, leur imprime un tendre respect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous désarme: c'est un droit que sur vous la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerriere; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Ataliba, le tissu dont sa taille est ceinte, & qui presse au-dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien, la trahit, & annonce une illustre origine.

" Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel malheur, ou quelle imprudence vous fait tomber

entre nos mains ? --- La vengeance & l'amour dit-elle, les deux passions de mon cœur. --- Etes-vous la fille, ou l'épouse du Roi de Tumbès ? --- Non, dit-elle : je suis née en d'autres climats. Ces murs ont été mon refuge. La liberté, qui m'est ravie, étoit mon unique bien. --- Il vous sera rendu, lui dit Mendoce ; daignez vous confier à moi " ; & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mene au camp de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumiere ; & Pizarre au milieu du camp, se faisoit instruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui présente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modeste & consolante qu'on doit à l'infortune, & que l'on a toujours par foiblesse & l'innocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui poursuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. " Ah ! mon frere ! s'écria-t-il, c'est elle-même, c'est la sœur de ce vaillant Cacique, de ce généreux Mexicain qui m'a sauvé la vie, & m'a rendu la liberté. Acquittez-moi, je vous conjure ". Pizarre alloit la

renvoyer; mais le plus grand nombre des Eſpagnols en firent éclater leurs plaintes. Etoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit ſe piquer de frivoles égards, & de ménagemens timides? Un Eſpagnol eſpéroit-il s'en faire des amis? Il avoit dans ſes mains le ſûr moyen, le ſeul peut-être de les obliger à ſe rendre; & il le laiſſoit échapper! Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout ſur ce rivage, & n'ayant pas même un aſyle, périr autour de ces remparts, ou de fatigue ou de miſere, ou par les fleches des Sauvages? Vouloit-il les ſacrifier?

Le Général eût mépriſé ces plaintes, ſi l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eut rendu odieux ce qui n'étoit que juſte; & il voulut ſe mettre audeſſus des ſoupçons. Il fit donc appeller Valverde, le ſeul homme qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau. Le même jour il fit ſavoir au Commandant du fort, que ſa ſœur étoit priſonniere; qu'il lui avoit donné ſon vaiſſeau pour aſyle; que tous

les égards, tous les soins qui pouvoient adoucir le sort d'une captive, il les auroit pour elle; mais qu'un devoir encore plus saint que la reconnoissance lui défendoit de la lui rendre, à moins que renonçant lui-même à une résistance inutilement obstinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient aperçus de l'absence d'Amazili, ils en avoient poussé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux; ils l'appelloient; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui les séparoit d'elle, prêts à s'en élancer, à travers mille morts, s'ils avoient entendu ses cris. L'un d'eux, & c'étoit son amant, osa même sortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin désespérés, & la croyant perdue, ils la pleuroient ensemble, lorsque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie; mais cette joie étoit trompeuse: la douleur la suivit de près.

Amazili dans l'esclavage, & au pouvoir des Espagnols, sans qu'il fût possible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur aussi cruel que

celui de sa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que sa sœur lui étoit bien chere, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, son bienfaiteur, son hôte & son ami; qu'il rendoit grace au Chef des Castillans des ménagemens qu'il avoit pour une Princesse captive; mais qu'en lui renvoyant son frere, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorsque Pizarre entendit la réponse d'Orozimbo, il regarda d'un œil sévere les Castillans qui l'entouroient. "Voyez-vous, leur dit-il, combien ces hommes-là sont au-dessus de nous, & combien, auprès d'eux, nous sommes vils, méchans & lâches? Apprenons à rougir, & à les imiter". Dès ce moment, il résolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-même de la ramener à son frere. Le jour baissoit; il crut pouvoir différer jusqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée sur le vaisseau, & s'y voyant seul avec elle, sentit s'allumer dans ses veines le plus noir poison de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint

de vouloir la consoler. " Ma fille, lui dit-il, modérez vos douleurs. Le ciel veille sur vous; & l'asyle qu'il vous procure, le gardien qu'il vous choisit, sont des signes de sa bonté. Sous cet habit simple & modeste, savez-vous qui je suis, & tout ce que je puis pour vous? Je n'ai point d'armes, mais je commande à ceux qui sont armés. Je n'ai qu'à leur dire de verser le sang; le sang sera versé. Je n'ai qu'à dire au glaive de s'arrêter; & le glaive s'arrêtera. Les Peuples, les armées, les Rois eux-mêmes, tout est soumis à mes pareils; & nous dominons sur les hommes comme sur de foibles enfans ".

Amazili, qui se souvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce ministere redoutable. " Vous êtes donc, lui dit-elle, un des Interpretes des Dieux? --- Des Dieux! reprit Valverde; sachez qu'il n'en est qu'un: c'est celui que je sers. Tout tremble devant lui; & il m'a remis sa puissance. Mon esprit est le sien; ma voix est son organe; je parle, & c'est lui qu'on entend; c'est sa volonté que j'annonce; & sa volonté change quand & comme il me plaît: car il m'é-

coute; & ma priere l'irrite, ou l'appaise à mon gré".

Veuillez donc, lui dit-elle, que votre Dieu soit juste, & qu'il cesse enfin de poursuivre des malheureux, qui, ne l'ayant point connu, n'ont jamais pu l'offenser".

Votre malheur, je l'avoue, est digne de pitié, lui dit Valverde; & sans un prodige, vous ne pouvez guere sortir du précipice où je vous vois. On sait que vous êtes la sœur du guerrier qui défend ces murs: on lui propose de se rendre: votre rançon est ce prix. S'il vous aime assez pour souscrire à cette indigne loi, vous serez réunis, mais dans la honte & l'esclavage: je dis dans la honte, ma fille; car il n'est plus qu'un perfide & qu'un lâche, s'il trahit pour vous son devoir".

Amazili en l'écoutant, étoit tremblante & consternée. "Hé bien? reprit-il, croyez-vous que s'il venoit du ciel un être bienfaisant, qui vous ombrageant de ses aîles, frappât vos ennemis de confusion & de terreur, & vous enlevât de leurs mains, il fallût dédaigner ses soins & refuser son assistance? --- Et quel sera, demanda-t-elle, cet être secourable? --- Moi, répondit Valverde. — Ah! vous serez

pour nous, dit-elle, un Dieu libérateur. --- Il dépend de vous seule que je le sois, reprit le fourbe; & c'est à vous de m'y engager. --- Hélas! comment? --- Pensez au bienheureux moment où ce frere si desiré, où cet amant plus desiré encore, vous voyant arriver, se précipiteroient dans vos bras. --- Je succomberois à ma joie. --- Je le crois. Je me peins cette bienheureuse entrevue. Fille aimable, je crois vous voir voler dans leur sein, les combler de vos plus touchantes caresses; je vois vos charmes s'animer, & briller d'un éclat céleste; je vois votre cœur palpiter, votre sein tressaillir; je vois vos yeux lancer les étincelles de la joie, & bientôt répandre les larmes de la plus douce volupté. Oui, je vous le rendrai cet amant, cet heureux amant. Goûtez d'avance les délices d'une réunion qui sera mon ouvrage, & laissez-m'en jouir moi-même, en vous faisant l'illusion que je me fais. Croyez le voir, qui vous appelle, qui vous voit, qui fait éclater sa joie & son amour. Jetez-vous dans ses bras, & partagez l'égarement, l'ivresse, le délire où vous le plongez". A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançoit..... Elle s'échappe,

& portant la main sur son arc, qu'elle arme d'une fleche : " Arrête ! lui dit-elle, d'un air où l'indignation se mêle avec la frayeur ; arrête, homme faux & cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu mets ton indigne pitié. Je suis foible, je suis captive & livrée à nos oppresseurs ; mais j'ai dans ma foiblesse une force qui me soutient. Cette force, au-dessus de celle des tyrans, est un fier mépris de la mort ".

" Imprudente ! reprit Valverde, ne vois-tu que la mort à craindre ? & un éternel esclavage ? & le malheur de ne plus voir ce que tu as de plus cher au monde ? & le malheur plus effroyable encore d'avoir entraîné dans les fers ton frere & ton amant ?... Tremble, & tombe à genoux pour fléchir ma colere ; ou ces transfuges d'un pays que nous avons réduit en cendres, ton frere, ton amant, toi-même, vous subirez à votre tour le sort que vos Rois ont subi ".

" Va, lui dit-elle avec horreur, quand je verrois là, sous mes yeux, le brasier de Guatimozin, j'aimerois mieux m'y jeter vivante, qu'aux pieds d'un fourbe que j'abhorre ". Et en parlant, elle tenoit son arc

tendu pour le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais sans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuse se plongea dans l'abîme de sa douleur. Se voir séparée à jamais de son frere & de son amant, ou les voir se livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leur patrie! Ils ne s'y résoudroient jamais; & quand ils pourroient s'y résoudre, en seroient-ils plus épargnés? On avoit appris à les craindre; on n'auroit garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de sa patrie, qui s'offroit sanglante à ses yeux, l'agiterent si violemment, qu'elle auroit donné mille vies pour empêcher que, pour sa délivrance, on ne subît la loi des Castillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainsi qu'Orozimbo & Télasco méditoient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble, ou pénétrer jusqu'au vaisseau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conseil qu'ils avoient pris du désespoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le

jour éclairât le port. Ils eſpéroient qu'Amazili paroîtroit ſur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur eſpoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit ſur la poupe que la clarté, qui commençoit à ſe répandre, fût plus vive; & cependant ſes yeux, à travers le mêlange des ombres & de la lumiere, ſe fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & ſur le mur elle découvre deux hommes que ſon cœur lui aſſure être ſon frere & ſon amant. " Ils me cherchent des yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre ſans moi. Je les rendrai foibles & lâches, perfides envers leur patrie, infideles envers un Roi, leur bienfaiteur & leur ami. Non, non, je ne mets point ce funeſte prix à ma vie; & ſi elle eſt pour eux une honteuſe chaîne, je ſaurai les en délivrer". Alors, pour fixer leurs regards, elle détache ſa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'eſt ſon cher Télaſco, répond à ce ſignal, en faiſant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit ſa tête; & lorſqu'elle eſt bien

assurée que leurs yeux, attachés sur elle, observent tous ses mouvemens, elle tire une fleche de son carquois, leve le bras, & dit, mais sans espoir d'être entendue: "Adieu, mon frere, adieu, malheureux Télasco. Pleurez-moi, sur-tout vengez-moi, vengez le Mexique". A ces mots, se perçant le sein, elle s'élance dans la mer.

O ciel! ma sœur! Amazili!... C'en est fait. Je l'ai vue se frapper, & tomber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, se refermer sur elle. Ma sœur, ma chere Amazili n'est plus. Elle n'est plus! & nous vivons! & les monstres qui l'ont réduite à se donner la mort!... Ah! nous la vengerons. Mon frere! mon ami! Oui, nous la vengerons. C'est notre derniere espérance". A ces mots, pâles, frémissans, étouffés de sanglots & inondés de larmes, ils s'embrassent l'un l'autre, ils se laissent tomber, ils se roulent sur la poussiere, & leur douleur s'exhale par des frémissemens qu'interrompt un affreux silence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de sortir, dès la nuit suivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas! vain projet! La fortune,

avant

avant la fin du jour, eut tout changé sur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Pisco, d'Acari, accourir en foule au-devant des Espagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir descendre au port de Rimac, sur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois. Cette révolution soudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie: il se rembarque avec les siens; & les Mexicains, désolés de voir les Castillans se dérober à leur vengeance, reprennent tristement le chemin des hautes montagnes, par les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XLVII.

ATaliba, qui, depuis sa victoire, avoit appris l'arrivée des Espagnols, laissoit reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore; & alors, le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine & au milieu d'un camp nombreux que sa fete fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laissée; la plus chérie de ses femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient sensiblement touché cette Princesse, qui l'avoit admise à sa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo, glorieuse & charmée de porter dans son sein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand

objet de morale publique. Celle-ci, la plus sérieuse & la plus imposante, étoit la fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife, d'un air serein, & portant sur le front une majestueuse tranquillité, entonnoit cette hymne funebre; les Incas répondoient; le Peuple écoutoit en silence, & méditoit la mort.

Homme destiné au travail, à la peine & à la douleur, console-toi, car tu es mortel. Le matin, tu te leves pour sentir le besoin; tu te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Console-toi, car la mort t'attend, & dans son sein est le repos.

Tu vois une barque agitée par la tempête, gagner la rade paisible, & se sauver dans le port. Cette mer, sans cesse battue par la tourmente, c'est la vie; ce port tranquille & sûr, d'où jamais les orages n'ont approché, c'est le tombeau.

Tu vois le timide enfant que sa mere a laissé loin d'elle, pour lui faire essayer ses forces. Il court à elle d'un pas chancelant, en lui tendant ses foibles bras; il arrive, il se précipite dans son sein; & il ne sent plus sa foiblesse. Cet enfant, c'est l'homme; &

cette mere tendre, c'eſt la nature, qu'en ce moment le vulgaire appelle la mort.

Homme fragile, pendant ta vie tu es l'eſclave de la néceſſité, le jouet des événemens. La mort briſera tes liens, tu ſeras libre & il n'exiſtera pour toi, dans l'immenſité, que toi-même, & le Dieu qui t'a fait.

Que ce Dieu, qui anime le monde, laiſſe échapper un ſouffle; c'eſt la vie. Qu'il le retire; c'eſt la mort. Qu'a d'étonnant la viteſſe d'un ſouffle, qui paſſe dans ton ſein, comme le vent à travers le feuillage? Le feuillage eſt-il étonné de n'avoir pu fixer le vent?

Tu as vu expirer ton ſemblable; ſes convulſions t'ont fait peur; & ces efforts de la douleur, au moment de lâcher ſa proie, tu les attribues à la mort. La mort eſt impaſſible; & au bord de la tombe eſt une digue où s'accumulent les reſtes des maux de la vie; mais au-delà, c'eſt un calme éternel.

Ne trouves-tu pas que le temps eſt lent à s'écouler? C'eſt que le temps amene la mort, & que la mort eſt le terme où tend la nature inquiete, & impatiente de la vie. Quel homme ne deſire pas d'être à demain?

C'eſt qu'aujourd'hui c'eſt la vie, & que demain c'eſt la mort.

La vieilleſſe qui dénoue tous les liens de l'ame, l'alternative inévitable de la caducité ou du trépas, la douceur du ſommeil, qui n'eſt que l'oubli de ſoi-même, l'ennui, ce ſentiment pénible d'une exiſtence froide & lente, tout nous diſpoſe, nous invite, & nous habitue à la mort.

Homme, d'où te vient donc cette répugnance pour un bien vers lequel tu es entraîné par une pente invincible? C'eſt que tu te crois plus ſage que la nature, meilleur que le Dieu qui t'a fait; c'eſt que tu prends pour un abîme les ténebres de l'avenir.

Et qui voudroit ſouffrir la vie, ſi le paſſage étoit moins effrayant? La nature nous intimide afin de nous retenir. C'eſt un foſſé profond qu'elle a creuſé ſur les confins de la vie & de la mort, pour empêcher la déſertion.

S'il étoit un Dieu aſſez inexorable pour vouloir déſeſpérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la triſteſſe affligeroient ſon ame; & la néceſſité

de vivre, ſemblable à un rocher hériſſé de pointes aigues, l'écraſeroit inceſſamment. Le ſigne de la réconciliation entre le ciel & l'homme, c'eſt la mort.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la vie plus précieuſe que la mort même: c'eſt de vivre pour ſa patrie, fidele à ſon culte, à ſes loix, utile à ſa proſpérité, digne de ſa reconnoiſſance; & de pouvoir dire en mourant: Je n'ai reſpiré que pour elle; elle aura mon dernier ſoupir".

Ainſi chantoient les enfans du Soleil; & ces chants, qui retentiſſoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au-deſſus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans, regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendreſſe & la frayeur étoient peintes, ſembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de ſouffrir la vie, & oppoſoient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthouſiaſme qui défioit la mort.

Le Monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour ſa défenſe: "Nous avons pleuré ſur les morts; tout eſt conſommé, reprit-il. Laiſſons le paſſé, qui n'eſt

plus; & ne penſons qu'à l'avenir, qui pour nous eſt un nouvel être. Des brigands, les fléaux des bords où ils deſcendent, viennent d'arriver à Tumbès. Je crois avoir mis cette ville en état de les occuper. Des Héros la défendent; mais ce n'eſt point aſſez: demain je vole à ſon ſecours. Peuples, c'eſt là que nous appellent des dangers dignes d'éprouver le plus intrépide courage. Vous allez voir des animaux rapides, porter l'homme dans les combats; vous allez voir l'image du terrible Illapa (*a*) dans les armes de ces brigands. Ils ont ſu donner à la mort un appareil épouvantable. Mais ce n'eſt jamais que la mort; & vous venez d'entendre ſi la mort eſt à craindre. Du reſte, ces brigands ſont périſſables comme nous; & ils ſont en ſi petit nombre, que ſi vous les enveloppez, ils ſeront au milieu de vous, comme les feuilles agitées par le tourbillon des tempêtes. Voilà, pourſuivit-il, en leur montrant Alonzo, celui qui ſait comment on peut les vaincre; c'eſt à lui de vous commander".

(*a*) La foudre.

CHAPITRE XLVIII.

AInsi parloit Ataliba ; & il inspiroit son courage. Mais sur la fin du jour il voit arriver dans son camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur disgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au désespoir, suppose, & fait répandre parmi les Indiens, un oracle du roi son pere (*a*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Castillans, & recommandé à ses Peuples d'aller au-devant d'eux & de les adorer ; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambassade au général des Castillans, pour implorer son assistance en faveur du roi de Cusco, contre l'usurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppresseur de l'Inca son frere, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même tems, & se répandoient dans

(*a*) Huaina Capac.

l'armée ; l'inquietude & la frayeur s'emparoient de tous les esprits ; quand le Cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Espagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Casas, lui écrivit lui-même en ces mots :

" Mon cher Molina, si vous aimez votre patrie, voici le moment de lui épargner des crimes. Si vous aimez les Indiens, voici le moment de leur épargner des malheurs. Vous n'avez pas connu l'ami que vous avez abandonné. Ce qui vous affligeoit, m'affligeoit encore plus moi-même. Mais sans titres & sans pouvoir pour me faire obéir & craindre, je dissimulois malgré moi ce que je ne pouvois punir. J'ai fait depuis un voyage en Espagne. J'en arrive enfin revêtu de toute la puissance de notre invincible Monarque. Ce jeune Prince aime les hommes. Il veut qu'on use d'indulgence & de ménagement envers les Indiens. Il m'a recommandé pour eux les soins & la bonté d'un pere. Heureux, si je remplis ses vues ! Soyez bien sûr que mon penchant est d'accord avec mon devoir. Mais vous savez combien l'autorité commise s'affoiblit dans l'éloignement, & avec

quelle précaution je dois en uſer ſur des hommes violens & déterminés. Dans le nombre il en eſt dont l'ame eſt déſintéreſſée, le cœur ſenſible & généreux; il eſt aiſé de les conduire. Mais la foule eſt aveugle, inquiete, & ſur-tout avide; & c'eſt elle, je vous l'avoue, que je crains de voir m'échapper. Mon ami, je n'en réponds plus, ſi les hoſtilités l'irritent. Un doux accueil de la part de vos peuples, eſt le ſeul moyen d'établir la concorde & l'intelligence. C'eſt à vous de me ſeconder, en y diſpoſant les eſprits. Je vois la moitié de l'Empire empreſſée à s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il n'en falloit pour répandre ici le ravage; mais ſans vos bons offices, je n'en ai pas aſſez pour maintenir l'ordre & la paix. Je marche vers Caſſamalca, où l'Inca de Quito a, dit-on, raſſemblé ſes forces. On lui impute bien des crimes; mais ſeriez-vous l'ami d'un tyran? Je ne le puis penſer; & votre eſtime eſt ſon apologie. Venez au-devant de moi. Nous nous concerterons enſemble pour conquérir ſans opprimer.

" Las-Caſas, votre ami, & je puis dire auſſi le mien, le vertueux Las-Caſas, que

j'ai laiſſé mourant à l'île Eſpagnole, a voulu vous écrire. Je vous envoie ſa lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo, que ce ne ſoit un dernier adieu".

La douleur dont Alonzo avoit été ſaiſi en liſant ces mots, redoubla, lorſqu'il jeta les yeux ſur la lettre de Las-Caſas.

" Si vous vivez, mon cher Alonzo, ſi vous êtes encore parmi nos Indiens, & ſi Pizarre vous retrouve ſur les bords où il va deſcendre, recevez de ſa main ce tendre & dernier gage d'une ſainte amitié. Je ſuis mourant. Je n'ai vécu que pour gémir. Dieu a permis que, dans le court eſpace de ma vie, j'aie vu ſous mes yeux tous les crimes & tous les malheurs raſſemblés. Quel regret puis-je avoir au monde?

„ Je vous ai confié mes craintes ſur l'entrepriſe de Pizarre. Elles viennent d'être calmées par les vertus de ce Héros. Oui, mon ami, le ciel a touché ſa grande ame. Pizarre penſe comme nous. Il ſent qu'il eſt plus beau d'être le protecteur & le pere des Indiens, que leur vainqueur & leur tyran. Uniſſez-vous à lui, pour lui concilier leur eſtime & leur bienveillance; il en eſt digne comme

vous. Adieu. Je crois sentir que mon heure approche. Demain peut-être je serai devant le trône de mon juge ; & s'il m'est permis d'implorer sa clémence, ce sera pour ces Espagnols qui l'adorent & qui l'outragent ; ce sera pour ces Indiens égarés dans l'erreur, mais simples, doux & bienfaisans, qu'il a créés, qu'il aime, & qu'il ne veut pas rendre éternellement malheureux. Protégez-les, voyez en eux mes plus chers amis, après vous, que j'aimerai au-delà du tombeau ".

Cette lettre fut arrosée des larmes de l'amitié. Alonzo la baisa cent fois avec un saint respect. Ataliba ne put l'entendre sans partager l'émotion, l'attendrissement du jeune homme. " Quel est donc, lui demanda-t-il, ce Las-Casas, cet homme juste ? ---- Ah ! dit Alonzo, demandez à ce Cacique & à son Peuple ". Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Casas ; & appuyé sur sa massue, ses yeux baissés fondoient en pleurs. " Ce n'est pas un homme, dit-il, c'est un être céleste envoyé de son Dieu, pour adoucir les tigres, & pour consoler les hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'avoit permis ".

Ce témoignage, mais sur-tout celui d'Alonzo, l'emporta sur les impressions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire sur l'ame d'Ataliba. " Je m'abandonne à vous, dit-il à son fidele Alonzo. Allez au-devant de Pizarre; assurez-vous de ses intentions; & s'il est tel qu'on vous l'annonce, répondez-lui de la droiture & de la bonne foi d'un Prince votre ami, qui desire d'être le sien ".

Des Indiens chargés des plus magnifiques présens formoient le cortege d'Alonzo; & ces richesses (*b*) disposerent favorablement les esprits. Mais telle étoit la soif de l'or qui dévoroit les Castillans, que ce qui auroit dû l'appaiser, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo, fut l'épanchement de deux cœurs pleins de noblesse & de franchise. Des deux côtés l'état

---

(*b*) Ce fut là que les Indiens s'étant apperçus que les chevaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux; & dans cette persuasion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empressoient de mettre devant ces animaux des vases remplis de grains d'or.]

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0253
DFG

des choſes fut expoſé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cuſco qu'un excès d'orgueil ſans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur ſenſible & généreux. De ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cens hommes, & qu'il laiſſeroit en arriere les Indiens de ſon parti. Egalement ſûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embraſſerent; & Alonzo retourna au camp indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt raſſuré; & il aſſembla ſes guerriers, pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent; mais les Mexicains, d'un air ſombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piege funeſte, voulut l'en garantir. "Hé quoi, Prince, lui dit-il, as-tu donc

oublié le sort de Montezume & celui du Mexique? Tu abandonnes ton pays à ces mêmes brigands qui ont désolé le nôtre, & qui l'ont inondé de sang! Tu te livres aux mains qui ont enchaîné nos Rois, qui les ont fait brûler vivans! Ah! que notre exemple t'éclaire & t'épouvante! Trop averti par nos malheurs, sois sage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici le même enchaînement dans les causes de ta ruine, que dans celles de notre perte? Notre empire étoit divisé; celui-ci l'est de même. Un oracle menteur nous faisoit une loi honteuse de fléchir devant nos tyrans; un même oracle vous l'ordonne. Notre Roi, séduit & trompé par des apparences de paix, de bonne foi, de bienveillance, se perdit, & perdit ses Peuples; & toi, malheureux Prince, tu veux te livrer comme lui! Ah! si Montezume avoit eu cette ame ferme & courageuse que tu nous as fait voir, il auroit sauvé le Mexique. Pourquoi donc te laisser abattre, & te présenter sous le joug? Es-tu sans espoir, sans ressource? Eloigne-toi. Laisse Palmore à la tête de ton armée. Qu'il fasse tête aux Indiens. Ces Caciques & moi, avec nos deux mille hommes, nous

chargerons les Castillans ; & nous prendrons le chemin le plus court de la vengeance ou de la mort".

Alonzo crut devoir répondre. " Inca, dit-il, le caractere de ma nation est d'être fiere & brave. Ce n'est un mal que pour ses ennemis. Sa passion est la soif de l'or ; & tu peux l'assouvir sans peine. Le reste est personnel : le vice & la vertu naissent dans les mêmes climats : le Peuple, qui en est un mêlange, devient méchant ou bon, suivant l'exemple qu'on lui donne. Son ame est celle du brigand, ou du Héros qui le conduit. Cortès a détruit sa conquête & déshonoré ses exploits. Pizarre, plus humain, plus sincere, plus généreux, peut vouloir ménager, rendre heureux & paisible le monde qu'il aura soumis, & se faire une renommée sans reproches & sans remords. Pizarre est Espagnol ; mais ne le suis-je pas moi même ? Me connois-tu fourbe, avide & féroce ? Non, tu me crois sincere & bienfaisant. Pourquoi donc ne croirois-tu pas qu'au moins Pizarre me ressemble ? Tu répondrois de moi ; je réponds de lui ; & j'en réponds sur la foi de Las-Casas, sur la foi de cet Espagnol, le

plus

plus vrai, le plus vertueux, le plus sensible des mortels, & sur-tout le meilleur ami que les Indiens aient au monde. Celui-là ne peut me tromper; mais il peut se tromper lui-même; on peut lui en avoir imposé. Sois donc prudent, sans être injuste. Tends les mains à la paix, sans toutefois quitter les armes; &, au milieu d'un camp nombreux, ose recevoir deux cens hommes qui se présentent en amis".

L'Inca, plein de la confiance que lui inspiroit Alonzo, n'eût pas même voulu songer à se mettre en défense. Alonzo prit soin d'y pourvoir. Il lui fit un cortege de huit mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aîle droite & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aîle opposée; & Palmore, avec son armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de son Roi. " Prince, je fais des vœux au ciel, dit le jeune homme, pour que la bonne foi préside à cette conférence, & forme, entre Pizarre & toi, les nœuds d'une solide paix. Si je suis trompé dans mes vœux, si je le suis

dans mon attente, je verserai pour toi mon sang. C'est tout ce que je puis. Je n'ai rien donné au hasard; je ne me reprocherai rien ".

CHAPITRE XLIX.

LA nuit vint; elle suspendit ce flux & ce reflux de craintes & d'espérances qu'une incertitude pénible & des pressentimens confus faisoient naître dans les esprits. Mais ces mouvemens, appaisés par le sommeil, se renouvellerent, lorsqu'aux premiers rayons du jour, on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aisé de reconnoitre au brillant éclat de ses armes. Elle approche; le Roi l'attend, élevé sur son trône d'or que soutiennent douze Caciques. Les Espagnols, déployés sur deux lignes, dont la cavalerie occupe les aîles, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers qui, comme lui, montent des coursiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; & accompagné de Valverde & de

six de ses Lieutenans, il se présente, avec une noble assurance, devant le trône de l'Inca.

On fait silence; & du haut d'un coursier qui l'éleve au niveau du trône, le Héros Castillan parle au Roi en ces mots : " Grand Prince, tu sais qui nous sommes. Et plût au ciel que le nom Espagnol fût moins fameux dans ce Nouveau Monde, puisqu'il ne doit sa renommée qu'à d'horribles calamités! Mais le reproche & la honte du crime ne doit tomber que sur le criminel; & si la renommée l'a étendu sur l'innocent, elle est injuste; & tu ne dois pas l'être. Si j'en croyois tes ennemis, je te regarderois comme le plus barbare des tyrans. Mais tes amis m'ont répondu de ton équité; je les crois. Traite-nous de même; ou du moins, avant de nous juger, commence à nous connoître, & ne fais pas retomber sur nous les maux que nous n'avons pas faits.

" Lorsque les Incas tes aïeux ont fondé cet Empire, & rangé sous leurs loix les Peuples de ce continent; ils leur ont dit : Nous vous apportons un culte, des arts & des loix, qui vous rendront meilleurs & plus heureux.

Voilà le titre de leur conquête. Ce titre eſt le mien; & comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je n'aurai pas de peine à te perſuader que nous ſommes ſupérieurs, par l'induſtrie & les lumieres, à tous les Peuples de ce Monde. Ce ſont les fruits de trois mille ans de travaux & d'expérience, dont nous venons vous enrichir. Dans vos loix, je ne changerai que ce que tu croiras toi-même utile d'y changer, pour le bien de tes Peuples; & ces loix, & l'autorité qui en eſt l'appui, reſteront dans tes mains: tes Peuples n'auront pas le malheur de perdre un bon Roi. Protégé par le mien, tu ſeras ſon ami, ſon allié, ſon tributaire; & ce tribut, léger pour toi, n'eſt que le partage d'un bien que vous prodigue la nature, & qu'elle nous a refuſé. En échange de l'or, nous vous apportons le fer, préſent ineſtimable, & pour vous mille fois plus utile & plus précieux. Nos fruits, nos moiſſons, nos troupeaux, ces richeſſes de nos climats; des animaux, les uns délicieux au goût, ſervant de nourriture à l'homme, les autres à la fois robuſtes & dociles, faits pour partager ſes travaux; les productions de nos arts qui ſont le charme de la vie,

des secrets pour aider nos sens, & pour multiplier nos forces, des secrets pour guérir ou pour soulager nos maux; mille larcins que l'homme industrieux a faits à la nature, mille découvertes nouvelles pour subvenir à ses besoins, pour ajouter à ses plaisirs: voilà ce que je te promets, en échange de ce métal, de cette poussiere brillante, dont vous êtes assez heureux pour ne pas sentir le besoin. Inca, tel est l'accord paisible, & le commerce mutuel, que mon maître Charles d'Autriche, puissant Monarque d'Orient, m'a chargé de t'offrir".

Ataliba, le cœur rempli de joie & de reconnoissance, répondit à Pizarre qu'il justifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de sa droiture & de sa générosité; qu'à tout ce qu'il lui proposoit, il ne voyoit rien que de juste; que les montagnes où germoit l'or seroient ouvertes aux Castillans; & qu'il ne croiroit pas assez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ses lumieres, & l'alliance d'un grand Roi.

"La plus sublime de nos lumieres, reprit le Héros Castillan, c'est la connoissance d'un Dieu, dont la terre, le ciel, le soleil même

ſont l'ouvrage. Inca, ne t'en offenſe point: ce bel aſtre, dont tes aïeux ſe diſoient les enfans, eſt ſans doute la plus frappante des merveilles de la nature; mais il eſt lui-même ſorti des mains de l'Etre Créateur; & il ne fait que lui obéir, en donnant ſa lumiere au monde. C'eſt donc ce Dieu, qui, d'un coup-d'œil, a preſcrit au ſoleil ſa courſe, à la mer ſes limites, ſon repos à la terre, aux cieux leurs révolutions, & la nature entiere ſes mouvemens divers, ſon ordre, ſes loix éternelles, c'eſt lui ſeul qu'il faut adorer".

"Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit l'Inca, ne nous étoit pas inconnu: il a un temple parmi nous: ce temple eſt dédié à celui qui anime le monde (*a*). Mais pourquoi cet être ſublime ne ſeroit-il pas le Soleil? Cet éclat, cette majeſté ſont, je crois, bien dignes de lui".

"Inca, lui demanda Pizarre, ſi d'une extrêmité de ton empire à l'autre, je voyois, tous les ans, un voyageur aller & revenir, ſans jamais rallentir ſa courſe, ſans ſe repo-

(*a*) Pacha Camac.

ſer un moment, ſans jamais s'écarter d'un pas, le prendrois-je pour le Roi du pays, ou pour un de ſes meſſagers? Le Dieu de l'univers n'a point d'heure preſcrite, ni d'eſpace déterminé; il eſt ſans ceſſe & par-tout préſent. Celui qu'obſcurcit un nuage, & qui ne ſauroit éclairer une moitié du globe, ſans laiſſer l'autre dans la nuit, n'eſt point le Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes Peuples adoroient la mer, les fleuves, les montagnes. Tout cela, comme le ſoleil, tient ſa place dans la nature; mais tout cela ne fait qu'obéir & ſervir. Adorons celui qui commande; & pour en avoir une idée, infiniment trop foible encore, écoute ce que nos Sages nous ont depuis peu révélé. Ces hommes, exercés à voir ce qui ſe paſſe dans les cieux, ſont tous perſuadés que le monde où nous ſommes n'eſt pas le ſeul monde habité; qu'il en eſt mille dans l'eſpace; & que chacune des étoiles eſt un ſoleil plus éloigné de nous, fait pour éclairer d'autres mondes. Laiſſe aller ta penſée dans cette immenſité, & vois ces ſoleils & ces mondes tous ſoumis à la même loi. Celui qui les gouverne tous, à qui tous obéiſſent, eſt le Dieu que

j'adore. Juge combien ce Dieu est encore au-dessus du tien".

"Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit l'Inca. Je commence à croire qu'on avoit trompé mes aïeux. Dis-moi seulement si ton Dieu est juste & bon, & si sa loi fait à l'homme un devoir de l'être? — Il est, lui répondit Pizarre, la justice & la bonté même; & l'unique devoir de l'homme est de lui ressembler. — Je ne te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens nous instruire, nous éclairer de ta raison, nous enrichir de ta sagesse; & sois sûr de trouver des cœurs dociles & reconnoissans".

Ainsi tout sembloit s'applanir, lorsque le fourbe & fougueux Valverde demande à parler à son tour. "Oui, Prince, dit-il à l'Inca, ce que tu viens d'entendre est vrai, mais d'une vérité sensible. Il s'agit à présent d'oublier ta propre raison, ou de l'humilier sous le joug de la Foi. Voici ce que la Foi t'enseigne". Alors l'imprudent (*b*) s'enfonça

(*b*) "Croyant peut-être, dit Benzoni, que ce Roi fût devenu en un instant quelque grand Théologien". *Pensando forse che il rè fosse un qualche*

dans la profonde obscurité de nos redoutables mysteres, au nombre desquels il comprit l'autorité d'un homme proposé par Dieu même pour commander aux Rois, dominer sur les Peuples, disposer des couronnes, comme de tous les biens des Souverains & des Sujets, & faire exterminer tous ceux qui ne lui seroient pas soumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage si étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choses. " Dans ce livre, répond Valverde, d'un ton plein d'arrogance, dans ce livre inspiré, dicté par l'Esprit Saint lui-même ". L'Inca, sans s'émouvoir, prit dans ses mains le livre, & après y avoir jeté les yeux: " Tout ce que Pizarre m'annonce, je le conçois, dit-il; je le croirai sans nulle peine. Mais ce que tu me dis, je ne saurois le concevoir; & ce livre, muet pour moi, ne m'en instruit pas davantage ". Il ajouta, dit-on, quelques mots offensans (*c*) pour cet homme

---

gran theologo divenuto. (*Hist. du nouv. monde, liv.* 3.)

(*c*) " Que le Pape devoit bien être quelque grand

qui s'arrogeoit le droit de commander aux Rois, & de disposer des Empires; & soit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laissa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, transporté de fureur, se tourne vers les Espagnols, & se met à crier vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (*d*).

A l'instant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuse annonce la guerre, & donne le signal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain, qui s'embrâsent & qui mugissent, au massacre imprévu que d'invisibles coups font devant le trône du Roi, il se trouble; il voit à ses pieds sa garde éperdue & tremblante, se serrer pour toute défense, & périr

---

fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'étoit pas à lui". *E che il Pontifice doveva essere un qualche gran pazzo, poi che dava cosi liberamente quello d'altri.* (*Bezoni, hist. du Nouv. Monde, liv.* 3.)

(*d*) *Uccidete questi cani che dispreggiano la legge di dio.* (Ibid).

sous ses yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre seroit tombé. L'Inca leur avoit défendu toute espece d'hostilité; & ils observoient sa défense. Alonzo, furieux, les presse de le suivre, & de fondre en désespérés sur cette troupe d'assassins. " Vengez-vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent ma patrie. Défendez, sauvez votre Roi". Le vaillant jeune homme, à ces mots, se sent blessé; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pousse des cris lamentables.

" C'est à nous, dit Orozimbo, d'exterminer ces monstres. Suivez-moi, mes amis, & emparons-nous de leurs foudres". Il dit, & à la tête des Princes de son sang & de ses deux mille Indiens, il marche, sans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'innondent de leur sang; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts; sa fureur l'aveugle & l'emporte. Télasco lui reste, & le suit. Amis infortunés! ils vont tête baissée se jeter sur la batterie; une explosion formidable les met en poudre; ils disparoissent

dans un tourbillon de fumée; & de leur brave & malheureuse troupe le glaive castillan moissonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce désastre épouvantable, & aussi prompt que la pensée, ne décourage ni Palmore, ni Capana: tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'est dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux escadrons Castillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du Soldat, s'y laissent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux en sont hérissés; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondissent à travers les lances, écrasent une foule d'Indiens terrassés; & le fer, trempé dans le sang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, six mille hommes sont massacrés; tout le reste va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de se succéder; tous périssent; & le mourant tombe soudain sur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jeté à travers ses Soldats, sans pouvoir ni se faire entendre, ni se faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de sauver la vie à l'Inca.

Il se met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénetre, arrive jusqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, & dont il est blessé lui-même, de l'autre main saisit ce Prince, l'entraîne, le jette à ses pieds, &, en le gardant, il s'écrie: "Qu'on le prenne vivant, pour avoir ses trésors". Ce mot en impose à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & se voit baigné dans des flots de sang indien. Il reconnoît les corps de ses amis, brisés, meurtris, percés de coups; il les embrasse avec des cris si douloureux, que leurs bourreaux en sont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. "Cher & funeste ami! tu m'as perdu, dit-il; mais on t'a trompé: ton malheur est d'avoir eu l'ame d'un Indien". A ces mots, s'étant apperçu qu'Alonzo respiroit encore: "Ah! cruel, dit-il à Pizarre, sauve du moins celui qui m'a livré à toi".

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre; il charge Fernand de les garder, d'en prendre soin; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va sauver les déplorables restes de la légion de Palmore, sur laquelle on est acharné. Là,

Valverde (e), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit: " Amis, Chrétiens, achevez, achevez. L'Ange exterminateur vous guide. Ne frappez que de pointe, pour ménager vos glaives; plongez, trempez-les dans le sang. --- Eloigne-toi, monstre exécrable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te fais vomir ton ame atroce ". Le monstre épouvanté s'éloigne en frémissant. " Arrêtez, cruels! arrêtez, crie alors Pizarre aux Soldats, ou tournez contre moi vos armes ".

Soit respect, soit épuisement de leur force & de leur fureur, ils obéissent; & Pizarre les fait retourner sur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat désespéré, prenoit la fuite avec un

(e) " Quant au Moine qui avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, & d'animer les soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, & ne s'amuser à tirer des taillades & coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées ". *Perche di taglio non rompessero le spade.* (*Benzoni ibid.*).

petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron, qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La fleche part; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le Cacique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonſalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir, celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la liberté. "Eſt-ce toi, généreux Capana, lui dit-il, en lui tendant ſes bras tremblans? eſt-ce de ta main que je meurs? Tu m'avois fait grace une fois; je reſpirois par ta clémence; j'étois libre par ta bonté. J'en ai fait un cruel uſage! Le ciel eſt juſte: il t'a choiſi pour m'arracher tes propres dons. Caſtillans, écoutez-moi, & redoutez, à mon exemple, la main du Dieu qui m'a frappé. Je dois tout à cet Indien; laiſſez-moi m'acquitter. Qu'il vive, & qu'il ſoit libre avec les ſiens. Viens, mon frere, mon bienfaiteur, mon meurtrier & mon ami, viens, qu'en expirant je t'em-

braſſe. Je devois apprendre de toi la juſtice & l'humanité". Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir; & Capana & ſes Sauvages allerent chercher, au-delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſyle contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

CHA-

CHAPITRE L.

LEs Eſpagnols, fatigués de meurtre, & chargés des riches dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient preſque tous raſſemblés dans les murs de Caſſamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en ſilence, honteux & conſternés, ſe reprochoient le ſang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur ſatisfait les avoit livrés aux remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudiſſoient d'avoir vengé la foi, & par un exemple terrible épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla ſe plaindre de Pizarre, avec la violence d'un ſéditieux forcené.

"Caſtillans, leur dit-il, vous venez de venger votre religion qu'avoit outragée un barbare. Armez-vous de conſtance; car ce zele héroïque eſt mis au nombre des forfaits. Pizarre vous regarde comme des aſſaſſins, dignes du dernier ſupplice; & s'il en avoit

le pouvoir, comme il en a la volonté, il vous y feroit traîner tous. En se saisissant de ce Roi, qu'il fait garder dans ce palais, il na fait que vous le soustraire; il n'a voulu que le sauver. C'étoit par lui qu'il espéroit se rendre indépendant & absolu. Le traître Alonzo, leur agent mutuel, ménageoit cette intelligence, & avoit tramé ce complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre parler à ce Sauvage; vous en auriez frémi. Charles paroissoit suppliant devant Ataliba. Au lieu d'une conquête c'étoit une alliance, un commerce au lieu d'un tribut, qu'il sollicitoit humblement. Et la Religion!.... C'est-là ce qui vous auroit révoltés. Pizarre en a parlé comme font les impies. Il n'osoit exposer la foi; il rougissoit de nos mysteres; lui-même, aux yeux des Infideles, il n'osoit paroître Chrétien. Indigné, j'ai pris la parole; j'ai élevé ma voix; j'ai dit ce qu'un Chrétien ne peut ni déguiser ni taire. Vous avez vu par quel outrage Ataliba m'a répondu. Et c'est-là ce que son ami, son allié, son protecteur vous reproche d'avoir puni. Pour moi, je lui suis odieux; & je me console de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le dépôt sacré de la foi, & je vous ai

crié vengeance : voilà mon crime. Il eût fallu dissimuler le sacrilege, applaudir au blasphême, & trahir la religion en faveur de l'impiété ; je ne l'ai pas fait, & j'attends sans me plaindre les humiliations, les opprobres, l'exil, peut-être le martyre !.... ". A peine il achevoit, cent voix s'élevent & répondent qu'il sera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce soulevement des esprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent ni crainte ni confusion ; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance ; & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule, en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison ; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore

assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse, & se refuse à ses embrassemens". Tu me crois perfide & parjure, lui dit Pizarre; mais regarde, regarde cette main déchirée & sanglante, qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la main d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce trône, où vingt glaives t'alloient percer; je t'ai pris pour te dérober à des furieux, que je n'avois pu désarmer, que je n'aurois pu retenir. Demande à ces guerriers si, durant ce massacre horrible, je n'ai pas fait, pour l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que veux-tu? que peut un seul homme? On m'a désobéi; on fera plus encore: tout me l'annonce, & je m'y attends. Mais, jusques-là, sois sûr malheureux Prince, que je protégerai tes jours, même aux dépens des miens".

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colère fait place à l'attendrissement; & il laisse échapper des larmes. "En te voyant, je t'ai aimé, lui dit-il; & mon ame, asservie à la tienne, t'a soumis jusqu'à ma pensée & jusqu'à ma volonté. Pourquoi donc maurois-

tu trahi? pourquoi aurois-tu voulu voir massacrer des hommes paisibles, qui te recevoient comme un Dieu? Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu pleures! Viens, embrasse-moi. Ta pitié soulage le cœur d'un malheureux qui t'aime encore. Mais dis-moi: tout est-il détruit? en est-ce fait de mon armée? J'ai sauvé tout ce que j'ai pu, lui répondit le Héros. S'il est possible, reprit l'Inca, tire-moi des mains de ces traitres: leurs cris de joie me déchirent; leur approche me fait horreur. Epargne-moi l'affreux supplice de les entendre & de les voir. Rassasiés de sang, ils sont affamés d'or; je veux bien les en assouvir. Je m'engage, pour ma rançon, d'en remplir l'enceinte où nous sommes, jusqu'à la hauteur où tu vois que mon bras s'étend. Qu'ils emportent ces richesses pernicieuses, & qu'ils nous laissent vivre en paix".

"Ta cause est la mienne, lui dit Pizarre; & je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre du zele d'un ami. Donnons à la fureur le temps de s'appaiser; & armons-nous, toi de constance, & moi de résolution. Je te laisse. Je vais prendre soin d'Alonzo, dont l'état m'afflige & m'alarme".

Pizarre, en sortant de la prison d'Ataliba, se sentoit le cœur déchiré; mais un spectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit pansé sa blessure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Castillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramassant un reste de force: Barbares, leur dit-il, osés vous m'aprocher & me rappeller à la vie? Vous me l'avez rendue affreuse. Il est bien temps de vous montrer compatissans & secourables, après vingt mille assassinats commis sur la foi de la paix! Les voilà, ces Héros Chrétiens, teints de sang, haletans de rage. O monstres fanatiques! Le ciel, le juste ciel ne laissera pas sans vengeance un si exécrable attentat. Ce n'est pas au remords, c'est à votre furie que je vous dévoue en mourant. Je vous connois. Je vois l'orgueil & l'avarice allumer entre vous les feux d'une haine infernale. Armés l'un contre l'autre, vous vous déchirerez comme des bêtes carnacieres. Vous vous arracherez ces entrailles

avides, & ces cœurs altérés de sang, que n'ont jamais pu émouvoir ni les larmes de l'innocence, ni les cris de l'humanité. Retirez-vous, brigands infâmes, lâches meurtriers, laissez-moi, laissez-moi mourir". Et à ces mots, arrachant l'appareil de sa plaie, il la déchira de ses mains.

Pizarre le trouva baigné dans son sang; & les Castillans, indignés, s'éloignerent à son approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de sa violence, & rendit le dernier soupir.

A l'instant Gonzale Pizarre vint parler en secret au Général. "Que fais-tu là, lui dit-il? On conspire, on va se révolter, & nommer un Chef à ta place. Parois, dissipe ce complot, calme & ramene les esprits, ou nous sommes perdus".

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foiblesse. Il se montra aux portes du palais, y fit assembler ses Soldats, & portant sur le front une tristesse majestueuse, il leur dit: "Castillans, vous venez d'égorger un Peuple innocent & paisible, qui se livroit à vous, qui vous combloit de biens, qui révéroit en

vous ſes hôtes, & qui, renonçant à ſon culte, ne demandoit qu'à s'éclairer, pour embraſſer le culte & la loi des Chrétiens. Son Roi lui avoit interdit toute hoſtilité envers vous. Loin d'en commettre aucune, il s'eſt vu maſſacrer ſans avoir tiré une fleche, & avant d'avoir répandu une goute de votre ſang. Il eſt couché ſur la pouſſiere, à la face du ciel, du ciel votre juge & le ſien. Le maſſacre de vingt mille hommes, fût-ce vingt mille criminels, ſeroit affreux à voir; combien plus il doit l'être, quand ce ſont vingt mille innocens? Leur Roi vous demande pour eux la ſépulture. Accordez-leur cette marque d'humanité. On ne la refuſe pas mêmes à ſes plus cruels ennemis".

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les Soldats répondirent qu'ils ne refuſoient pas d'enſevelir les morts, ſi ce qui reſtoit d'Indiens dans les villages d'alentour, vouloient s'y employer avec eux. "Ils vous aideront, dit Pizarre: demain, dans ces plaines ſanglantes, ils ſeront aſſemblés au point

du jour. Allez vous repoſer: vous devez être fatigués de meurtre".

Dès ce moment, tous les eſprits, frappés de ce tableau funebre, ſe ſentirent glacés d'horreur. La nature inſenſiblement reprit ſes droits; & le remords ſe ſaiſit du cœur des coupables.

Il ne reſtoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naiſſante put éclairer les travaux de la ſépulture, les Caſtillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, conſternés & tremblans, ſe rendre à ce triſte devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement porterent la compaſſion dans les ames les plus farouches. Mais, lorſque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit ſe jeter, avec des cris perçans, ſur ces corps ſanglans & glacés, les ſerrer dans leurs bras, les arroſer de leurs larmes, coller leurs bouches ſanglotantes, tantôt ſur les levres livides, tantôt ſur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un

d'un pere ou d'un fils, les meurtriers ne purent soutenir ce spectacle, sans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'assassin du pere embrassoit les enfans; des mains trempées dans le sang du fils & de l'époux, retiroient l'épouse & la mere de la fosse où elles vouloient s'ensevelir avec eux. C'est ainsi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long supplice du remords.

De retour à Cassamalca, les Castillans, le front baissé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu & flétri, se présentent devant Pizarre. "En est-ce fait, demanda-t-il? & cette malheureuse terre a-t-elle caché dans son sein jusqu'aux traces de nos fureurs? — Oui, c'en est fait. — Hé bien, reprit le Général, hommes insensés & cruels, vous l'avez donc vu, ce carnage, dont la nature a dû frémir? C'est vous qui l'avez fait..... Mais non, s'écria-t-il, ce crime abominable, le plus noir & le plus atroce qu'ait jamais inspiré la rage des enfers, ce n'est pas vous que j'en accuse; en voilà l'exécrable auteur. C'est lui, c'est ce tigre affamé, cette ame hypocrite & féroce, c'est Valverde, qui, par vos mains, a versé des torrens de sang. Ap-

prenez qu'au moment qu'il vous crioit vengeance au nom d'un Dieu qu'on outrageoit, disoit-il ; ce Peuple & son Roi l'adoroient avec nous, ce Dieu, & tressailloient en écoutant les merveilles de sa puissance. Je vous le jure, & j'en atteste ces Guerriers qui m'accompagnoient. Ils ont entendu quel hommage lui rendoit le vertueux Prince que ce fourbe a calomnié. Chargez-le donc seul des forfaits dont son imposture est la cause ; &, comme une victime impure, qu'il aille, loin de nous, dans quelque île déserte, expier, s'il le peut, vingt mille assassinats dont le traître a souillé vos mains. Que les vautours & les viperes rongent ce cœur dénaturé, ce cœur digne de les nourrir".

Valverde alors voulut parler, & se défendre. "Misérable! lui dit Pizarre, en le saisissant avec force, & en le traînant à ses pieds, viens, parle, & dis si tu espérois qu'un Roi qui ne t'a jamais vu, comprît ce que toi-même tu ne saurois comprendre, & que, sur ta parole, il crût aveuglément ce qui confondoit sa raison. Ton livre étoit sacré pour toi ; mais comment auroit-il pu l'être pour celui qui ne sait ni quel est, ni d'où vient,

ni ce que renferme ce livre? Il le laisse tomber; & pour cet accident, hélas! peut-être involontaire, tu fais égorger tout un Peuple! & je t'entends, au milieu du carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun! Va, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse; mais va la traîner loin de nous, en horreur au ciel, à la terre, & à toi-même, s'il te reste un cœur capable de remords". A ces mots prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'oserent prendre sa défense. On le saisit pâle & tremblant; & l'ordre à l'instant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

"Enfin, reprit le Général, nous voilà rendus à nous-mêmes; & la raison, l'humanité, la gloire, vont présider à nos conseils. Le Roi demande à payer sa rançon; & vous serez épouvantés du monceau d'or qu'il offre de faire accumuler dans la prison qui le renferme. Castillans, je vous l'ai promis: vos vaisseaux s'en retourneront chargés de richesses immenses. Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au nom du Roi que nous servons, plus de cruautés: faisons grace au moins à des Peuples soumis".

Dès-lors, on ne fut occupé que des pro-

meſſes d'Ataliba. Ce Roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes Peuples du fond de ſa priſon; & ſes Peuples lui obéiſſoient, comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés ſous le poids de l'or, dont ils avoient dépouillé les palais & les temples; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfans ſe paroient aux jours ſolemnels. Sur le ſeuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs ſandales, ils baiſoient la pouſſiere à la porte de ſa priſon; & en dépoſant leur fardeau, ils ſe proſternoient à ſes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il ſembloit que le malheur même le leur eût rendu plus ſacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le Roi s'apperçut des murmures que l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire

plus de diligence ; que l'éloignement de Cuſco (*a*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit ; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (*b*), pour ſavoir s'il en impoſoit ; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

(*a*) Deux cents cinquante lieues.
(*b*) Soto, & Pierre de Varco.

CHAPITRE LI.

ALmagre, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (a) il avoit appris le déſaſtre des Indiens ; & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletans de joie & d'ardeur ; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une ſûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion ; & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrace. " Le zele qui fait les martyrs „, répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour

(a) A *puerto viejo*. Vieux port.

juge, bien sûr d'être innocent & même louable à ses yeux.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ses intérêts, Almagre demanda; & il obtint sans peine qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment sans témoins; & tandis que l'escorte & la nouvelle troupe se livroient à la joie de se trouver ensemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, assis auprès d'Almagre, sous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poison des furies, dont lui-même il étoit rempli.

" Fidele & généreux ami du plus ambitieux des hommes, ses succès & sa gloire, & son élévation, & l'autorité qu'il exerce, & la faveur dont il jouit, il vous doit tout : votre fortune s'est épuisée à lui armer des flottes; votre courage a soutenu, a relevé le sien, que lassoient les obstacles, & que rebutoit le malheur. Nous vous avons vu, à travers les tempêtes & les écueils, passer, repasser sans relâche du port de Panama sur ces bords dangereux, où, sans vous, il alloit périr; & par des secours imprévus, nous rendre à tous la vie & l'espérance. Sans vous, il n'eût été célebre

lebre que par une imprudence aveugle, ou plutôt il ſeroit encore dans ſa premiere obſcurité. Vous allez voir quelle reconnoiſſance il réſerve à tant de bienfaits. Il a été à la Cour d'Eſpagne; il a obtenu de l'Empereur les graces les plus ſignalées, les titres les plus éclatans; mais pour qui? pour lui ſeul. Avez-vous vu ſes titres? y êtes-vous ſeulement nommé? A-t-il penſé à demander ſon ami, ſon aſſocié, le créateur de ſa fortune, au moins pour commander ſous lui? Ce n'eſt pas oubli: non, Pizarre ne vous a point oublié; il vous a craint. Il veut régner; & un Lieutenant tel que vous eût gêné ſon ambition, & peut-être obſcurci ſa gloire. Apprenez ce qu'il a grand ſoin de dérober à tous les yeux, mais ce que j'ai ſu découvrir. L'étendue de ſa puiſſance, dans ces climats, n'eſt pas ſans bornes; & ſes titres ne lui accordent que la moitié de cet Empire, coupé en deux par l'équateur. La ville impériale, la ſuperbe Cuſco, eſt au-delà de ſes limites; & le premier qui oſeroit lui en diſputer la conquête, y auroit autant de droits que lui. Pizarre l'a prévu; & ſur le vain prétexte de la rançon d'un Roi ſon allié, qu'il feint de tenir priſonnier dans les murs de

Cassamalca, il fait enlever de Cusco tous les trésors qu'elle renferme. Allez, Almagre, allez le trouver; mais sur-tout gardez-vous de lui rappeller ni vos bienfaits ni ses promesses, gardez-vous de prétendre au partage de l'or qu'il fait accumuler : c'est la rançon d'un Indien que, sans vous, on a fait captif : vous n'avez point de droit au partage; & Pizarre l'a déclaré „.

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumerent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que son ami pût être ingrat. " Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la reconnoissance, reprit le fourbe? il trahit bien son Roi, sa patrie & son Dieu „. Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Castillan. " Et savez-vous, ajouta-t-il, quel est ce Roi, l'ami, l'allié de Pizarre? Un usurpateur, un perfide, qui a fait égorger sans pitié toute la race des Incas, qui s'est baigné dans le sang des Peuples de Cusco, a chassé son frere du trône, l'a fait charger de chaînes, & le tient renfermé dans la plus étroite prison. C'est là ce que nous ont appris les Indiens de ces vallées, qui, sous le joug d'Ataliba, pleurent le malheur de leur Roi. -- Et

où eſt la priſon de ce Roi ? lui demanda l'ambitieux Almagre. — Elle eſt, répond Valverde, dans le fort de Cannare, ville ſituée ſur la route de Quito à Caſſamalca. — Allez, c'eſt aſſez, dit Almagre : rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en partirez point, ſans y avoir reçu des marques de reconnoiſſance d'un homme qui hait les ingrats, & qui ne le ſera jamais „.

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cuſco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de ſe faire un parti puiſſant, & d'enlever à ſon rival la plus belle moitié de ſa conquête. Il prit ſa route vers Cannare, où la nouvelle du maſſacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à ſon approche, s'enfuir épouvantés ; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout ſans pitié, ſi l'on refuſe, à l'inſtant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cuſco, qu'il prend, dit-il, ſous ſa défenſe.

Quoique réduit au déſeſpoir, l'intrépide Corambé répond, avec fierté, qu'Ataliba reſpire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes

de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huascar s'écrie, transporté de joie & de rage : " Les voilà, mes vengeurs ! Qu'il meure, au prix de ma couronne, qu'il meure, le perfide, le sanguinaire Ataliba ". Corambé l'entendit ; & rendu furieux par l'excès du malheur : " Toi, qui préferes, lui dit-il, l'oppression de ces brigands à l'amitié de ton frere, & la ruine de ton pays à la paix qui l'auroit sauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton implacable vengeance ". A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huascar se débattre à ses pieds, & se rouler dans une sanglante poussiere, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ses Indiens de le suivre, & se jette en désespéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups ; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un passage ; & le plus grand nombre des siens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huascar, se jeta dans le fort ; il y trouva ce Roi mas-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0292
DFG

ſacré, baigné dans ſon ſang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugiſſemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer ; il en fut outré de douleur ; & perdant l'eſpérance de diviſer l'Empire, il réſolut, dès ce moment, d'ôter à ſon rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ſes Peuples. Il fit donc enlever & porter à ſa ſuite le corps de l'Inca de Cuſco, & ſe rendit à Caſſamalca.

Pizarre le reçut avec l'empreſſement de l'amitié reconnoiſſante. Mais à ce mouvement de joie ſuccede un mouvement d'horreur, lorſqu'au milieu des Caſtillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huaſcar. " Le reconnois-tu „? lui dit-il, du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde ; il frémit, il recule épouvanté ; & jetant un cri de douleur : " O mon frere ! dit-il, le glaive impitoyable n'a donc rien épargné ! ils maſſacrent les Rois „ ! A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes ; les ſanglots lui étouffent la voix. " Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir

assassiné! -- Moi! -- Toi-même, perfide, & par la main d'un traître qui, poursuivi par les remords, est venu tomber sous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié ce Roi, dont les Sujets fideles étoient venus jusqu'à Tumbès vous implorer; & cependant son ennemi, le meurtrier de sa famille & des Peuples, du fond de sa prison, l'a fait assassiner. J'ai su le danger qu'il couroit, & j'ai volé à sa défense. Je n'ai fait que hâter sa perte; & le barbare Ataliba n'a été que trop bien servi „.

" O céleste justice, s'écria Ataliba, révolté de se voir chargé d'un parricide. Moi! l'assassin d'un frere! Ah! cruels! c'est à vous que sont réservés ces grands crimes. C'est pour vous que rien n'est sacré. Il ne vous manquoit plus que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez lâchement trompé; vous m'avez attiré dans un piege effroyable; vous avez violé la bonne foi, la paix, l'hospitalité, l'amitié, tout ce qu'il y a de plus saint, même parmi les plus cruels des hommes; vous avez égorgé mes Peuples; vous m'avez chargé de liens; vous avez mis à prix ma liberté, mes jours; n'en est-ce point assez?

Ni les pleurs, ni le sang, ni l'or, rien n'assouvit donc votre rage! Pour me porter un coup plus cruel que la mort, vous m'accusez d'un parricide! Hé, grand Dieu! que vous ai-je fait, que du bien, dans le moment même que vous nous accabliez de maux? Que me demandez-vous encore? Est-ce mon sang que vous voulez? Il est à vous. Trempez-y vos mains, j'y consens; mais qu'avez-vous besoin de me trouver coupable? Je suis foible, je suis enchaîné, sans défense, abandonné du monde entier; nous n'avons que le ciel pour juge; & le ciel me laisse accabler. Frappez.. Vous n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre. Frappez. Terminez mes malheurs; mais épargnez mon innocence. Percez ce cœur sans l'outrager.

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Castillans, lorsqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui attestoient le parricide. Ces malheureux tremblioient; ils gardoient le silence; ils ne savoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu; mais, forcés par leur Roi lui-même de parler sans déguisement, ils avouerent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba, & le

gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſſèrent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve certaine de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré ſourdement contre les Caſtillans eux-mêmes; & cent voix s'éleverent pour demander ſa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ſes amis, le courage de le défendre; mais la haine & l'envie en prirent avantage pour reveiller dans les eſprits les ſoupçons que Valverde avoit déja fait naître; & dans ce zele généreux, on crut voir l'intérêt ſe déceler lui-même, & l'ambition ſe trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*b*), fanatique ſombre & farouche,

(*b*) Tréſorier pour l'Empereur.

de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus diſſimulé, ne ſe déclaroit pas de même. Il gémiſſoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit cauſé, & ſe reprochoit, diſoit-il, une imprudence malheureuſe. Mais Pizarre, à travers ſa diſſimulation, s'apperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de ſon cœur.

Cependant le trouble, en croiſſant, alloit allumer la diſcorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de ſa défenſe & l'amertume des reproches dont il accabloit ſes tyrans. Cruellement bleſſé, ſon cœur avoit repris le reſſort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ſes amis, qui l'exhortoient à la patience. " Ah! j'ai trop ſouffert, diſoit-il; & pourquoi diſſimulerois-je? Si la douceur pouvoit toucher ces cœurs farouches, ne ſeroient-ils pas amollis? Pizarre, ils veulent que je meure; ils veulent perdre ton ami: je le vois. Mais il eſt indigne de la vertu calomniée de baiſſer un front ſuppliant ".

Trop foible, au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même;

& semblable au Pilote surpris par la tempête, dans un détroit semé d'écueils, tantôt cédant, tantôt résistant à l'orage, il évitoit de se briser. La hauteur ferme & courageuse d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embrassoit la défense de ce malheureux Prince, ne faisoit qu'aigrir les esprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choisit pour aller en Espagne porter la rançon de l'Inca. Le partage en fut annoncé; & il fallut savoir si la troupe d'Almagre seroit admise à ce partage. Pizarre le propose. Une rumeur s'éleve; & on déclare hautement que n'ayant pas contribué à la conquête, il n'est pas juste qu'elle en vienne usurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ses nouveaux partisans, s'il disputoit la proie. " Dissimulons, dit-il aux siens; car c'est un piege qu'on nous tend ". Aussi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles, & que dans un pays immense où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviser des hommes que l'estime, l'honneur, le devoir unissoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha

de plus en plus, par sa modération feinte, un parti nombreux & puissant ; & Pizarre, perdant l'espoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largesses (*c*). Il fit peser l'or & l'argent qu'on avoit entassés, il les distribua ; son armée en fut enrichie. La part (*d*) qu'il avoit réservée à l'Empereur, fut envoyée au port, où Fernand devoit s'embarquer ; & Fernand, pressé de s'y rendre, vint, la tristesse dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu dans le malheur inspire aux ames généreuses : doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juste qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adversité. " Je viens te dire adieu : l'on m'envoie en Espagne ; mon devoir m'éloigne de toi, lui dit-il ; mais j'em-

---

(*c*) Zarate assure que Pizarre fit donner à chacun des Espagnols qui accompagnoient Almagre, mille *pesos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit, *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille dacati.*

(*d*) Le quint.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0299
DFG

porte avec moi l'espérance de te servir, de te revoir libre, justifié, rétabli sur le trône, & d'y embrasser un Héros que j'ai respecté dans les fers. -- Ah! généreux ami! lui dit Ataliba, en l'enveloppant dans ses chaînes, & en le serrant dans ses bras, vous me quittez! je suis perdu. Hé quoi, lui dit Fernand, mes freres, nos amis! -- Ils n'auront pas votre courage; & Pizarre; pour me sauver, ne s'exposera pas à se perdre avec moi. Voyez, ajouta-t-il, cet homme arrogant & superbe, qui paroît engraissé de sang „ (c'étoit Alfonce de Requelme); " & cet autre qui, d'un coup d'œil morne, nous observe „ ; (c'étoit Almagre) " ils n'attendent que votre absence pour me faire périr. Nous ne nous verrons plus. Adieu, pour la derniere fois „.

CHAPITRE LII.

APrès de ſi triſtes adieux, Fernand ſe rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, ſous les dehors d'une humilité volontaire, déguiſoit ſa honte & ſa rage. Il parut aux yeux de Fernand. "Trop de zele a pu m'égarer, lui dit-il; je dois expier tous les maux dont je ſuis la cauſe; & quand vous m'aurez expoſé, dans une île déſerte, aux animaux voraces, je ne ſerai pas trop puni. Que le ciel me donne la force d'expirer ſans me plaindre; & je vous bénirai. Mais ſi cette force me manque, & ſi le déſeſpoir ſe ſaiſit de mon ame, elle eſt perdue. Ah! laiſſez-moi la ſauver par la pénitence. Qu'avez-vous à craindre de moi? Proſcrit, abandonné, quand je ſerois méchant, j'ai perdu le pouvoir de nuire. La grace que j'implore eſt d'expier mon crime par les plus pénibles travaux; d'aller parmi les Indiens les plus ſauvages de ces bords, répandre au moins quelque lumiere, quelque ſemence de la Foi. Je ne veux que mourir martyr". A ces mots, de

perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme tous les cœurs généreux, ſe laiſſa toucher & ſéduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant ſa chaine, frémit de joie & de fureur.

Les richeſſes prodigieuſes que l'on venoit de partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*a*). Pour remplir ſa promeſſe, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la floriſſante Cuſco avoit vu, pendant onze regnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémiſſoit de rage. Cette ville ſuperbe, ſur laquelle eſt fondée ſon eſpérance ambitieuſe, ſera ruinée à jamais; & quand la rançon de l'Inca n'épuiſeroit pas ces richeſſes, Pizarre en diſpoſeroit ſeul, tant que ce Roi ſeroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit ſolliciter ſa perte, & la preſſer avec ardeur.

D'abord, par des feintes promeſſes d'uſer d'indulgence envers lui, on voulut l'engager

(*a*) La cinquieme partie.

à faire l'aveu de son crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince, conservant dans les fers la noble fierté de son sang: "C'est aux criminel qu'on pardonne, dit-il; & je suis innocent". On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. "Il en aura besoin, dit-il, pour pardonner ma mort à mes accusateurs; mais envers un Roi, son égal, qui ne l'a jamais offensé, sa clémence lui est inutile. Qu'il soit juste; & je ne crains rien".

A des esprits frappés de la persuasion que son crime étoit manifeste, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puisqu'il avoit l'audace de demander à l'être; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le sauver. Il exposa que le Conseil établi dans son camp n'étoit pas fait pour juger les Rois; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le servir, en se chargeant pour lui, d'un parricide, sans que ce Prince en fût instruit, sans qu'il y eût donné son aveu; qu'on avoit pu de même, à son insçu, vouloir tenter sa délivrance; & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juste & louable; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de

candeur, de droiture, ne laiſſoit aucune apparence aux ſoupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réſervé de lui donner des juges; & qu'il réclamoit en ſon nom ce privilege auguſte & ſaint. Il ajouta que dans ſes lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit paſſé; qu'il lui déféroit cette cauſe; qu'il attendroit ſa volonté; & que tout ſeroit ſuſpendu juſqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. " Vous allez informer l'Empereur, lui dit-il; & de quoi? de votre opinion, ſans doute, & de celle d'un petit nombre de vos amis, qui, comme vous, ont pu ſe laiſſer abuſer? Eſt-ce donc ainſi, Pizarre, que doit s'inſtruire une ſi grande cauſe? Et moi, je demande que le Conſeil entende & juge Ataliba, & que le procès, revêtu de l'autenticité des loix, ſoit déféré au tribunal ſuprême, où ſera décidé le ſort de cet uſurpateur, que vous appellez Roi ".

Cet avis parut ſage & modéré au plus grand nombre; & Pizarre, voyant que ſes amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature

avoit

avoit encore des droits sur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il pensa qu'il falloit d'abord les émouvoir; & sous un prétexte apparent de prudence & de sûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les rassembler tous dans la même prison.

Ce fut un spectacle, en effet, bien digne de compassion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Cassamalca. L'innocence dans le malheur est toujours si intéressante! Mais lorsque, sur le front des malheureux, il reste quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaissement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuste, parce qu'il est plus accablant. Aussi la premiere impression de la pitié, à cette vue, fut-elle sensible & profonde dans l'esprit de la multitude.

On les voyoit, ces illustres captifs, tristes, abattus, gémissans, les yeux baissés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes désolées, & toutes fumantes encore du sang qu'on y avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point: une pâleur mortelle étoit ré-

pandue sur son visage; & le feu sombre & dévorant dont ses yeux étoient allumés, avoit tari la source de ses larmes. Ses regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funebres, l'ombre errante de son époux. Où est-il mort? en quel lieu repose mon cher Alonzo, disoit-elle? En quel lieu s'est fait le carnage de ceux qui gardoient notre Roi"? Un Indien lui répondit: "Vous y touchez. C'est là, dans ce lieu même, qu'étoit le trône de l'Inca; c'est là qu'autour de lui tous ses amis sont morts; c'est là qu'ils sont ensevelis. Alonzo étoit à leur tête; & cette petite éminence que vous voyez, c'est son tombeau". A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouse d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ses entrailles. Elle se précipite, elle tombe égarée sur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte; elle l'embrasse avec l'amour dont elle eût embrassé le corps de son époux; elle résiste au soin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau; & lorsqu'on veut lui faire violence, il semble, à ses cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature

retenoit encore dans ſes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet accès de déſeſpoir n'a pas été mortel pour elle ſeule; & l'enfant qu'elle a mis au monde en eſt frappé. Il s'éteint, ſans ouvrir les yeux à la lumiere, ſans avoir ſenti ſes malheurs.

La conſtance d'Ataliba avoit, juſques-là, dédaigné d'adoucir ſes perſécuteurs; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout-à-coup, lorſque, dans ſa priſon, il vit ſes femmes, ſes enfans, chargés de chaînes comme lui, ſe jeter dans ſes bras, tomber en foule à ſes genoux. Il ſe trouble; ſes yeux ſe rempliſſent de larmes; il reçoit dans ſon ſein, avec une douleur profonde, ſes épouſes & ſes enfans; il les preſſe contre ſon cœur; il mêle ſes ſoupirs à leurs plaintes; il oublie que ſa foibleſſe a pour témoins ſes ennemis; ou plutôt il ne rougit point de ſe montrer époux & pere.

Pizarre, obſervant dans les yeux de ſes compagnons attendris la même compaſſion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit auſſi tomber l'or-

gueil d'Ataliba; mais, pour donner à son courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes & ses enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfans l'environner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait? quel est le crime de leurs meres? & si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis? Tendre époux & bon pere, il jette un regard languissant sur sa famille désolée; & son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.

CHAPITRE LIII.

LE jour fatal arrive, & le Conseil est assemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Castillans. Pizarre y présidoit; mais Almagre & Requelme étoient assis à ses côtés. Un silence terrible régnoit dans l'assemblée. On fait paroître Ataliba; on l'interroge; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le massacre de la famille des Incas; on lui oppose les témoins du meurtre du Roi de Cusco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Cassamalca. La vérité fait sa défense. Il leur expose en peu de mots la cause & les malheurs de la guerre civile; ce qu'il a fait pour désarmer l'inflexible orgueil de son frere; ce qu'il a fait pour l'appaiser, même depuis qu'il l'a vaincu. "Si j'avois pu vouloir sa mort, dit-il, c'est lorsqu'il soulevoit ses Peuples contre moi, & que, du fond de sa prison, il ralumoit encore les feux de la guerre; c'est alors que ce crime utile à ma

grandeur & au repos de cet empire, auroit dû me tenter. Je n'ai point méconnu mon ſang; je n'ai point voulu le répandre; & ſi, dans les combats, ſans moi, loin de moi, malgré moi, l'aveugle ardeur de mes ſoldats n'a rien épargné, c'eſt le crime de celui qui, pour ma défenſe, m'a forcé de leur mettre les armes à la main. Caſtillans, ma victoire m'a coûté plus de larmes que tous les malheurs que j'éprouve ne m'en feront jamais verſer. Voyez, pourſuivit-il, ſi j'ai rendu mon regne odieux à mes Peuples. Je ſuis tombé du trône; mon ſceptre eſt briſé; tous mes amis ſont morts; je ſuis ſeul dans les chaînes, avec des femmes & des enfans; on n'a plus rien à craindre, à eſpérer de moi. C'eſt là, c'eſt dans l'extrêmité du malheur & de la foibleſſe, qu'on peut diſcerner un bon Roi d'avec un Tyran; c'eſt alors qu'éclate la haine publique, ou que ſe ſignale l'amour. Voyez donc ce que j'ai laiſſé dans les cœurs, & ſi c'eſt ainſi qu'on traite un méchant, un coupable. Ce reſpect ſi tendre & ſi pur, cette fidélité conſtante, cette obéiſſance à la fois ſi profonde & ſi volontaire, enfin cet amour de mes Peuples envers un malheureux captif,

voilà mes témoignages contre la calomnie; & je vous demande à vous-mêmes si ce triomphe est réservé pour le crime ou pour la vertu? Ce moment, juge de ma vie, est sous vos yeux; & j'en appelle à lui. Non, quoi que l'on vous dise, vous ne croirez jamais que celui qui, de sa prison, dans l'indigne état où je suis, fait encore adorer sa volonté sans force, & voit ses Peuples prosternés, venir, en lui obéissant, arroser ses chaînes de larmes, ait été sur le trône injuste & sanguinaire. Vous m'avez connu dans les fers tel que l'on m'a vu sur le trône, simple & vrai, sensible à l'injure, mais plus sensible à l'amitié. On m'accuse d'avoir tenté ma délivrance, & voulu soulever mes Peuples contre vous! Je n'en ai pas eu la pensée; mais; si je l'avois eue, m'en feriez-vous un crime? Regardez ces plaines sanglantes; voyez les chaînes dont vous avez flétri les mains innocentes d'un Roi; & jugez si, pour me sauver, tout n'eût pas été légitime. Ah! vous n'avez que trop justifié vous-mêmes ce que le désespoir auroit pu m'inspirer. Cependant j'atteste le ciel que, Pizarre m'ayant donné sa parole & la vôtre de m'accorder la vie, de

me rendre la liberté, de faire épargner ma famille, & de laiſſer en paix le reſte de mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui mon eſpérance, & ne me ſuis plus occupé qu'à faire amaſſer l'or promis pour ma rançon. Mon Dieu, qui ſans doute eſt le vôtre, lit dans mon cœur, & m'eſt témoin que je vous dis la vérité. Mais, ſi c'eſt peu de l'innocence pour vous toucher, voyez mes malheurs. Je ſuis pere, je ſuis époux, & je ſuis Roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous m'avez voulu voir ſuppliant; je le ſuis, & j'apporte à vos pieds les larmes de mes Peuples, de mes foibles enfans, de leurs ſenſibles meres. Ceux-là du moins ſont innocens".

Ce langage ſimple & touchant attendrit quelques-uns des juges; & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix.... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Auſſitôt ils réclament contre cette ſentence inique, & ils rappellent au Conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au tribunal de l'Empereur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0312
DFG

Requelme l'avoit proposé ; tout le Conseil y avoit souscrit ; aucun n'osoit désavouer ce consentement unanime ; & Ataliba condamné avoit du moins l'espérance de passer en Espagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui poursuivoit ses jours, n'eut garde de lâcher sa proie.

Valverde, échappé de sa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, se déguise & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obscure, dans les murs de Cassamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ses partisans, formoit ses complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue. " Amis, dit-il, reconnoissez la fidélité des promesses de celui qui a dit au juste : *Tu fouleras aux pieds l'aspic & le lion.* Vous m'avez vu chargé de chaînes, proscrit, envoyé sur la flotte, pour être abandonné dans quelque île déserte, où je serois la proie des animaux voraces ; me voilà au milieu de vous. Dieu a rompu les pieges du méchant ; il s'est joué des conseils de l'impie ; il a tendu la main au foible, innocent & persécuté. Mais vous, guerriers, qu'il a choisis pour défendre sa cause, & qu'il a revêtus de force & de courage pour le ven-

ger, que faites-vous ? Vous consentez que Pizarre envoie en Espagne un tyran, son ami, votre accusateur, celui qui peut, par ses richesses, gagner la Cour & le Conseil, celui qui, s'il est écouté, vous dénoncera tous comme de vils brigands, comme de lâches assassins, faits pour le meurtre & la rapine, sans foi, sans pudeur, sans pitié, indignes du nom d'hommes & du nom de Chrétiens! Y pensez-vous ? Et de quel droit dérober le crime au supplice ? Cet usurpateur, ce tyran, ce parricide est convaincu ; il est jugé ; pourquoi ne pas exécuter la sentence qui le condamne ? Qu'il meure ; & tout est consommé „.

L'atrocité de ce conseil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, sans leur donner le temps de balancer : " Il y va, leur dit-il, & de la vie & de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va de la gloire de la religion, des intérêts du ciel ; & le Dieu vengeur qui m'envoie, vous défend de délibérer. Pizarre dort ; tout est tranquille ; & Requelme, par qui le procès est instruit, a droit de voir Ataliba, de l'interroger à toute heure ; qu'il me fasse ouvrir la prison. Je ne veux, avec lui & moi, que deux hommes déterminés „.

XI.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0315
DFG

L'importance du crime en fit ſurmonter l'horreur ; & par un ſilence coupable, on conſentit, en frémiſſant, à ce qu'on n'oſoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. " En ôtant la vie à un Infidele, dit-il, ne perdons pas de vue le ſoin de ſon ſalut. Je veux, en le purifiant dans les eaux ſaintes du Baptême, lui rendre à lui-même ſa mort précieuſe autant qu'elle eſt juſte, & ſanctifier l'homicide qui nous eſt preſcrit par la loi „.

La famille d'Ataliba, les yeux épuiſés de larmes, & le cœur laſſé de ſanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince, agité de funeſtes preſſentimens, n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir ſa priſon. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laiſſent voir que leurs yeux, dont le regard lui ſemble atroce. Un mouvement d'effroi le ſaiſit : il ſe leve ; & ſurmontant cette foibleſſe, il vient au devant d'eux. " Inca, lui dit Requelme, éloignons-nous ; n'éveillons point ces femmes & ces enfans. Il eſt bien juſte que l'innocence repoſe en paix. Ecoutez-nous. Vous êtes jugé, condamné : le feu ſeroit votre

supplice suivant la rigueur de la loi. Mais il dépend de vous de vous sauver des flammes ; & cet homme religieux, que vous allez entendre, vient vous en offrir un moyen ».

Le Prince l'écoute & pâlit. " Je sais, dit-il, que le Conseil m'a jugé ; mais ne doit-on pas m'envoyer à la Cour d'Espagne, & réserver à votre Roi un droit qui n'appartient qu'à lui ? -- Croyez-moi, les momens sont chers, poursuivit Requelme : écoutez cet homme vertueux & sage qui s'intéresse à vos malheurs ». Valverde alors prit la parole. " Ne voulez-vous point, lui dit-il, adorer le Dieu des Chrétiens ? -- Assurément, dit le malheureux Prince, si ce Dieu, comme on nous l'annonce, est un Dieu bienfaisant, un Dieu puissant & juste, si la nature est son ouvrage, si le soleil lui-même est un de ses bienfaits, je l'adore avec la nature. Quel ingrat ou quel insensé peut lui refuser son amour ? -- Et vous desirez d'être instruit, lui demande encore le perfide, des saintes vérités qu'il nous a révélées, de connoître son culte, & de suivre sa loi ? -- Je le desire avec ardeur, répond l'Inca : je vous l'ai dit. Impatient d'ouvrir les yeux à la lumiere, que l'on m'éclaire,

& je croirai. -- Graces au ciel, reprit Valverde, le voilà disposé comme je le souhaitois. Implorez-le donc à genoux, ce Dieu de bonté, de clémence; & recevez l'eau salutaire qui régénere ses enfans „. L'Inca, d'un esprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du bapteme. " Le ciel est ouvert, dit Valverde, & les momens sont précieux „. A l'instant, il fait signe à ses deux satellites; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs meres, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins; & l'on crut faire assez que de laisser la vie aux femmes & aux enfans de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins & leurs partisans fanatiques, se retira dans la ville des Rois (a),

(a) Lima.

qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre & le saccagement furent sans frein; l'on ne vit plus, sur la surface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les pieges & sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint se jeter sur leur proie, & s'assouvir d'or & de sang. Dans toute l'étendue de cet Empire immense, tout fut ravagé, dévasté. Une multitude inombrable d'Indiens fut égorgée; presque tout le reste enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le sort de ceux qu'on avoit massacrés.

Enfin, quand ces loups dévorans se furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba s'étoit élevé jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avoient contribué au crime de sa mort, en porterent la peine; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient sous le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorge-

rent entr'eux. L'exécrable Valverde (*b*), en menant une bande de ces brigands à la poursuite des Indiens qui s'étoient sauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages; & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt le blasphème à la bouche, dans la rage & le désespoir. Parjure & traître (c) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux supplice; & sa lâcheté mit le comble au juste opprobre de sa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barriere à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les siens, mourut assassiné. Accablé sous le nombre, il succomba, mais en grand homme, qui dédaignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ses rivaux & ses freres. Cusco,

---

(*b*) Ici la vérité feroit horreur; j'y substitue la justice.

(c) Almagre avoit juré de nouveau, sur une hostie consacrée, de ne rien entreprendre sur les droits de Pizarre; & sa promesse avoit été énoncée en ces termes: *Seigneur, si je viole le serment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me punisses dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce serment.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0321
DFG

saccagée & déserte, vit ses plaines jonchées des corps de ses tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du sang de ceux qu'elle avoit vus désoler ses rivages ; & le fanatisme, entouré de massacres & de débris, assis sur des monceaux de morts, promenant ses regards sur de vastes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ses travaux.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XXVI. *La guerre civile menace de s'allumer dans le Royaume des Incas. Ataliba, pour engager son frere à le laisser en paix, veut employer la médiation d'Alonzo de Molina; & dans cette vue, il lui raconte comment ce Royaume a été fondé; ses accroissemens; le partage qu'en a fait entre ses deux fils le Roi, pere des deux Incas.* Page 1

CHAPITRE XXVII. *Dans un sacrifice fait au Soleil, pour le succès de l'ambassade, Alonzo voit Cora, l'une des Vierges sacrées; il l'aime, & il en est aimé.* 13

CHAPITRE XXVIII. *Eruption du volcan de Quito. Alonzo enlève Cora de l'asyle des Vierges; il la séduit; il la ramene.* 21

CHAPITRE XXIX. *Ambassade d'Alonzo de Molina à la Cour de Cusco.* 34

CHAPITRE XXX. *Suite de ce voyage. Description de Cuſco; ſes richeſſes. Fête du mariage célébrée à Cuſco au ſolſtice d'hiver.* 44

CHAPITRE XXXI. *Deſcription des dehors de Cuſco. Entretien d'Alonzo avec un prêtre du Soleil, qu'il trouve labourant la terre.* 55

CHAPITRE XXXII. *Les eſpérances de la paix ſont tout-à-coup renverſées. La guerre ſe déclare entre les deux Incas.* 63

CHAPITRE XXXIII. *Ataliba, Roi de Quito, aſſemble ſon armée. Il ſort de ſes Etats, s'aſſure du fort de Cannare, & va au-devant de l'ennemi.* 70

CHAPITRE XXXIV. *Huaſcar, Roi de Cuſco, marche à la tête de ſes Peuples. Bataille de Tumibamba. L'armée de Quito eſt vaincue; Ataliba eſt fait priſonnier. Il s'échappe de ſa priſon.* 80

CHAPITRE XXXV. *Les Cannarins, ſoulevés en faveur du Roi de Cuſco, aſſiégent dans leur forteresſe les troupes du Roi de Quito. Eclipſe du Soleil. Défaite des Cannarins. Bataille de Saſcahuana: le Roi de Cuſco eſt vaincu. Il eſt pris. Le fils aîné du Roi de Quito eſt tué dans cette bataille.* 92

CHAPITRE XXXVI. *Le corps du jeune Prince*

est apporté au Roi son pere. Entrevue d'Ataliba & d'Huascar, son prisonnier. 105

CHAPITRE XXXVII. *Retour d'Ataliba à Quito, avec le corps du jeune Prince.* 115

CHAPITRE XXXVIII. *Fête de la paternité, à l'équinoxe de printems. Funérailles du jeune Inca.* 121

CHAPITRE XXXIX. *Cora est convaincue d'avoir violé ses vœux. Son pere va trouver Alonzo, lui apprend le malheur de sa fille, & lui dit de se dérober au supplice qui les attend.* 131

CHAPITRE XL. *Cora paroît devant son Juge. Alonzo s'accuse lui-même, la défend, & la fait absoudre.* 137

CHAPITRE XLI. *Voyage de Pizarre en Espagne. Son arrivée à Séville. Il y voit célébrer un* auto-da-fé. 149

CHAPITRE XLII. *Gonzale, frere de Pizarre, vient le trouver à Séville. Leur entretien. Pizarre est présenté à l'Empereur; il en obtient le Gouvernement des pays qu'il va conquérir. Il s'en retourne en Amérique.* 162

CHAPITRE XLIII. *En arrivant à Saint-Domingue, Pizarre y trouve Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croit mortelle. Nou-*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0325
DFG

velle marque de l'amour des Indiens pour Las-Casas. Pizarre en est témoin. 175

CHAPITRE XLIV. *Pizarre part de Saint-Domingue, se rend à Panama, s'embarque sur la mer du Sud, descend au port de Coaque, & se rend par terre à Tumbès. Etat des choses dans le Pérou à l'arrivée de Pizarre. Bataille sur l'Abancaï, où le parti du Roi de Cusco est presque entiérement détruit.* 187

CHAPITRE XLV. *Un fort qu'Alonzo de Molina a fait élever à Tumbès, est attaqué par les Espagnols, & défendu par les Mexicains.* 195

CHAPITRE XLVI. *L'assaut n'ayant pas réussi, on assiege le fort. Amazili, sœur d'Orozimbo, est prise par les Espagnols. Sa résolution généreuse & sa mort. Les Peuples du midi se rangent sous la puissance des Espagnols. Pizarre se rembarque, & de Tumbès il va descendre au port de Rimac.* 211

CHAPITRE XLVII. *Ataliba fait camper son armée sur les bords du fleuve Zamore. Fête de la mort au solstice d'été.* 226

CHAPITRE XLVIII. *Alonzo, dans le camp indien, reçoit des lettres de Pizarre & de Las-Casas. Sur la foi de l'un & de l'autre,*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0326
DFG

il propose à l'Inca d'entrer en conciliation. Il va au-devant de Pizarre, confere & s'accorde avec lui, revient au camp d'Ataliba, & malgré l'avis & l'exemple des Mexicains, persuade à l'Inca d'accorder à Pizarre l'entrevue qu'il lui demande, & de le recevoir dans son camp. 232

CHAPITRE XLIX. *Entrevue de Pizarre & d'Ataliba. Massacre des Indiens, causé par le fanatique Valverde. La troupe des Mexicains est détruite. Alonzo est blessé. Gonsalve Davila est tué par Capana. Ataliba est enfermé dans le Palais de Cassamalca.* 242

CHAPITRE L. *Pizarre va voir Ataliba dans sa prison. Mort d'Alonzo de Molina. Valverde souleve les Castillans contre Pizarre. Celui-ci les appaise, bannit Valverde, & l'envoie à Rimac, pour y être embarqué, & de-là transporté dans une île déserte. Ataliba demande a se racheter, & sa demande est acceptée.* 257

CHAPITRE LI. *Almagre arrive de Panama. Il rencontre Valverde. Leur entretien. Mort d'Huascar dans sa prison. Ataliba en est accusé. Persuadé de son innocence, Pizarre veut le sauver. Partage des trésors qu'Ataliba a*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0327
DFG

fait amaſſer pour ſa rançon. Fernand Pizarre eſt envoyé en Eſpagne. 271
CHAPITRE LII. *Arrivé au port de Rimac, Fernand ſe laiſſe toucher par le faux repentir de Valverde, & lui accorde la liberté d'aller vivre chez les Sauvages. Réſolution priſe dans le Conſeil, d'inſtruire le procès d'Ataliba. Sa famille eſt transférée dans la même priſon que lui. Mort de Cora ſur la tombe d'Alonzo. La conſtance d'Ataliba l'abandonne dès qu'il ſe voit au milieu de ſa famille.* 285
CHAPITRE LIII. *Jugement d'Ataliba. Quel uſage Valverde fait de ſa liberté. Ataliba eſt étranglé dans ſa priſon. Pizarre ſe retire à Lima. Le Pérou eſt en proie au ravage des Eſpagnols. Ceux-ci ſe détruiſent entre eux. Pizarre meurt aſſaſſiné.* 293

Fin de la Table.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191421/phys_0332
DFG

L E. 307
pere. Entrevue d'A-
on prisonnier. 105
tour d'Ataliba à Qui-
ne Prince. 115
Fête de la paternité,
. Funérailles du jeune
121
ra est convaincue d'a-
Son pere va trouver
malheur de sa fille,
er au supplice qui les
131
roit devant son Juge.
ne, la défend, & la
137
de Pizarre en Espa-
lle. Il y voit célébrer
149
le, frere de Pizarre,
ville. Leur entretien.
l'Empereur; il en ob-
des pays qu'il va con-
en Amérique. 162
rivant à Saint-Domin-
Las-Casas, attaqué
croit mortelle. Nou-